

Angélique Ferreira

*Femmes
Obscures*



Angélique Ferreira

Femmes Obscures

Nouvelles

© 2013

Angélique Ferreira

© 2013

Éditions Artalys

504 rue de Tourcoing – 59420 Mouvaux

<http://editions-artalys.com>

Illustration et maquette de couverture :

Silviya Yordanova

<http://morteque.deviantart.com>

Modèle : Rebecca Röske

<http://liam-stock.deviantart.com>

Illustrations intérieures : Miss Gizmo

ISBN 979-10-91549-08-0

Le voile immaculé

Sur sa tête, avec la gueule rouge dilatée et l'œil unique flamboyant, était perchée la hideuse bête dont l'astuce m'avait induit à l'assassinat et dont la voix révélatrice m'avait livré au bourreau.

J'avais muré le monstre dans la tombe !

Le Chat noir

Edgar Allan Poe

Automne 1888, Londres, Angleterre

Le métal froid du stéthoscope sur la peau tiède de son dos lui procura une série de frissons. Les yeux fermés, Nathaniel Richmond éprouvait la désagréable impression que les battements de son cœur résonnaient à l'intérieur de son crâne, ce qui menaçait de faire éclater sa boîte crânienne.

« Toussez », ordonna la voix chaude et grave du docteur Emilien Anderson.

Avec une obéissance inhabituelle, il exécuta sagement les ordres de son médecin et ami. Chacune des quintes de toux qui le secouaient semblait déchirer ses organes, si bien que, dans un geste convulsif, il porta par réflexe sa main à ses lèvres.

Le praticien émit un son peu encourageant, en douceur il fit descendre et monter son appareil le long du dos de son patient, avant de lâcher un profond soupir, de s'écarter et de se redresser.

D'un geste qui trahissait sa confusion, il passa ses doigts épais dans sa chevelure ébène et touffue. En temps normal, il arborait une figure joyeuse, mais, aujourd'hui, son visage paraissait fermé.

« Vous pouvez vous rhabiller », finit-il par dire en regagnant son bureau.

D'un geste mécanique, il s'empara de son nécessaire à écrire et commença à noircir la feuille placée devant lui.

Non sans soulagement, Nathaniel se dépêcha de quitter la table glaciale sur laquelle il était assis depuis près d'une demi-heure et entreprit de se rhabiller.

Une fois qu'il eut tiré sur les lacets qui fermaient sa braguette, il récupéra sa chemise qu'il boutonna, avant de passer un gilet marron. C'est alors qu'il constata qu'il avait oublié sa cravate.

Une série de jurons agacés franchirent la barrière de ses lèvres, il ôta de nouveau le vêtement, noua sa cravate et finit de se vêtir, pour ensuite aller s'observer dans l'un des miroirs qui se trouvaient dans la cabine.

La trentaine, les cheveux oscillant entre le châtain clair et foncé, ses iris étaient aussi gris que l'orage, son visage allongé, le menton carré, le nez aquilin et la taille haute. Son buste donnait l'impression d'avoir été sculpté dans le marbre. Cependant, les années commençaient à le marquer ; il avait les paupières lourdes et les yeux cernés par la fatigue, tandis que son teint, autrefois rosé, était à présent terne. Oui, il devait reconnaître qu'il n'aurait pas dû reporter cette visite aussi

longtemps.

Malgré cela, il aurait préféré se retrouver dans l'une de ces sombres ruelles, sales et malodorantes, qui composaient la ville de Londres, entouré de gueux armés jusqu'aux dents plutôt que dans ce cabinet.

« Verdict ? » demanda-t-il d'une voix calme, tout en asticotant sa cravate.

Anderson ne répondit pas tout de suite, prenant le temps de finir la rédaction de sa missive. Puis il souffla sur l'encre, avant de plier la lettre pour la ranger dans une enveloppe, et cacheta le message.

« Voici pour le confrère que je vous envoie consulter dans le Sussex ; il s'agit du docteur Sir James Frost. La seconde sera à remettre à votre supérieur.

— Je vais nous épargner du temps à tous les deux, à vous comme à moi, je sais que je ne la lui remettrai pas. Car je n'ai pas l'intention de quitter la police.

— Nathaniel, si vous ne faites rien, votre santé ne s'améliorera pas !

— Il faut bien mourir un jour ou l'autre.

— Les nuits de garde dans le froid de la capitale, vos mauvaises habitudes de boire, fumer et chasser le dragon^[1] ne vous sont d'aucune aide ! Vous jouez avec votre vie ! Et votre corps se décidera bientôt à vous le faire payer !

— J'y réfléchirai, promit-il sans conviction. Puis-je avoir votre autorisation de poursuivre mon travail ?

— Je m'étonnais aussi que tu viennes me voir pour le plaisir, s'insurgea-t-il en utilisant le tutoiement qui leur était familier lorsqu'ils se fréquentaient dans le domaine privé.

— Ma lettre, s'il te plaît !

— Laisse, je la remettrai en main propre à ton supérieur, je t'en fais le serment. Et je ne dirai pas un mot sur mon désir de te voir partir en cure. »

D'un signe de tête, il remercia son médecin et ami, puis l'inspecteur passa sa veste et quitta le cabinet sans un regard en arrière. Le vent froid de novembre collait son vêtement à ses jambes et ses os lui reprochèrent très vite le changement de température.

Mais, au lieu de prendre la direction de son appartement, il s'engouffra dans les bas quartiers.

Il marcha d'un pas lent jusqu'à un petit renforcement. Il frappa trois coups rapides à une porte en bois anonyme. Il ne fallut que le temps de quelques battements de cœur pour que quelqu'un tire le judas, laissant apparaître deux yeux bridés. L'opercule se referma aussi rapidement qu'il avait été ouvert. Nathaniel entendit le verrou coulisser puis la porte s'ouvrir.

« Bienvenue », honorable Richmond-san.

L'homme qui s'inclina devant lui atteignait à peine un mètre cinquante. Il était vêtu d'un chapeau rond, qui faisait penser à une assiette, ainsi que d'un costume traditionnel chinois où l'or et le bordeaux se mêlaient.

« Bonsoir, Shaolan.

— Comme d'habitude ? »

Pour toute réponse, le policier hocha la tête. Le patron s'inclina une nouvelle fois devant son client. Ils traversèrent une salle déjà comble et envahie d'une épaisse fumée. Sa place favorite était libre. À peine fut-il installé qu'arriva, tenant un plateau entre ses mains, une fille nue aux hanches rondes et à la poitrine pleine.

D'ordinaire, Richmond se contentait de fumer sa dose d'opium. Ce soir-là, il ordonna à la servante de rester. Ses cheveux nattés tombaient sur le côté, elle avait une peau blanche et des yeux bridés typiquement asiatiques. Ses doigts agiles eurent rapidement raison des lacets qui fermaient le pantalon. Le baissant, elle fit apparaître un puissant membre de chair qui ne tarda pas à se gonfler sous l'afflux du sang, au fur et à mesure qu'elle le faisait aller et venir dans sa main.

Lorsqu'il fut prêt, elle s'installa à califourchon et commença à le chevaucher tandis qu'il s'emparait de la pipe d'opium et se laissait envahir par le bien-être que lui procurait la fille, mêlé à celui apporté par la fumée étourdissante.

La sourde douleur qui transperça son crâne l'éveilla. La bouche pâteuse, il leva une main encore paralysée sous l'effet de la drogue et la passa dans ses cheveux. Une grimace tordit ses traits quand ses doigts rencontrèrent des nœuds. Les événements de la veille lui semblaient flous. Sous ses paupières closes la lumière lui brûlait les yeux.

Autour de lui, il sentait un bourdonnement résonner dans ses oreilles, quelqu'un parlait. Il ne parvenait pas à comprendre ce qui se disait. Une main s'abattit sur sa joue, causant une nouvelle vague de douleur à laquelle s'ajoutait également la nausée.

« Allez, on se lève ! »

Avec précaution, il ouvrit un œil, puis l'autre. Face à lui se trouvait un homme grand, les cheveux coupés avec soin, la moustache soigneusement cirée, un costume taillé sur mesure, les yeux aussi noirs que la nuit. Une fine ride barrait son front, sous l'effet de l'agacement.

« Bonjour, chéri », lança-t-il à l'attention de son supérieur.

Sans la moindre délicatesse, deux individus qu'il n'avait pas vus l'empoignèrent et le traînèrent jusqu'à une bassine remplie d'eau. Là, ils lui plongèrent la tête dedans. Pendant un instant, il resta sans réaction, puis la raison reprit le dessus et il se redressa, ruisselant et toussant.

« Il fait jour, murmura-t-il en constatant la faible lueur qui transperçait les rideaux de la pièce.

— Merci, mon Dieu, le génie est de nouveau parmi nous. »

Attrapant la serviette que Sir Arthur lui lançait, il se sécha le visage et se redressa. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il constata qu'il se trouvait dans sa chambre. Comment avait-il regagné son meublé ? Une lueur meurtrière brilla dans ses pupilles quand il vit, assis sur le lit, le docteur Anderson.

« Vous m'aviez promis...

— Emilien n'est pas à blâmer, le coupa Sir Arthur Bellamy. Il y a déjà un moment que je vous ai à l'œil.

— Que comptez-vous faire de moi ? Me renvoyer ? demanda-t-il avec une nuance de défi dans la voix.

— Vous êtes un trop bon inspecteur pour que je puisse vous virer. Cependant, je vous ordonne de prendre des vacances.

— Et si je refuse ?

— Je vous colle à la circulation jusqu'à ce que vous soyez assez vieux pour pouvoir compter le nombre de vos dents sur les doigts d'une main. »

Ce ne fut pas sans frustration que Nathaniel se laissa lourdement tomber sur le siège le plus proche et grimaça.

« Comment m'avez-vous trouvé ? Et qui m'a ramené chez moi ?

— Vous avez eu de la chance que mon beau-frère soit également un habitué de la maison, avez-vous la moindre idée du scandale que cela aurait causé si la presse avait appris que l'un des meilleurs inspecteurs de Londres est un drogué ? Lorsque je vous ai vu, j'ai convoqué deux de mes hommes pour qu'ils vous sortent de là. J'ai ensuite fait venir le médecin.

— Très bien, je vais prendre une semaine, accepta à contrecœur le jeune homme, en détournant le regard.

— Cela ne pourra que vous être bénéfique, intervint Anderson. Quittez la capitale, allez voir le spécialiste que je vous ai conseillé. »

Nathaniel ne répondit pas. Face à ce silence obstiné, ses deux compagnons se levèrent et quittèrent la chambre, le laissant seul avec ses démons. Une fois seul, il laissa libre cours à sa colère, détruisant tout ce qui lui tombait sous la main.

Des larmes amères coulèrent le long de ses joues, il se sentait impuissant, déshonoré. Que pouvait-

il faire de tout ce temps ? Lui qui, depuis plus de vingt ans, n'avait jamais pris une journée pour lui, dont le métier était la vie. Il n'avait ni femme ni enfant, seulement un frère à qui il ne parlait plus depuis des années.

D'ailleurs, pourquoi ne lui rendrait-il pas visite ? Ainsi, il irait à la campagne, comme le désirait son médecin, mais en profiterait également pour enterrer la hache de guerre.

Sa décision prise, il allait s'attaquer à ses bagages quand on frappa à sa porte.

Devant lui se tenait un homme trapu, vêtu d'un costume noir de première qualité et coiffé d'un chapeau melon. Rasé de près, il tenait à la main une petite mallette. Il toussa légèrement et lui tendit une main.

« Nathaniel Richmond ? Je suis Maximilien Wadon, le notaire de votre frère Basil. Puis-je entrer ? »

Sous l'effet de la surprise, Nathaniel acquiesça et s'écarta du passage. L'homme pénétra dans le petit logement et laissa son regard vagabonder dans la pièce chichement meublée. Sans y avoir été invité, il s'installa dans l'un des fauteuils et posa sa mallette sur la table.

« J'ai bien peur d'être l'annonceur d'une mauvaise nouvelle, monsieur, vous devriez vous asseoir. »

Toujours sans un mot, Nathaniel alla prendre place face à l'homme de loi. Il ne se faisait aucune illusion quant à la funeste nouvelle qu'il allait apprendre.

Fuir ! Voilà le seul mot qui trottait dans le crâne de Nathaniel dans la diligence qui le conduisait à la demeure de son frère, Baskerhall. Aujourd'hui encore, il se demandait pourquoi son cadet était venu s'enterrer – au figuré comme au propre à présent – dans un tel lieu, entre les landes désolées et les falaises qui entouraient l'Angleterre. Oui, plus il voyait le paysage enveloppé de brume et les marécages défilier, plus la capitale lui manquait.

Il devrait s'occuper de la succession de son frère pendant ses « vacances ». Cette corvée le chagrinait plus que la perte de ce cadet dont il n'avait jamais été proche, même s'il n'aurait jamais imaginé que Basil partirait avant lui.

Ils étaient quatre, lui, un couple âgé et un étudiant qui rentrait certainement au pays, confinés dans l'étroite voiture. Si, au début, la vieille femme avait tenté plusieurs fois d'engager la conversation avec le policier, elle avait été rapidement déçue par son mutisme et sa posture réservée.

L'octogénaire s'était alors tournée vers l'étudiant qui se révéla tout aussi réservé, si bien que, quasiment depuis leur départ de Londres, elle s'était lancée dans un monologue.

Lorsqu'ils arrivèrent, Richmond ne put retenir un soupir de soulagement. Sautant plus qu'il ne

descendit de la voiture, son regard balaya les alentours. Le majordome de son frère aurait dû être là à l'attendre ; or, il n'y avait personne. Il décida donc d'aller se réchauffer dans l'auberge la plus proche.

Lorsqu'il poussa la porte, il fut aussitôt accueilli par la douce chaleur d'un feu de cheminée. D'une démarche lourde, il se dirigea jusqu'à l'une des tables et s'y laissa choir. Là, il commanda une bière et une tourte chaude qu'il dévora aussitôt.

Alors qu'il s'apprêtait à finir sa chope, un homme s'approcha de lui. Il n'eut aucun mal à reconnaître la parfaite petite moustache et le costume bien coupé, très coûteux sans aucun doute, ainsi que la silhouette, aussi large que petite, de Maximilien Wadon.

« Richmond ! l'interpella le notaire. Le majordome de votre frère a fait une mauvaise chute ce matin, il n'a donc pas pu venir à votre rencontre et m'a demandé de le remplacer. Toutefois, mes affaires m'ont retenu plus longtemps que je ne l'aurais cru, veuillez excuser mon retard. »

Prenant place à la table, l'homme commanda aussitôt un verre de vin chaud. Nathaniel ne prononça pas un mot, attendant que son compagnon fût servi et eût commencé à se réchauffer.

« Pourriez-vous me dire ce que me laisse mon cadet ?

— Eh bien, comme vous le savez, Basil n'était pas marié et n'entretenait pas de maîtresse. Vous êtes donc son seul héritier. Le pauvre garçon ne possédait pas grand-chose, quelques terres ainsi que le manoir de Baskerhall.

— Très bien, nous verrons cela demain, je désirerais regagner ma demeure ce soir. Pouvez-vous me conduire là-bas ?

— Oui, je comprends », assura le notaire en regardant un instant le policier pour voir si celui-ci sortirait quelques pièces pour payer leurs consommations. Voyant que cela n'était pas le cas, il plongea la main dans sa poche et jeta l'argent sur la table.

Refermant sur eux leurs manteaux, ils quittèrent l'établissement et montèrent dans la calèche du notaire. Le trajet ne prit qu'une dizaine de minutes.

La nuit étant sans lune, Nathaniel ne put observer la bâtisse comme il le désirait. Seule une lampe éclairait le haut des marches. Alors qu'il descendait de la voiture, un éclair déchira le ciel et le regard du policier fut attiré par une silhouette qui se trouvait à l'une des fenêtres. Toutefois, lorsqu'il y regarda de plus près, il n'y avait plus rien.

« Richmond ! appela Wadon, le ramenant à la réalité. Vous venez ? »

Une étrange sensation envahit le jeune homme. Néanmoins, il monta les marches sans hésitation et pénétra à l'intérieur de sa nouvelle propriété.

Assis dans le fauteuil devant la cheminée de sa chambre, le regard plongé dans les flammes qui dansaient, Richmond était perdu dans ses pensées. Depuis qu'il était dans le manoir, il se sentait observé. Avant que la servante qui avait préparé sa chambre ne le laisse seul, il lui avait demandé qui était la personne qu'il avait aperçue à son arrivée. La domestique avait pâli, à tel point qu'il avait craint qu'elle fit un malaise. Néanmoins, elle s'était reprise rapidement, en lui assurant qu'il avait rencontré tout le personnel dans le hall, puis elle avait quitté la pièce comme si le diable était à ses trousses.

S'étirant tel un chat, il bâilla à s'en décrocher la mâchoire. La journée avait été longue et il avait besoin de repos. D'une démarche lourde, il se traîna jusqu'à l'immense lit et tirait les couvertures quand il entendit de la musique. Elle semblait provenir d'un songe.

Qui pouvait bien jouer à cette heure-ci ? Son naturel curieux, combiné à son instinct de policier, lui fit quitter la chambre et suivre les sons. Ses pas le conduisirent vers une pièce qu'il ne connaissait pas. Alors qu'il arrivait devant la porte, il distingua des paroles inintelligibles, accompagnant la mélodie. Sans la moindre hésitation, il poussa la porte, mais ce qu'il vit le figea sur place.

Les fenêtres étaient grandes ouvertes. Près de l'une d'elles se trouvait un piano, brillant dans la pâle lueur de la lune. Assise devant lui, les mains posées sur le clavier, se tenait une jeune femme.

Nathaniel fut submergé par la beauté de la musique et de l'apparition.

De longs cheveux d'un blond lumineux, un visage fin et ovale, des yeux d'un vert émeraude, une silhouette fine soulignée par une ceinture à la taille. La robe de mousseline dont elle était vêtue laissait apercevoir ses épaules dénudées. Jamais il n'avait vu tant de beauté et de délicatesse.

Ils s'observèrent tous deux pendant quelques instants, puis une bourrasque s'engouffra dans les épais rideaux qui vinrent masquer l'inconnue. Quand ils retombèrent, Nathaniel était seul. Courant jusqu'à la fenêtre, il regarda en contrebas, mais, se trouvant au deuxième étage, il était peu probable qu'elle eût pu disparaître par là.

De son passage ne subsistait plus qu'un carré de tissu couleur neige reposant sur les touches. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque, en l'examinant, il constata que le voile arborait des taches rouges qu'il identifia comme étant du sang. Au moment où il s'en saisit, le policier sentit les ténèbres se refermer sur lui.

« Laisse-moi tranquille ! » hurla une voix perçante qui m'apprit que les minutes de paix que j'avais pu voler venaient de s'achever.

Un soupir m'échappa. Je refermai le livre que je venais d'ouvrir – et dont je n'avais pu lire la moindre ligne – et le déposai sur la petite table à mes côtés. Les portes de la bibliothèque s'ouvrirent et un enfant d'une huitaine d'années, aux cheveux blonds, s'élança vers moi pour enfouir son visage dans mes jupes.

« Déborah ! Il m'embête encore ! gémit-il, ses yeux bleu d'azur emplis de larmes.

— Allons, Richard, murmurai-je en glissant mes doigts dans son épaisse chevelure pour tenter de l'apaiser. Cessez de pleurer. Edward, venez ici immédiatement ! » ordonnai-je d'un ton plus sévère en regardant l'entrée.

Un garçon âgé de douze ans, en tout point conforme à l'enfant que je tenais dans mes bras, s'avança, la démarche traînante. La mine boudeuse, il lança un regard lourd de reproches à son cadet.

« Mon frère, vous n'êtes qu'un lâche pour venir trouver refuge dans les jupes d'une femme ! lança-t-il à l'adresse du petit, le visage rougi par la colère.

— C'est pas vrai ! hurla Richard, ruisselant de larmes et me perçant les tympans. Déborah !

— Il suffit ! grondai-je à mon tour en le déposant à terre. Edward, vous devriez avoir honte ! Richard n'est qu'un enfant !

— Un roi ne présente jamais d'excuses ! Et je m'en vais corriger ce couard qui ose me trahir ! »

Se jetant sur son cadet, il se mit à le rouer de coups, ce ne fut pas sans peine que je parvins à séparer les deux frères.

« Cessez immédiatement ! Vous êtes notre futur souverain et vous n'avez pas plus d'éducation qu'un vaurien des rues ! Maintenant, allez-vous me dire ce qui a provoqué ce comportement de sauvage ?

— Richard refuse de s'entraîner à...

— Je n'aime pas me battre ! le coupa Richard en s'accrochant de nouveau à moi.

— Et pourtant, il le faudra, en tant que frère du roi, vous devrez être son bras armé le plus fidèle. Et vous, Edward, vous devez vous mettre au niveau du prince qui est plus jeune que vous ! Rappelez-vous qu'au même âge vous n'aviez pas la force que vous possédez aujourd'hui. »

Je retins pendant un instant mon souffle, mais, finalement, l'adolescent se tourna vers le petit et murmura :

« Pardonne-moi, Richard. Merci, lady Déborah, je tâcherai de m'en souvenir.

— Vous êtes sage, mon enfant, et vous serez un grand roi.

— Pardon, Ed, je te promets que je deviendrai fort pour pouvoir lutter avec toi. »

Je ne pus m'empêcher de sourire.

Quelques instants plus tard, nous étions tous trois assis sur le sol. Seule ma voix résonnait dans le calme de la bibliothèque, bientôt interrompue par les ronflements des enfants. Refermant le livre, je constatai que j'étais coincée, car tous deux avaient posé la tête sur mes genoux.

Mes doigts glissèrent dans leur chevelure d'or. Allongés à même le sol, qui aurait pu se douter que ces enfants étaient le prince de Galles et son frère cadet [121](#) ?

« Monsieur ! Est-ce que ça va ? »

Il fallut un instant à Nathaniel pour réaliser où il se trouvait. Le sol était froid sous lui et réveillait les douleurs de ses os. Sa tête reposait sur les genoux d'une jeune servante. Ouvrant les yeux, il regarda autour de lui, sans comprendre comment il était arrivé là.

Petit à petit, le brouillard qui masquait sa mémoire se dissipa. Il se souvint de la musique, de la femme mystérieuse et de son voile taché de sang.

Baissant le regard, il vit qu'il tenait toujours celui-ci entre ses doigts crispés.

Une violente douleur lui écrasa la poitrine au moment où il se redressait. Toussant, il porta la main à ses lèvres.

« Vite ! Monsieur se sent mal ! s' alarma la jeune fille.

— Faites quérir le docteur Andrew ! » s'exclama Hershel Wilson, l'un des domestiques de la maison, encore vêtu de ses vêtements de nuit.

Glissant ses bras sous les aisselles de son patron, il le souleva, non sans mal. Le visage du maître d'hôtel pâlit légèrement lorsque ses yeux se posèrent sur la tache sombre qui maculait la main de Nathaniel.

Quelques instants plus tard, le jeune homme était installé confortablement dans son lit. Hershel, à ses côtés, l'obligea à se rincer la bouche et la gorge, puis jeta les linges souillés, à l'exception du voile qu'il tenait encore dans les mains.

« Vous feriez mieux de dissimuler cela, monsieur.

— Pourquoi ? Vous connaissez cette femme ?

— Je répondrai à vos questions plus tard. Pour le moment, il vous faut prendre du repos. »

Abandonnant la bataille, le policier se laissa retomber sur ses oreillers. Le médecin n'arriva qu'une heure plus tard, empestant l'alcool. Richmond se dit qu'il aurait largement eu le temps de passer l'arme à gauche...

« Je suis navré que l'on vous ait dérangé pour rien, je me sens mieux à présent.

— Cela, mon jeune ami, c'est à moi d'en décider, répondit d'une voix sèche le médecin en ouvrant la chemise du jeune homme. »

À sa grande surprise, le policier constata que le praticien était plus que compétent. Quand il eut fini, le docteur Andrew murmura :

« Avez-vous fréquemment des crises de ce genre ?

— Cela m'est déjà arrivé, mais jamais aussi fort, reconnut-il de mauvaise grâce.

— Vous verrez, vous serez rapidement sur pied, le temps que nous avons par ici est plutôt bénéfique pour les personnes de votre nature. Du moins à la bonne saison.

— Merci de vous être déplacé à cette heure, veuillez accepter mon hospitalité pour le reste de la nuit. »

Acceptant de bonne grâce l'invitation, l'homme devint livide alors que son hôte lui présentait le morceau d'étoffe, mais ne fit aucun commentaire.

Une fois seul, le policier se demanda pourquoi ce bout de tissu déclenchait tant d'émotion chez ceux qui le voyaient.

La neige était tombée en grande quantité durant la nuit, le paysage sombre qu'il avait observé la veille était à présent tapissé d'un épais manteau blanc. Debout devant les immenses fenêtres, Nathaniel s'était décidé à attendre le réveil de son invité pour déjeuner. À son grand soulagement, celui-ci semblait être, comme lui, un lève-tôt, car il n'eut à patienter qu'une dizaine de minutes avant l'arrivée du docteur Andrew.

« Vous reprenez vite des couleurs, à ce que je vois, vous m'en voyez ravi.

— Bonjour, docteur, j'espère que votre nuit a été bonne.

— Excellente, merci. Quoi qu'il en soit, j'aurais une requête à vous présenter avant que nous

prenions notre déjeuner, accepteriez-vous de faire quelques pas ?

— Si cela peut vous faire plaisir, je n’y vois pas d’inconvénient. »

S’enveloppant dans de lourdes vestes chaudes, les deux hommes allèrent se promener dans le jardin. Au grand étonnement de Nathaniel, Hershel les attendait près de la grille séparant le domaine du cimetière.

« Dites-nous, Richmond. Comment êtes-vous entré en possession du voile que vous aviez hier soir entre les mains ? demanda finalement Andrew.

— Je pense que vous le savez parfaitement, répondit celui-ci avec le calme dont il était coutumier. C’est plutôt à moi de vous demander qui est cette femme.

— Suivez-nous. »

Ils traversèrent le cimetière qui bordait la propriété puis entrèrent dans une petite chapelle.

Le jeune homme remarqua immédiatement, accroché à l’un des murs, un tableau qui représentait une jeune femme avec deux enfants. Le cœur de Nathaniel fit un bond lorsqu’il reconnut l’inconnue de la salle de musique et de son rêve.

« Qui est-elle ? Comment s’appelle-t-elle ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Elle s’appelait Déborah de Sainte-Hélène. Fille de François de Sainte-Hélène, ambassadeur de France, et d’une femme de la noblesse anglaise dont nous ignorons le nom. Elle était l’une des demoiselles d’honneur de la reine, Elizabeth Woodville, l’épouse d’Edward IV, elle était également chargée de veiller sur les enfants du couple royal. Lorsque le jeune Edward V fut détrôné, Déborah accompagna les deux princes à la Tour de Londres et disparut en même temps qu’eux. Elle avait tout juste vingt ans.

— Vous vous moquez de moi ! Comment aurais-je pu voir dans ma salle de musique une femme ayant vécu des siècles plus tôt ?

— Tout simplement parce qu’il s’agit de son fantôme. Il hante ces lieux depuis sa mort. Néanmoins, nous ignorons pourquoi. D’après nos recherches, cette jeune personne n’aurait jamais mis les pieds à Baskerhall.

— Et vous croyez que je vais avaler ces sornettes ?

— Nous nous doutions que notre parole seule ne suffirait pas, comme elle n’a pas suffi à votre frère. C’est pourquoi nous vous demandons de nous retrouver ici cette nuit. »

Tout d’abord, Nathaniel fut tenté de les envoyer au diable, mais les souvenirs et le rêve de la veille lui revinrent en mémoire...

« Soit, mais je vous assure que si cela n'est qu'une mauvaise plaisanterie ou une arnaque, vous le regretterez ! » lança-t-il avec froideur, tournant les talons et sortant de l'édifice.

La tempête du siècle ! Le tonnerre qui grondait et la foudre qui embrasait le ciel le rendaient aussi lumineux qu'en plein jour. Sans compter la pluie diluvienne qui tombait. Nathaniel était trempé et glacé jusqu'aux os, et sa mauvaise humeur ne faisait que croître. Depuis une heure qu'ils attendaient, ses deux compagnons n'avaient pas dit un mot. Nathaniel leur jeta un regard de travers, qu'aucun des deux ne releva.

À bout de nerfs, il s'apprêtait à laisser éclater sa colère quand minuit sonna.

« Regardez ! » lança Andrew.

Tournant la tête au moment où un éclair déchirait le ciel, Nathaniel vit deux silhouettes apparaître dans le cimetière. Une sueur froide coula le long de son dos quand il reconnut Déborah. Mais, contrairement aux fois précédentes, elle n'était pas vêtue avec élégance ; ses vêtements étaient en lambeaux, sa peau blanche et fragile marquée par des traces de coups.

Une terreur sans nom déformait ses traits. Devant elle se trouvait un homme, un fouet à la main. Alors qu'il s'apprêtait à l'abattre sur la malheureuse, le policier se précipita entre les tombes pour se jeter sur lui.

Mais, à sa grande surprise, au lieu de heurter le corps, il passa au travers et s'effondra contre un bloc de marbre.

En dépit de la douleur qui lui martelait le crâne et les larmes qui lui brouillaient la vue, il constata que son intervention n'avait en rien interrompu la scène. Soulevant Déborah par la chevelure, l'homme l'obligea à se remettre debout. C'est alors qu'ils disparurent dans une nappe de brume.

J'aimais la vie à Ludlow, nous vivions en paix loin de tout, les jours s'écoulaient les uns après les autres avec un peu de monotonie, mais je n'aurais échangé cela pour rien au monde. Toutefois, comme le dit le vieil adage, toutes les bonnes choses ont une fin.

Je ne devais jamais oublier cette date, le 9 avril 1483. Nous nous trouvions dans la salle d'étude. Comme chaque jour, les princes recevaient leur leçon tandis que je lisais un roman à la mode. D'un coup, la porte de la salle s'était ouverte et avait cogné avec fracas contre le mur.

Sursautant, je reconnus l'homme qui se détachait de l'ombre. Il s'agissait de James Tyrell^{[43](#)}, recouvert de poussière et de boue. Il s'avança de quelques pas, mais ses jambes finirent par se

dérober sous lui. Je me précipitai à ses côtés et l'aidai à se redresser. Tant bien que mal, je parvins à le faire asseoir dans l'un des fauteuils.

« Par la Sainte Croix, Sir Tyrell ! Que se passe-t-il ? »

— À boire, gémit-il d'une voix faible. Je lui apportai un verre d'eau qu'il but goulûment, puis il reprit, je... suis... je suis porteur d'une... mau... mauvaise nouvelle... je... je dois voir la reine ! »

Mon sang se glaça dans mes veines. Je laissai les enfants aux bons soins de leur précepteur et le conduisis dans les appartements d'Elizabeth Woodville. Celle-ci était installée dans son salon, en compagnie de ma mère, occupée à coudre de nouveaux vêtements, tandis qu'une troisième dame d'honneur lisait un livre de prières à haute voix. À notre apparition, la souveraine fronça les sourcils.

« James Tyrell ? s'étonna-t-elle comme je l'avais fait quelques instants plus tôt. Qu'est-ce qui vous amène ? »

— Majesté, j'ai la douloureuse tâche de vous apprendre que le roi est mort. »

Il me fallut plusieurs secondes pour recouvrer mes esprits. Réagissant plus vite que moi, la reine se tourna vers ses dames de compagnie.

« Faites préparer nos bagages, nous partons pour Londres... »

— Si je peux me permettre, Votre Majesté, ce n'est pas une bonne idée, l'interrompit Tyrell.

— Et pourquoi cela ?

— Je suis envoyé par Sir Richard, qui craignait pour la vie du jeune roi. L'évêque de Bath et de Wells, Robert Stillington, refuse de reconnaître la souveraineté de votre fils.

— Pourquoi refuserait-il de voir en Edward le successeur de son père ? » demandai-je, surprise.

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux quand les regards se tournèrent vers moi. S'en apercevant, Elizabeth m'adressa un discret sourire. Ayant été aux côtés des jeunes princes depuis leur naissance, leur avenir me préoccupait tout autant qu'il préoccupait leur mère.

« Répondez, Sir Tyrell. »

— Edward IV a contracté un mariage secret avec Eleanor Talbot en 1461, avant de vous épouser en 1464. Eleanor étant toujours vivante à cette époque, il y a donc bigamie, d'après l'évêque Stillington. La légitimité de tous les enfants issus de votre union avec Sa Majesté est invalidée et ceux-ci ont été déclarés bâtards. »

Si Elizabeth fut frappée par cette nouvelle, elle n'en laissa rien voir. Nous tournant le dos, elle se dirigea vers la fenêtre.

« Que nous conseille votre ami Richard, duc de Gloucester ^[4] ?

— De rester ici, jusqu'à ce qu'il ait pu organiser la contre-attaque.

— Très bien, restaurez-vous puis retournez auprès de lui. Nous nous en remettons à lui et attendons son bon vouloir. »

Après s'être incliné, l'homme se redressa et sortit des appartements. Au moment où je m'apprêtais à quitter la pièce à mon tour, Elizabeth nous fit face.

« Sortez toutes ! Quant à vous, Anne et Déborah de Sainte-Hélène, restez ! »

Alors que les autres s'exécutaient, je dus reconnaître que je me sentais nerveuse de me retrouver seule en compagnie des deux femmes que je craignais le plus, la reine d'Angleterre et ma mère.

« Je ne fais pas confiance à mon cher beau-frère, je ne serais pas étonnée qu'il se fasse nommer tuteur de mes fils pour les évincer et usurper la couronne. Les prochaines semaines qui s'écouleront seront les plus périlleuses. Anne, je vous demande donc si vous permettez à votre fille de rester au service du roi.

— Majesté, ce choix lui appartient. Quel qu'il soit, je m'y plierai. »

Elizabeth se tourna vers moi. J'inspirai profondément. Qu'aurais-je pu répondre à une telle demande ? De toute façon, mon choix était déjà fait depuis l'annonce de la mort d'Edward.

« Je suivrai les princes et les servirai jusqu'à mon dernier souffle, Majesté. »

Les flammes dévoraient joyeusement les bûches dans l'âtre. Leur lumière colorait d'ambre la peau de Nathaniel mais, malgré la chaleur qu'elles dégageaient, elles ne parvenaient pas à le réchauffer.

« Nathaniel, vous vous sentez bien ? demanda le médecin.

— Pourquoi hante-t-elle ces lieux ? Mon frère était-il au courant de cette histoire ?

— Comme nous vous l'avons dit ce matin, nous ignorons pourquoi elle est ici. Quant à la deuxième question, oui, votre frère était au courant et l'avait d'ailleurs croisée à plusieurs reprises.

— Et vous, Hershel, qu'avez-vous à voir dans cette histoire ?

— Mes ancêtres ont toujours travaillé ici et ce fantôme semble avoir une dent contre les hommes de ma famille car, l'année de nos vingt-sept ans, elle nous apparaît une première fois telle une dame

blanche. La seconde fois, elle est la dernière vision du monde que nous ayons avant de rendre l'âme.

— C'est une plaisanterie ?

— Lorsque mon père est décédé, ma mère espérait, en nous éloignant de ce lieu maudit, nous soustraire à son emprise. Or, il y a un mois de cela, Déborah m'est apparue. J'aurai vingt-sept ans le mois prochain et je n'ai pas envie de mourir.

— Pourquoi me dire cela à moi ?

— Votre frère avait entamé des recherches pour nous venir en aide, peu de temps avant de trépasser. Il pensait avoir trouvé quelque chose et nous avait demandé de venir le rejoindre au manoir. Malencontreusement, lorsque nous sommes arrivés, il était mort. Nous avons trouvé son corps dans cette même pièce, devant le tableau de Lord Charles Baskerhall. La demeure appartenait à cette famille avant que votre frère ne s'en porte acquéreur, il a conservé toutes les toiles déjà présentes. Nous espérions que vous accepteriez de nous aider.

— Je ne vois pas comment je pourrais le faire.

— Vous êtes un *condé* ⁽⁵¹⁾ ! Vous avez certainement accès à des dossiers qui nous sont interdits ?

— Nous sommes en 1888 ! Je travaille pour la criminelle, nos archives ne vont pas jusqu'au siècle dernier, alors je ne vois pas en quoi je pourrais vous être utile.

— Nous en discuterons ce soir, coupa le médecin en quittant son fauteuil. L'aube se lève, je me dois à mes patients, je reviendrai en fin de journée. D'ici là, nous devons tous agir comme nous le faisons d'ordinaire. »

Si Hershel n'était pas d'accord, il n'en laissa rien voir et, se levant à son tour, il quitta la pièce sans un regard pour ses compagnons.

« Ne lui en tenez pas rancune, tenta avec maladresse Andrew, avant de sortir à son tour. Aucun homme n'est heureux de savoir que l'heure de sa mort approche. »

Une fois seul, Nathaniel ne put s'empêcher de ronger son frein. Furieux de n'avoir aucune emprise sur les événements, il décida de faire quelques recherches dans la bibliothèque.

Cherchant un ouvrage sur Edward IV et son fils, il fut déçu de ne rien découvrir sur le second. C'est pourquoi il porta son choix sur Richard III. Peut-être celui-ci le renseignerait-il. Il lui fallut plusieurs heures pour venir à bout de la première biographie.

Avec une certaine hésitation, il en attaqua une seconde. C'est alors qu'il tomba sur un chapitre portant sur Edward V et la mort de son père.

Le jeune roi fut déclaré illégitime et la succession au trône révoquée. Le 25 juin 1483, son oncle Richard, devenu Richard III, le fit arrêter lors de son voyage vers Londres et usurpa la couronne.

Les princes Edward et Richard furent donc envoyés à la Tour de Londres, sous prétexte de les protéger. On prétend qu'ils furent assassinés, trois noms sont cités lors de cette affaire :

Richard III, par l'entremise de James Tyrell, Henri Stafford, deuxième duc de Buckingham, et Henri Tudor, qui devait plus tard renverser Richard et monter sur le trône sous le nom d'Henri VII.

Aucune mention de Déborah de Sainte-Hélène. Reposant le livre, il prit son visage entre ses mains et ferma les yeux. La douleur de son crâne l'élançait de plus en plus. Qu'avait donc pu devenir cette jeune femme ? C'est alors qu'une idée germa dans son esprit.

Sautant plus qu'il ne se leva de sa chaise, il courut jusqu'à sa chambre. Là, il souleva le matelas et s'empara du voile ensanglanté.

« Je sais que j'ai l'air totalement idiot. Si tu désires me montrer ce qu'il t'est arrivé, fais-le ! Si je peux t'aider, je le ferai. »

La température chuta soudain de plusieurs degrés. Frissonnant, Nathaniel sentit un souffle sur sa nuque. Quand il se retourna, elle était là ! Son cœur battait la chamade, non parce qu'il avait peur, mais parce qu'il n'avait jamais vu une femme aussi belle. Ses longs cheveux blonds volaient autour d'elle, ses yeux bleus étaient remplis d'une immense tristesse. Elle était vêtue d'une robe blanche et le policier n'aurait pas été surpris de voir des ailes s'élever vers le ciel dans son dos, tant elle ressemblait à un ange.

« Déborah », chuchota-t-il, plus pour lui-même que pour le fantôme.

Levant les mains, elle les posa sur ses épaules. Nathaniel avait l'impression de se noyer dans ses iris. Approchant son visage de celui de Déborah, il ne put retenir un gémissement de plaisir lorsque leurs lèvres entrèrent en contact.

Passant les bras autour de sa taille fine, il s'abandonna à son étreinte tandis que la pièce disparaissait autour de lui.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis que nous – Edward, Richard et moi – avions été enfermés à la Tour de Londres. J'avais pu convaincre les gardes, non sans y laisser deux bourses bien pleines, de me laisser avec les enfants.

Nous sortions peu, mais nous étions bien traités, ne manquant de rien. Je ne pouvais m'empêcher d'être inquiète. J'avais pu faire passer en douce quelques lettres, mais aucune réponse ne m'était parvenue.

Cela me rendait folle, mais je ne pouvais laisser voir mon inquiétude à mes protégés.

Vers la fin du mois d'août, la chaleur paraissait étouffante, notre petite fenêtre ne laissant passer qu'avec peine l'air frais. Malgré cela, Richard et Edward dormaient tous deux à poings fermés, blottis contre moi.

C'est alors que la porte s'ouvrit. J'eus à peine le temps de me redresser que quatre hommes pénétrèrent dans la pièce, me faisant pousser un cri de surprise. Les enfants, réveillés en sursaut, paniquèrent. J'essayai de me débattre, mais nous nous retrouvâmes maîtrisés en quelques secondes. Richard se mit à pleurer bruyamment. Réagissant aussitôt, l'un des gardes se saisit de l'enfant, avant de lui appliquer une large main sur la bouche, le faisant suffoquer.

« Arrêtez ! Vous l'étouffez ! hurlai-je en tentant d'échapper à la poigne d'acier qui me maintenait.

— Que fait-elle là ? » demanda le quatrième homme.

Une expression stupéfaite dut marquer mes traits quand je reconnus la voix de James Tyrell. Celui-ci tourna la tête vers moi, ses yeux glacials ne laissant rien présager de bon.

« Qu'est-ce qu'on fait d'elle ? demanda l'une des brutes.

— Elle n'aurait pas dû être là, elle doit disparaître, comme les mioches. »

Le temps sembla ralentir. Je le vis sortir une dague, s'avancer vers Edward et lui trancher la gorge. Un liquide écarlate imbibait aussitôt la chemise blanche, les yeux de l'adolescent se révulsèrent, mais la vie ne le quitta pas pour autant. Un deuxième coup lui fut porté au cœur et un troisième dans le ventre. Alors que son exécuteur le lâchait, je vis le pauvre enfant reculer de quelques pas pour finir adossé au mur et glisser le long des pierres, gémissant faiblement.

Puis ce fut au tour de Richard. J'entendais ses hurlements, à moitié étouffés par les sanglots. Je ne sais si son bourreau eut pitié de son jeune âge, mais il ne lui donna qu'un seul coup. Sous l'effet du choc, les yeux bleus de l'enfant s'agrandirent avant de se fermer à jamais. Mon visage était baigné de larmes, j'assistais à l'assassinat des deux êtres que j'aimais plus que tout au monde, sans pouvoir faire quoi que ce soit.

L'odeur du sang était écœurante et me tourna la tête, les larmes coulèrent le long de mes joues. J'avais le regard fixé sur les dépouilles et ne vis pas l'homme s'avancer vers moi, l'arme

ensanglantée à la main, prêt à mettre fin à mes jours.

« James, laisse-la-moi.

— Ne soyez pas stupide, Baskerhall ! C'est un témoin embarrassant !

— Je la conduirai sur mes terres, puis, après m'être amusé avec elle, je m'en débarrasserai. Une beauté comme celle-ci, c'est rare.

— Soit, soupira Tyrell en se tournant vers les deux cadavres. Bon, finissons-en ! Découpez-moi ça. »

Le Ciel m'épargna cette vision d'horreur car je perdis connaissance.

Lorsque je revins à moi, mes poignets étaient ligotés, on m'avait allongée sur la banquette d'un carrosse et celui-ci filait bon train sur une route mal entretenue.

« Les Sainte-Hélène sont connus pour leur beauté, je n'aurais jamais cru que les rumeurs pourraient être en dessous de la vérité. »

Tournant la tête, je pus enfin voir le visage de l'homme à qui je devais quelques heures de plus. Bien qu'il fût assis, il me sembla grand. Rasé de près, il avait un visage ovale, des yeux d'un vert lumineux mais dans lesquels brillait une lueur sournoise, des cheveux noir corbeau attachés par un ruban émeraude.

« Pourquoi ? demandai-je d'une voix étranglée. Ce n'étaient que des enfants !

— Des enfants qui seraient devenus des hommes et qui nous auraient causé bien des soucis. Mais, si j'étais toi, ma douce, je m'inquiéterais plus pour moi que pour ces pauvres petits : à l'heure qu'il est, ils nourrissent les poissons dans la Tamise. »

La vision que m'inspirèrent ses paroles m'arracha un haut-le-cœur et mes larmes se remirent à couler en un flot que je ne pouvais retenir.

« Tu te doutes cependant que je ne t'ai pas sauvé la vie pour rien », murmura-t-il, m'arrachant à mon chagrin.

Je ne l'avais pas vu se lever et, en dépit du fait que nous fussions secoués comme des arbres fruitiers, il parvenait à garder l'équilibre. Une de ses mains se posa sur ma jambe et remonta doucement le tissu de ma chemise de nuit.

« Ôtez vos sales pattes de là ! » hurlai-je en lui envoyant mon pied dans la figure.

Avec la force d'une tenaille, il referma sa main autour de ma cheville et la tordit sur le côté, m'arrachant un gémissement de douleur.

« J'aime les petites chattes agressives, est-ce que tu es aussi chaude que sauvage ? »

En dépit de mes tentatives pour le repousser, il parvint à s'agenouiller entre mes jambes, relevant entièrement le tissu. Je ne pus contenir le dégoût qui me submergea quand sa main se posa sur mon intimité, enfonçant un doigt en moi.

« Étroite, j'ai droit à une jeune vierge. Décidément, le Ciel bénit cette nuit. »

Un sentiment de révolte se répandit dans mes veines, tel un poison virulent qui me consumait. Je savais n'avoir aucune chance de lui échapper, mais je m'y essayai. Je me redressai d'un coup, mon front heurta son visage et un sinistre craquement se fit entendre. Tandis qu'il portait ses mains à son nez, la douleur qui se répandait dans mon crâne me fit avoir les larmes aux yeux. Un filet de sang coula le long de ma joue, mais je l'ignorai pour me mettre maladroitement debout. La voiture nous secouait trop et je ne parvenais pas à maintenir mon équilibre, retombant à chaque fois sur la banquette. Je m'apprêtais à sauter en marche quand la main de mon bourreau se referma sur mes cheveux, me tirant en arrière. La fureur déformait son visage et, sans ménagement, il me gifla. Le goût métallique du sang se répandit dans ma bouche. Étourdie, je fus projetée avec violence sur la banquette.

Me maintenant d'une main sous lui, il entreprit de défaire son haut-de-chausses. Malgré ma vue troublée par les larmes, je ne pus retenir un haut-le-cœur en voyant son membre gonflé de désir. Hurlant, j'espérai que mes supplications rappelle-raient au cocher ses devoirs de chrétien, sans résultat, la voiture ne ralentit même pas. Je griffai la main qui m'étouffait, mais son propriétaire se coucha sur moi. L'air déserta mes poumons.

« Tu peux crier de tout ton souffle, petite putain ! Personne ne viendra. »

Il viola mon intimité et fut en moi en un coup de reins. Sous l'effet du choc, je hurlai derechef. J'avais l'impression que mon corps allait se déchirer. S'appuyant sur ses bras, me libérant de son poids, mon agresseur ferma les yeux comme s'il savourait ce moment. Un peu d'air pénétra de nouveau dans mes poumons tandis que la douleur qui me martelait continuait de se répandre en moi.

Se retirant, il replongea en moi, de plus en plus rapidement, de plus en plus violemment, des larmes coulèrent le long de mes joues, je ne pus retenir les sanglots qui me secouaient, j'avais si mal ! Plusieurs fois, je demandai pitié, mais, pour toute réponse, il éclata de son rire grave et mauvais.

« Monseigneur ! hurla le cocher. Nous sommes arrivés ! »

Poussant un grognement de rage, il hésita un instant avant de se retirer. Passant sa main sur son membre, il regarda avec une joie écœurante le sang qui le tachait. Tandis qu'il refermait ses chausses, je rabattis ma chemise sur mes jambes meurtries, honteuse et brisée, chaque mouvement me faisant grimacer de douleur.

« Ne t'inquiète pas, ma douce, nous allons rapidement reprendre notre petit jeu. »

Non ! hurlait tout mon corps. Je ne pourrais survivre à une nouvelle confrontation, je n'étais qu'une poupée entre les mains de cet homme. Poussée par un instinct de survie que je n'avais jamais soupçonné et une terreur telle que je n'en avais jamais connu, je me jetai sur lui toutes griffes dehors.

Mes ongles laissèrent de longues traces ensanglantées sur son visage. Surpris par mon attaque, il tomba en arrière. C'était le moment ou jamais de m'enfuir. Je me projetai sur la porte de tout mon poids, l'ouvrant de force, et atterris lourdement sur le sol boueux.

Le goût du sang et de la terre emplissait ma bouche. Je me redressai péniblement et me mis à courir droit devant moi, en dépit de l'obscurité.

Au-dessus de moi, les éléments s'étaient déchaînés, nous devions certainement nous trouver au nord de l'Angleterre ; la capitale, elle, étouffait sous la chaleur.

Ma course me conduisit dans un cimetière. Pendant un instant je fus désemparée. Où fuir ?

Ce moment de faiblesse causa ma perte. Une main sauvage se ferma sur mes cheveux et me tira en arrière. Butant contre un corps dur, je chutai en tentant d'échapper à mon agresseur.

« Crois-moi, tu vas souffrir pour ça ! »

Tirant ma chevelure vers le haut pour me redresser, il m'envoya violemment m'étaler sur l'une des pierres tombales, déchira sans ménagement mes vêtements, laissant ma peau nue à l'air glacé et, abaissant son vêtement, il porta à mes lèvres son sexe qui durcissait de seconde en seconde.

« Si tu me mords, je te jure que... »

Le reste de sa menace fut couvert par le tonnerre. Ses doigts se refermèrent sur ma mâchoire telle une pince d'acier ; je savais qu'il me briserait les os si je n'obéissais pas. Or, je ne pouvais m'y résoudre. Sa pression s'accrut, la douleur fut si forte que je ne pus contenir un gémissement. Il força ma bouche et je fus aussitôt envahie par le goût salé de sa peau s'enfonçant au fond de ma gorge. Mon estomac se révolta et je faillis vomir.

Il me repoussa soudain et je tombai lourdement sur le marbre froid de la tombe. Toussant, je fus secouée par de violents spasmes. Ma peau nue, offerte à tous les vents, me faisait souffrir le martyre. Glissant ses doigts dans mes cheveux, il me tira brutalement en arrière, toujours à genoux. Je me crispai quand je le sentis se plaquer contre mon dos.

« Pour l'amour de Dieu, arrêtez ! »

Cette fois encore, mes prières furent vaines.

Il me pénétra de nouveau. La souffrance revint, encore plus brutale, et, cette fois, toutes mes forces me quittèrent. Serrant les dents et fermant les yeux, je m'abandonnai tel l'animal traqué qui se sait perdu. Je ne pourrais décrire la sensation qui m'enveloppa, c'était comme si mon âme quittait mon

corps. Mes oreilles bourdonnaient, je me rendais compte de tout ce qui se déroulait autour de moi, tout en y étant étrangère. Au bout de quelques va-et-vient, il se retira et je sentis un liquide chaud, qui n'avait rien à voir avec la pluie, couler le long de mon dos.

« J'espère que tu as aimé, ma belle, car tu resteras entre ces murs ! »

Nathaniel se réveilla sur un cri, le corps en sueur.

« Monsieur ! Calmez-vous ! » s'écria Hershel.

Il avait dû tenter de le réveiller plusieurs fois, car ses joues le brûlaient et les mains du jeune homme étaient rougies par la violence des gifles assénées.

« Que s'est-il passé ?

— Vous hurliez tel un dément, je suis donc venu voir ce qu'il se passait, vous vous débattiez comme si vous cherchiez à échapper à quelqu'un.

— Je sais... je sais ce qui est arrivé à Déborah ! Après l'assassinat des deux princes, elle fut conduite ici par...

— Par qui ?

— *Vous ne quitterez jamais ces murs*, murmura Nathaniel. Par Charles Baskerhall ! Je crois savoir pourquoi elle hante ces lieux ! »

Une sueur froide coula le long de son dos au souvenir d'une vieille affaire qu'il avait eu à résoudre quelques années plus tôt.

Sautant hors du lit, il traversa le couloir en courant pour faire irruption dans le salon et s'avança vers le portrait de l'ancien châtelain.

« Hershel ! Venez m'aider ! »

Bien que persuadé de la folie de son patron, le jeune homme obéit et l'aida à décrocher la toile. Le policier entreprit de faire glisser ses mains sur le papier peint.

« Allez me chercher de quoi démolir ce mur !

— Mais...

— Tout de suite ! » beugla-t-il, enragé.

Les servantes, qui s'étaient réunies devant les portes, filèrent en poussant des cris terrorisés, tandis que, quelques instants plus tard, le docteur Andrew faisait irruption, suivi par Hershel, revenant avec une pioche qu'il tendit à Nathaniel.

« Pour l'amour de Dieu ! Que se passe-t-il ici ? »

Sans lui prêter la moindre attention, Nathaniel leva l'instrument au-dessus de sa tête et l'abattit sur la cloison de toutes ses forces. En quelques minutes, les vieilles pierres cédèrent et un nuage de poussière s'éleva. Quand il se dispersa, tous se figèrent. Dans le mur à moitié détruit se trouvait le corps parfaitement conservé d'une jeune femme.

« Voilà pourquoi elle hantait ces murs.

— Comment le saviez-vous ?

— Il y a quelques années, j'ai dû m'occuper de la disparition d'une marquise, l'un de ses serviteurs m'avait appris que, lors d'une dispute, son mari lui avait dit qu'elle ne quitterait jamais les murs de leur demeure. Le cadavre de la dame fut découvert emmuré derrière le portrait de son mari.

— Cela n'explique pas pourquoi elle s'en est prise à ma famille au lieu de s'en prendre aux Baskerhall ! s'exclama Hershel.

— Parce que vous êtes un des descendants de cette lignée, murmura Andrew. J'ai reçu ce matin un pli où figure l'arbre généalogique de la famille, vous êtes le descendant direct d'un des bâtards de Charles. »

Sans plus se préoccuper des deux hommes, Nathaniel détruisit les derniers vestiges du mur et souleva le corps avec douceur. Celui-ci donnait l'impression d'avoir été dissimulé la veille tant il était intact. Seule une légère couche de cendre recouvrait sa peau encore rose.

Les funérailles de Déborah Sainte-Hélène furent célébrées quelques jours plus tard dans la chapelle de la petite ville. Les trois hommes unirent leurs ressources pour lui offrir un magnifique monument représentant un ange allongé sur un immense livre. La Couronne envoya même un de ses représentants offrir un drapeau britannique qui fut enterré avec la malheureuse.

Sur la pierre tombale furent gravés ces mots :

Ici repose Déborah Sainte-Hélène

Morte par amour pour Edward V

et Richard de Shrewsbury

Nathaniel abandonna ses droits sur le manoir à Hershel. Dans la diligence qui le ramenait à Londres, le policier tint serré entre ses doigts le tissu qui n'était pas un foulard, comme il l'avait d'abord cru, mais un lambeau de la robe portant les traces du sang de la virginité volée de la jeune femme.

Le songe d'une nuit d'automne

*Circé est la gardienne de l'entre-deux-mondes,
où les créatures les plus abominables errent
dans l'attente d'un ordre de leur maîtresse.*

Mélanie Delon

Octobre 1919, Paris, France

Un, deux, trois...

Sabine inspira profondément. Quatre heures du matin sonnèrent à l'horloge qui trônait dans la grande salle. La journée de travail – ou plutôt la nuit des filles du « Coquillage de Vénus » – s'achevait. Et, pour quelques heures seulement, les portes allaient demeurer closes, car, au bordel, il y avait deux services, celui de l'obscurité et celui de la lumière. Quand les clients ne venaient pas aux putains, c'étaient les putains qui allaient à eux.

Jusqu'alors, elle avait accepté cette vie de misère. Ses sœurs de travail, exténuées, ne lui accordèrent pas l'ombre d'un regard, tant elles n'avaient qu'un seul désir : regagner ce qui leur servait de chambre et y dormir d'un sommeil de plomb durant lequel elles pourraient échapper à leur minable existence.

Bien que ce programme fût des plus séduisants, Sabine, quant à elle, avait d'autres projets. Une fois la salle déserte, elle abandonna le fauteuil sur lequel elle était installée. Un coup d'œil de chaque côté pour être certaine que personne ne se trouvait dans les parages, puis elle souleva l'un des coussins et en extirpa un vieux sac qu'elle serra contre sa poitrine.

Enfin, elle touchait à son but, encore un peu de patience et elle prendrait la clé des champs !

À pas de loup, elle fila vers les cuisines, se plaquant dans l'ombre dès qu'elle croisait le chemin des bonnes qui s'apprêtaient à commencer leur service. Car un bordel sale ne valait pas mieux que l'une de ces sombres ruelles où les pauvres filles s'offraient pour quelques pièces.

À son grand soulagement, l'endroit était désert et la porte d'entrée n'était pas encore verrouillée. Elle n'eut donc qu'à tourner la poignée pour prendre la poudre d'escampette.

Une fine pluie glaciale martela sa peau. Elle laissa tomber ses chaussures au sol, glissa ses pieds délicats à l'intérieur et regarda derrière elle pour voir si elle n'avait pas été repérée.

Non, personne ne l'avait vue sortir et l'on ne s'apercevrait de sa disparition qu'à midi, lorsque l'appel aurait lieu pour célébrer le « déjeuner des putains ». D'ici là, elle serait déjà loin. Un sourire moqueur se dessina sur les lèvres de la jeune femme. Elle était fière d'elle-même ! Enfin, elle avait réussi à doubler cette vieille gouine ! Plus jamais Marie Lebret ne poserait les mains sur elle ! Plus jamais de sa vie la maquerelle ne lui ferait subir la souillure de sa chair !

Au souvenir des heures qu'elle avait dû passer à genoux devant elle, sa bouche allant à la rencontre de son sexe humide, elle avait envie de vomir ! Des larmes coulèrent le long de ses joues.

Née Charlotte Delamaire, elle s'était changée en « Sabine », l'une des nombreuses prostituées de la maison close. Deux ans plus tôt, elle avait quitté son minuscule village de campagne, la tête pleine de rêves, avec l'espoir de devenir l'une des nouvelles cantatrices de la capitale. La ville s'était montrée moins accueillante qu'elle ne l'avait espéré.

Ses pas l'avaient conduite de tavernes miteuses en petits théâtres délabrés, sans attirer sur elle le moindre regard de Dame Fortune. Puis, il y avait eu cette fameuse soirée dont elle ne parviendrait jamais à chasser le souvenir de sa mémoire...

Ils étaient trois gentilshommes, qui n'avaient de « gentil » que le titre. Ils l'avaient accostée alors qu'elle quittait la comédie où elle avait chanté une partie de la nuit. En dépit de la forte odeur d'alcool qui se dégageait d'eux, elle les avait suivis avec confiance lorsqu'ils lui avaient proposé de l'inviter à souper. « *Malheureux que l'innocence des jeunes filles.* ^[6] »

Si la maison lui avait semblé étrange au premier regard, elle s'était vite laissé étourdir par le vin qui coulait à flots et surtout par la nourriture qui avait rempli son estomac pour la première fois depuis son arrivée à Paris.

À demi consciente, elle fut conduite dans l'une des chambres du premier étage. À partir de ce moment-là, ses souvenirs la trahissaient et la plongeaient dans l'ignorance la plus totale. À son réveil, elle s'était retrouvée nue dans un lit, du sang maculant les draps et ses cuisses. Honteuse, elle avait alors voulu fuir cette maison maudite.

C'est alors que la matrone des lieux, suivie d'une imposante bonne, lui avait annoncé qu'elle devrait payer la nourriture consommée ainsi que la chambre où elle avait dormi. La somme demandée était exorbitante et Charlotte savait qu'elle ne pourrait jamais s'acquitter de cette dette. La propriétaire lui avait laissé le choix : soit elle réglait ce qu'elle devait en travaillant pour elle, soit elle allait en prison.

Or, la jeune femme n'avait aucun doute, elle n'aurait pas survécu à un enfermement. La mort dans l'âme, elle avait donc accepté la proposition de Marie.

C'est alors qu'une vie infernale avait commencé. Entre ses sœurs d'infortune qui faisaient d'elle leur souffre-douleur, n'hésitant pas à la frapper sans ménagement, volant le peu d'affaires qu'elle possédait (il lui restait seulement un vieux médaillon ayant appartenu à sa mère, qu'elle gardait caché dans ses sous-vêtements). Une patronne qui abusait d'elle et faisait grossir encore et encore sa dette, en raison de la nourriture qu'elle consommait, les couvertures dont elle se servait pour dormir ou le médecin qui soignait ses blessures ou ses infections. Et tous ces hommes à qui elle devait se donner dans des étreintes glaciales et impies au regard de Dieu... Qu'avait-elle pu faire pour mériter cela ?

Jour après jour, jusqu'à ce qu'il entre dans sa vie...

Oui, et à présent, elle allait laisser derrière elle toute cette misère. S'élançant dans les ruelles comme si elle avait des ailes, la jeune femme courait comme jamais elle ne l'avait fait.

Descendant la rue des Moulins, elle arriva devant un immeuble construit deux ans auparavant dont la plupart des logements servaient de garçonnières à de jeunes fils à papa. D'après ce qu'il lui avait dit, il s'agissait d'une garçonnière que son père lui avait offerte pour son seizième anniversaire. À chacune de ses visites dans la capitale, il y séjournait, préférant cet appartement à l'hôtel, car plus discret et plus intime.

Posant une main sur son ventre, elle ne put retenir un sourire. Oui, les portes du bonheur s'ouvraient devant elle.

Grimpant quatre à quatre les marches, elle arriva devant une porte et la gratta du bout de l'ongle, réprimant sa furieuse envie de tambouriner. Les secondes s'écoulèrent aussi longues que des minutes avant que le panneau ne consentît à pivoter.

Tel un dieu vivant, il apparut devant elle. Ses cheveux noir ébène tombaient en bataille sur ses épaules, encadrant un visage dont la fatigue marquait les traits fins. Un nez mutin, des yeux en amande, la couleur de ses iris balançait entre le gris et le bleu, il était vêtu d'une chemise blanche et froissée, ouverte sur une poitrine brune de laquelle descendait un chemin plus sombre vers le nombril, pour entièrement disparaître sous le tissu qui masquait sa virilité.

« Sabine ? Par le Christ, que fais-tu ici ? »

Abandonnant son maigre bagage à ses pieds, elle se jeta dans ses bras, cherchant le réconfort que ses lèvres faisaient naître en elle lorsqu'elles touchaient la peau que l'étoffe entrouverte dévoilait.

Une fois le premier geste de surprise passé, l'homme entoura la taille fine et souleva la jeune femme pour l'emporter dans le lit qu'il venait de quitter.

Ils s'allongèrent alors tous deux sur les couvertures et firent l'amour comme tant de fois par le passé. Quand enfin il retomba à ses côtés, rassasié, épuisé et le corps en sueur, il la questionna sur sa présence.

Se redressant hors du lit, Sabine courut jusqu'à son bagage et en tira une boîte en bois qu'elle ramena sur la couche. Là, elle l'ouvrit et déversa les billets qu'elle contenait.

« D'où provient cet argent ? demanda-t-il, les yeux écarquillés par la surprise.

— Je l'ai pris à la *chienne* ! Regarde-moi ça, Charles ! Nous avons de quoi quitter cette maudite ville ! Nous pourrions nous installer tous les deux ! Et nous nous marierons ! »

Tout en éclatant de rire, elle se mit à danser dans la pièce, ses cheveux volant autour d'elle alors qu'elle tournait et virevoltait dans une valse solitaire. Cependant, son compagnon ne semblait pas aussi enthousiaste qu'elle. Charles se redressa et se dirigea vers la table où il prit son étui à cigarettes. Après en avoir retiré une, il l'alluma et aspira plusieurs bouffées.

« Sabine, c'est de la folie. Je suis vicomte de Morangis, mon père me déshériterait si je partais ainsi, et en plus avec une... »

Il n'acheva pas sa phrase, Sabine venait de se figer, comme frappée par la foudre.

« Mais... mais... tu m'as dit que si nous avions assez d'argent, tu partirais avec moi et que tu... et que tu m'épouserais !

— Mon pauvre amour, pensais-tu vraiment que j'allais épouser une fille comme toi ? Il y a longtemps que je voulais te le dire, mais... je suis fiancé à une jeune fille de la noblesse. Elle s'appelle Pauline de Saint-Béryl. Nous nous marions dans un mois. »

Les jambes de Sabine se dérochèrent sous elle. Non, cela ne pouvait être possible ! Instinctivement, elle porta la paume sur son ventre encore plat.

« Mais... mais tu m'aimes ! Charles, tu me l'as dit ! Je... Charles ! Tu ne peux pas épouser une femme que tu n'aimes pas ! Elle courut vers lui et s'empara de ses mains pour les poser sur elle. J'ai besoin de toi ! L'argent de ton père ne nous est pas nécessaire ! Celui-ci nous suffira le temps de nous établir et nous trouverons du travail ! Nous nous installerons dans une jolie maison, tous les trois !

— Que veux-tu dire par “ tous les trois ” ? demanda-t-il avec surprise.

— Je porte ton enfant », murmura-t-elle en accentuant la pression de ses mains là où le petit être grandissait.

Il s'écarta brusquement, comme si elle l'avait brûlé. Durant quelques secondes, la stupéfaction se peignit sur son visage pour disparaître aussitôt, vite remplacée par un masque d'indifférence.

Il recula jusqu'à la chaise la plus proche et s'y laissa tomber.

Le cœur serré par l'angoisse, Sabine attendit. Les minutes s'écoulèrent, interminables, les unes après les autres, puis, finalement, Charles se releva et lui tourna le dos.

« Habille-toi et va-t'en.

— Mais... Charles...

— Qui me dit que cet enfant est de moi ? Après tout, tu n'es qu'une catin. Prends l'argent que tu as volé et disparais. Ne t'inquiète pas, je ne dirai pas que tu es venue me trouver.

— Non ! Tu ne peux pas me faire cela ! Je porte ton enfant !

— Disparais ! Toi et ton bâtard ! Ou je te dénonce à la police ! »

Pendant un instant, le jeune homme crut qu'elle allait lui faire une scène. Mais, aussi subitement que son visage s'était déformé sous l'effet de la fureur, les traits de Sabine se détendirent et se firent

plus doux. Elle s'avança vers lui en ondulant des hanches et caressa avec douceur son torse.

« Très bien, je ferai ce que tu m'ordonnes, dit-elle d'une voix soumise. Accorde-moi toutefois une ultime faveur, fais-moi une dernière fois l'amour. »

Tout en murmurant ces mots, sa bouche s'attaqua au cou du jeune homme tandis que ses doigts enveloppaient sa virilité qui se dressa aussitôt. Un soupir de désir s'échappa des lèvres de Charles, il savait que jamais il ne pourrait résister à de telles avances.

Comme un enfant obéissant, il se laissa mener au lit, savourant pour la dernière fois les tendres baisers de sa compagne, refermant ses mains sur ses seins. Il ne put toutefois s'empêcher de remarquer le médaillon qu'elle portait autour du cou. Souvent, il s'était interrogé sur la provenance de ce bijou, sans jamais assouvir sa curiosité.

« Seigneur, Sabine ! gémit-il au fur et à mesure qu'elle allait et venait sur lui.

— Appelle-moi par mon vrai prénom, supplia-t-elle en mordant le lobe de son oreille.

— Ton prénom ? J'ignorais que tu en avais changé !

— Aucun homme ne payerait pour trousser une femme qui s'appelle Marie ou Anne, se moqua-t-elle, ses ongles griffant légèrement le torse de son compagnon.

— Soit, dis-le-moi.

— Charlotte Delamaire », dit-elle, un étrange sourire étirant ses lèvres.

Les hurlements indignés des demoiselles d'honneur résonnèrent dans la pièce et, malgré leurs tentatives pour mettre le jeune homme dehors, celui-ci se faufila auprès de la future mariée et déposa un baiser sur l'une de ses épaules dénudées.

« Vicomte ! Ce n'est pas convenable ! Vous savez que cela porte malheur de voir la mariée avant...

— Je ne crois pas à ces sornettes de bonnes femmes. Et, de toute façon, dans quelques minutes, mademoiselle Pauline de Saint-Béryl, vous serez madame la vicomtesse de Morangis ! »

Embrassant sa future épouse avec une telle passion que toutes les femmes présentes se mirent à glousser, il s'écarta d'elle et s'inclina avant de quitter la pièce. La journée était froide, mais claire.

Enfin il allait s'unir à mademoiselle de Saint-Béryl et, avec elle, il épousait également l'immense fortune de son père ! Bien qu'il ne s'agît pas d'un mariage d'amour, Charles en était satisfait.

La fille n'était pas réellement une beauté, ses cheveux étaient d'un blond terne, ses yeux noisette n'avaient aucun charme et, pour finir, elle était de petite taille et légèrement enrobée. Elle serait une épouse docile et c'était le second point important. Il pourrait ainsi l'installer dans l'une des demeures familiales, à la campagne, et se contenter de l'engrosser une fois par an, tandis que lui mènerait la belle vie à Paris.

S'accoudant à l'une des fenêtres, il regarda les épais nuages qui recouvraient le ciel. Quel mauvais temps pour un mariage... Après tout, peu importait, une fois la cérémonie achevée, il l'emmènerait dans leur vieille maison et là-bas...

À son grand déplaisir, la veille, il avait reçu la visite de Lionel Sarrance, frère de Marie Lebret et cogérant du bordel tenu par sa cadette. Cogérant d'une maison close, et néanmoins membre de la haute société.

Il lui avait alors appris ce dont il avait déjà connaissance, mais il se garda bien de révéler ce qu'il savait sur le vol et sur la disparition de Charlotte. Charles avait raconté qu'il ignorait où se trouvait Sabine et qu'il ne l'avait pas revue depuis sa dernière visite au lupanar, visite durant laquelle il avait rompu avec la jeune femme en lui annonçant son prochain mariage.

L'homme était reparti sans douter de la parole de Charles.

De toute façon, cette histoire ne le concernait plus. Le seul souvenir qu'il en garderait était le petit magot qu'il avait caché dans sa nouvelle demeure. Cet argent lui servirait pour mener la grande vie pendant un temps. Ensuite, il utiliserait celui de sa femme.

Ce fut donc d'un pas joyeux et léger qu'il quitta l'aile du pavillon pour prendre la direction de la chapelle.

Le mariage qui unissait les familles de Saint-Béryl et de Morangis était l'événement mondain le plus important de l'année et le mot « fête » était au goût du jour. Tous les plus grands noms de la ville et du pays étaient présents.

Debout près du prêtre, Charles regardait sa future épouse s'avancer lentement, au rythme de la marche nuptiale. Un petit sourire se dessina sur ses lèvres fines. Si, pour tous ceux qui étaient présents, il reflétait l'image même d'un homme comblé, un œil averti aurait pu déceler dans ses yeux la véritable nature de son âme.

Tout en écoutant les paroles du curé d'une oreille distraite, il repensa à l'argent de Charlotte, bien dissimulé sous l'une des planches de sa garçonnière.

Avec ça, il pourrait s'offrir tout ce dont il avait manqué ces dernières années. Une fois débarrassé de Pauline, oui, il vivrait comme un roi !

« Pauline de Saint-Béryl, acceptez-vous de prendre pour époux Charles de Morangis ? De l'aimer, de l'honorer, de rester à ses côtés dans la santé et dans la maladie, pour le meilleur et pour le pire ? »

— Je le veux, répondit-elle sans la moindre hésitation, le regard confiant et amoureux posé sur son compagnon.

— Et vous, Charles de Morangis, acceptez-vous de prendre pour épouse Pauline de Saint-Béryl ? De l'aimer, de l'honorer, de rester à ses côtés dans la santé et dans la maladie, pour le meilleur et pour le pire ?

— Je le veux.

— Si quelqu'un, dans cette assemblée, s'oppose à cette union, qu'il parle maintenant ou se taise à jamais. »

Balayant la salle du regard, Charles fut satisfait du silence qui y régnait. Après l'attente réglementaire, le prêtre se tourna donc de nouveau vers le couple :

« Je vous déclare donc unis par les liens du mariage. Vous pouvez embrasser la mariée. »

Des applaudissements et le son des cloches accompagnèrent le baiser que le vicomte donna à sa compagne. Son bras coincé sous le sien, ils quittèrent la chapelle, sous la traditionnelle avalanche de grains de riz. Toutefois, le vicomte refusa de participer au coutumier repas de noces, prétextant la longueur du voyage jusqu'à leur demeure.

Ils arrivèrent à Laviniahall au coucher du soleil. Alors que Charles ordonnait qu'on s'occupât de leurs bagages, il retint Pauline un instant :

« J'ai un présent pour vous, murmura-t-il en portant ses doigts à ses lèvres.

— Il est tard, mon aimé, et je suis lasse, répondit-elle.

— Ce ne sera pas long, je vous l'assure. »

À contrecœur, la jeune femme le suivit. Ils marchèrent cinq petites minutes, s'éloignant de l'entrée de la demeure pour arriver devant un buisson.

« J'ai fait faire cela pour vous. »

Passant la haie, Pauline poussa un cri de ravissement devant la parfaite reproduction du « bosquet de Vénus » que l'on pouvait voir au château de Versailles. La seule différence était l'ajout d'une statue représentant une nymphe.

« Seigneur, Charles, quelle folie ! Cela a dû vous coûter une fortune !

— Rien n'est trop beau pour vous, ma douce, ce cadeau est le symbole de mon amour. »

Glissant ses bras autour de la taille de la jeune femme, Charles la plaqua contre lui, emprisonnant son menton entre ses doigts, et lui donna un profond baiser.

« Il me tarde que la nuit nous enveloppe de ses bras pour que je puisse vous rejoindre et vous dévorer...

— J'ai hâte également, mon tendre ami », murmura Pauline, les joues rouges et à bout de souffle.

Alors qu'elle laissait sa main aller sur son torse, elle sentit un étrange objet sous la chemise de son mari. Ne pouvant résister à la tentation, elle tira sur la chaîne et aperçut un vieux médaillon représentant un dragon lové autour d'une pierre.

« Quel étrange joyau, s'exclama-t-elle. On dirait un bijou de femme, vu la finesse du dessin, ajouta-t-elle, une once de jalousie dans la voix.

— C'est en effet un bijou de femme, il me vient de ma mère. Je le porte depuis sa mort, il est dans ma famille depuis plusieurs siècles. La pierre a autrefois appartenu à Louis XIV, qui l'appelait alors “ Bleu de France ”.

— Ne serait-ce pas la pierre qui ornait la couronne de Louis XVI et qui a disparu à la Révolution ?

— C'en est, en effet, un fragment.

— On dit pourtant qu'elle porte malheur ! Comment pouvez-vous conserver un tel objet ?

— Superstition, mon cœur. La preuve, aujourd'hui j'ai reçu le plus grand des bonheurs puisque vous êtes devenue ma femme. »

Une nouvelle fois, elle lui adressa un regard empli d'admiration et de tendresse.

Alors qu'un vent frais se levait, Charles retira sa veste et en enveloppa les épaules de Pauline.

« Rentrons à présent. »

Il passa un bras autour de la taille de la jeune femme et tous deux regagnèrent leur nouvelle demeure.

Fumant cigarette sur cigarette, Charles contemplait les flammes qui dansaient dans l'âtre de la cheminée. L'estomac bien rempli, il savourait avec plaisir ce moment de solitude. Pauline venait de

monter dans leur chambre et devait certainement l'attendre, mais il n'était pas pressé.

Une servante entra discrètement pour lui annoncer que Pauline était prête à le recevoir. Charles lui ordonna de dire à sa femme qu'il la rejoindrait après une petite promenade digestive. Il se redressa, fit craquer ses articulations et sortit dans le parc.

Dehors, il prit la direction du bosquet, la nuit était claire, la lune pleine et les étoiles brillaient de mille feux. Il s'installa sur le banc qui faisait face à la statue taillée dans le marbre blanc le plus pur. Il la contempla un long moment, admirant les traits fins, les lèvres pulpeuses, les seins nus, ronds et pleins, la silhouette fine dont l'intimité était dissimulée par un ruban qui passait entre ses seins et s'enroulait autour de sa jambe. Oui, le corps de Sabine était parfaitement à sa place.

« C'est dommage, j'aimais bien ce corps... Mais tu l'aimais plus que moi, n'est-ce pas Charles ? »

Un sourire se dessina sur les lèvres du jeune homme et une étrange lueur apparut dans son regard alors que le fragment de la pierre « Bleu de France » brillait sous les reflets de l'astre lunaire.

« “ Charlotte Delamaire ”... Tu aurais pourtant dû te rappeler le nom de ma famille, puisque c'est notre château que vous avez volé à mon grand-père, me faisant ainsi naître dans une ferme, comme une vulgaire paysanne. Ma grand-mère a été la maîtresse de ton grand-père, puis ma mère celle de ton père et, pour finir, je suis devenue la tienne. Tout ceci devait se terminer avec nous, mon cher demi-frère. »

Tirant une bouffée de cigarette, il expira avec lenteur la fumée, la regardant s'élever en cercles pour finalement disparaître, emportée par le vent.

Dans l'éclat de la lune, la pierre brillait de tout son éclat. Malgré les années, son pouvoir était resté intact, permettant à son détenteur de transférer son âme dans le corps de son choix. L'espoir de connaître une vie meilleure auprès de Charles avait convaincu Sabine de ne jamais faire appel à lui. Mais après sa trahison, elle n'avait pas hésité une seule seconde à utiliser cette magie.

Elle avait effacé son existence pour en recommencer une nouvelle.

« Tu sais, j'ai bien failli passer outre notre vengeance. Je m'étais persuadée que nous pourrions briser la malédiction et vivre notre propre vie. Toutefois, tu en as décidé autrement. Même si je dois reconnaître que mon corps d'origine va me manquer, le tien est des plus agréables à habiter. Néanmoins, je ne le conserverai pas. Ce soir, je vais rejoindre celle qui devait être ton épouse, je l'engrosserai et, quand elle portera mon enfant, je m'emparerai de son corps, récupérant ainsi mon héritage. »

Le jeune homme sauta sur le socle de la statue et caressa de sa main la pierre froide. Il fit tourner ses doigts autour d'un sein, puis déposa un baiser sur les lèvres glacées et figées.

« Je t'avais dit que nous resterions toujours ensemble. »

Il sauta sur le sol, jeta son mégot dans l'eau claire de la fontaine et repartit vers le château en sifflotant.

Neuf mois plus tard, Charles de Morangis mourait dans son lit, paisiblement, léguant une grande fortune à son épouse et à son fils.

Le murmure de la mer

*Une poésie parmi les plus anciennes qui soient montrées
sur les lèvres d'un homme dans ce monde,
composée en langue sumérienne, comparait le coït humain
à la frénésie qui s'empare des naufragés
quand le canot sombre dans la tempête.*

Pascale Quignard, « Vie secrète »

Le 19 décembre 1913, Dunkerque, France

L'alcool seul avait ce goût à la fois doux et sucré sur sa langue et réchauffait chaque cellule de son corps. À chaque goulée du précieux liquide, elle avait l'impression qu'une partie de sa tristesse s'écoulait également.

Deux ? Peut-être trois ? Ou bien cinq bouteilles ? Non, pas beaucoup plus, mais il y avait longtemps qu'Agate avait cessé de les compter. Cela n'avait, après tout, aucune importance. Tant qu'elle continuait à les avaler.

Des chopes, qu'elle descendait les unes après les autres dans une danse bien rythmée. Bien que la boisson lui brûlât cruellement l'estomac, la douleur de son ventre n'était rien comparée à celle de son cœur.

« Hé patron ! s'exclama-t-elle en levant son verre vide. Apporte-moi une autre bouteille !

— Tu ne crois pas avoir assez bu pour ce soir, Agate ? » demanda avec douceur Nelson, le barman de *La Sirène*. Mais la seule réponse qu'il put obtenir de la femme fut un billet de vingt anciens francs qu'elle déposa sur le comptoir, l'œil sombre. « Très bien, c'est comme tu veux. »

Remplissant son verre à ras bord, elle put sentir sur sa nuque le regard désapprobateur des autres clients. Un homme pouvait se bourrer la gueule, c'était naturel, mais une femme, là, c'était une autre histoire. « *Après tout, qu'importe ! Qu'ils aillent tous se faire foutre* », pensa-t-elle. Elle s'en moquait bien.

« Si ce n'est pas malheureux de voir ça », murmura une voix dans son dos.

Les lèvres de Nelson se pincèrent en une moue réprobatrice pour donner le change auprès de sa cliente, même s'il partageait totalement l'avis du jeune homme qui s'était exprimé ainsi. Il remplit deux chopes de bière, abandonna son comptoir pour s'approcher du jeune client. Arrivé depuis trois jours à Dunkerque, Alexandre Geoffroy, photographe paysagiste de son état, se rendait tous les soirs dans cette petite taverne. Chaque fois, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un mélange de pitié et de dégoût pour cette pauvre créature qui noyait dans la boisson un malheur qu'il ne connaissait pas.

Grand, musclé, les cheveux bruns, il avait d'immenses yeux noisette bordés de cils aussi longs que ceux d'une femme. Il portait une barbe de quelques jours qui mangeait le bas de son visage, sans rien ôter à son charme. Toutefois, le jeune trentenaire inspirait confiance. Posant les deux chopes de bière sur la table, Nelson tira une chaise et s'installa en face d'Alexandre, en prenant soin d'étirer ses phalanges douloureuses.

« Ne la jugez pas trop sévèrement.

— Pourquoi lui servir une bouteille alors qu'elle est déjà bien éméchée ? interrogea Alexandre.

— Il y a deux raisons à cela. Je ne dis pas qu'elles sont bonnes, néanmoins... c'est préférable.

— Et quelles sont ces raisons ?

— La première, je préfère qu'elle s'enivre chez moi ; en plus de faire grimper mon chiffre d'affaires, je sais qu'elle rentrera bien chez elle, car je la reconduis souvent après la fermeture.

— Et la seconde ? demanda le jeune homme, sceptique.

— Je connais Agate depuis plus de quarante ans et je reste à la regarder se détruire un peu plus chaque jour depuis trente-sept ans. Sans pouvoir y faire quoi que ce soit. À chaque fois qu'on lui propose de l'aide, elle la rejette sans ménagement.

— Connaissez-vous la raison de cette dépendance à la boisson ?

— Comme de nombreuses personnes, elle boit pour oublier son malheur, oublier qu'elle a perdu l'être qu'elle aimait, répondit Nelson en portant le verre à ses lèvres et en avalant une longue gorgée. Il y a de cela plusieurs années, Agate était mariée à un marin du nom de Pierrick, jamais encore on n'avait vu deux personnes s'aimer autant à Dunkerque. À l'époque, la ville était un port de pêche modeste. Un soir, tous les bateaux sont rentrés, sauf le “ *Mary* ”, le navire sur lequel Pierrick travaillait. Trois jours se sont écoulés avant que la mer ne recrache l'épave et les cadavres des pauvres diables qui se trouvaient à bord.

— Le corps de son époux en faisait-il partie ?

— Malheureusement non. Quand on a retiré les dépouilles de la plage, il a fallu deux hommes pour l'empêcher de se jeter dans les eaux. Jamais je n'oublierai son visage baigné de larmes, hurlant le nom de son mari au vent, suppliant la mer de lui rendre son époux. Depuis ce funeste jour, je ne l'ai plus jamais vue sourire. Seul l'alcool semble lui donner la force de vivre.

— Pauvre femme », ne put éviter de dire Alexandre en posant un regard triste sur la créature qui venait de s'affaler sur le comptoir.

Nelson poussa un soupir et s'approcha d'Agate ; la redressant avec délicatesse, il passa une main sur son visage. Le temps et l'alcool n'étaient pas parvenus à effacer totalement la beauté qui avait été la sienne. Si aujourd'hui sa peau était quelque peu ridée, elle avait conservé cette blancheur et cette délicatesse purement féminines. Elle avait toujours des traits fins, harmonieux et une longue chevelure d'un noir brillant, bien que rendue poisseuse par le manque de soins.

« Elle aura bu plus que je ne le pensais. »

Jetant un coup d'œil à l'horloge qui était accrochée au-dessus des bouteilles, le barman lâcha un juron.

« Il est trop tôt pour que je ferme le bar ! Je ne peux pas la ramener avant deux heures.

— Voulez-vous que je la raccompagne ? » demanda Alexandre, sans se rendre compte de la portée des mots qui venaient de franchir ses lèvres.

Pendant un instant, les deux hommes s'étudièrent du regard. Le jeune photographe commençait à croire qu'il aurait mieux fait de tourner sa langue sept fois dans sa bouche, quand Nelson lui tourna le dos pour s'emparer d'un trousseau de clés, avant de le lui tendre.

« J'ai un double de ses clés. Elle habite une petite maison à la sortie de la ville. Vous la reconnaîtrez, elle se trouve non loin des falaises. Cela ne vous dérange pas de rester avec elle jusqu'à ce que je ferme ?

— Non, sans problème ! Pourriez-vous m'indiquer ensuite un hôtel qui serait encore ouvert ? J'ai quitté celui où je me trouvais ce matin, la literie était trop mauvaise et je n'ai pas eu le temps d'en chercher un autre.

— Il y a une chambre d'amis à la maison, tu pourras y passer la nuit, mon gars. Et encore merci », ajouta Nelson en soulevant avec précaution le corps inerte d'Agate.

Dehors, la pluie avait recommencé à tomber durement. Frissonnant, Alexandre serra son fardeau contre lui, autant pour la protéger que pour se protéger lui-même. Arrivé à sa voiture, le trentenaire se félicita d'avoir investi dans ce moyen de locomotion. Installant la femme sur la banquette arrière, il la couvrit de son manteau avant de faire le tour de la voiture en courant pour se mettre derrière le volant.

Le trajet dura à peine une dizaine de minutes et aurait été plus rapide si le temps s'était montré plus clément. La maison en elle-même était semblable à des centaines de maisonnettes de pêcheurs, avec son toit en tuiles rouges. Les murs, autrefois certainement blancs, avaient pris avec le temps une teinte grisâtre. Le jardin, totalement laissé à l'abandon, était empli de mauvaises herbes. Toutefois, il n'eut pas trop le loisir de s'attarder sur l'étude de la bicoque. Il courut jusqu'à la porte qu'il s'empressa d'ouvrir, puis revint au véhicule chercher Agate qui ne s'était pas réveillée.

Il traversa le petit salon, qui n'était meublé que d'une vieille table, de deux chaises et d'un fauteuil, installé devant la cheminée. Il déposa Agate dans la chambre à coucher dont la porte était restée grande ouverte. Soulagé d'avoir pu la coucher sans la réveiller, il devait maintenant s'occuper jusqu'à l'arrivée du barman. Il entreprit donc de visiter l'endroit. La maison était composée d'un salon, d'une cuisine et d'une chambre, le tour du propriétaire fut fait en moins de deux. Il régnait néanmoins un froid polaire dans toutes les pièces. Ne désirant pas mourir de froid, il décida d'allumer un feu et, ayant pris plusieurs bûches qui étaient entreposées près de l'âtre, il s'attela à y faire flamber de belles flammes qui diffusèrent rapidement une douce chaleur.

Les muscles noués, Alexandre bâilla à plusieurs reprises. La journée avait été longue et il ne désirait qu'une chose : s'allonger et dormir du repos du juste. Il se laissa donc lourdement tomber sur le canapé qui laissa échapper un épais nuage de poussière. Toussant et les yeux emplis de larmes, il mit un moment à pouvoir s'habituer à l'air devenu étouffant. Personne ne faisait donc jamais le ménage dans cette maison ?

Ses paupières s'alourdissant, le photographe tenta de lutter contre le sommeil qui lui tendait les bras. Après tout, n'avait-il pas le droit de se reposer ? Il avait passé toute la journée à courir de gauche à droite pour prendre des clichés que, une fois rentré à Paris, il développerait.

Les paupières lourdes, il ne put résister, ferma les yeux et laissa sa tête basculer sur le côté. Il pouvait s'autoriser quelques minutes de repos.

Un craquement, certainement le parquet, voilà ce qui l'arracha aux doux bras de Morphée. Nelson avait-il fini son service ? Combien de temps avait-il dormi ? Regardant autour de lui et ne voyant personne, il plongea la main dans l'une des poches de sa veste, et en retira une montre à gousset en or.

Il ouvrit le couvercle d'une petite pression. Elle indiquait minuit pile. Il s'assit et frotta son visage fatigué puis, se redressant, il fit quelques pas dans la pièce. Ses jambes étaient lourdes et il n'avait qu'une seule envie : se coucher dans un vrai lit où il pourrait s'étendre de tout son long.

Les braises continuaient de rougir dans l'âtre de la cheminée ; mais il sentait un courant d'air froid qui le glaçait jusqu'au sang. D'où pouvait-il bien provenir ? Il découvrit que la porte d'entrée était grande ouverte. Il était pourtant sûr de l'avoir verrouillée juste après avoir couché Agate.

Un mauvais pressentiment lui serra le ventre. Il se précipita vers la chambre et trouva le lit vide. Ses entrailles se nouèrent et le pire traversa son esprit. Et si, après toutes ces années, elle avait décidé d'en finir et de se jeter du haut des falaises ?

Il courut hors de la bicoque. La pluie avait redoublé d'ardeur et tombait avec force. Une main levée pour protéger ses yeux, il repéra la femme qui marchait au bord du précipice comme si de rien n'était. Il s'apprêtait à l'appeler quand sa voix s'étrangla dans sa gorge : si jamais elle sursautait et basculait sous l'effet de la surprise, il ne se le pardonnerait jamais !

Il se fraya donc un chemin à travers les pierres sur lesquelles ses pieds glissaient, pour tenter de la rattraper. Mais la prudence l'empêchait de progresser rapidement. Il fut saisi d'effroi quand il la vit poser un pied dans le vide et disparaître. Le sang déserta son visage. Non, ce n'était pas possible ! Elle ne pouvait pas avoir sauté !

Ce fut dans un état second qu'il s'approcha du bord. Il put reprendre un peu son calme lorsqu'il aperçut un petit sentier qui descendait le long de la falaise. Le jeune homme hésitait à la suivre. Et s'il glissait à son tour ? Personne ne viendrait le secourir avant l'arrivée de Nelson !

Malgré la peur qui lui nouait la gorge, il s'engagea avec précaution sur le chemin escarpé. Ses

Leurs mains glissaient sur la roche pour y trouver un appui. Il fut surpris de découvrir que le sentier conduisait jusqu'à la mer. Mais, en arrivant au bout, il remarqua l'entrée d'une grotte masquée par un rideau. Où cela pouvait-il bien mener ? Nourri cette fois par la curiosité, il s'introduisit à l'intérieur de l'étroit passage. Au fur et à mesure que sa progression le conduisait au plus profond de la terre, des flambeaux s'allumaient sur sa route, pour ensuite s'éteindre après son passage. Quand enfin il arriva dans une immense galerie, il découvrit la femme debout auprès d'un petit lac souterrain.

Le visage serein et les yeux fermés, elle semblait dormir. Le sourire qui illuminait ses traits lui redonnait un peu de sa beauté d'antan. Avant qu'Alexandre ait pu la rejoindre, il la vit s'avancer sur le lac. À chacun de ses mouvements, des cercles se propageaient en écho sur toute la surface, sans qu'elle fût engloutie pour autant. Car, comme le Christ, elle marchait sur les eaux avec autant d'aisance qu'elle l'aurait fait sur la terre ferme.

Elle se dirigea jusqu'à un rayon de lumière qui caressait le centre du lac. À peine le doux éclat l'eut-il touchée que l'eau s'éleva autour d'elle, s'enroula autour de son corps tel un serpent et la recouvrit rapidement, la dissimulant au regard du jeune homme.

Quand enfin la colonne de liquide s'écoula le long de son corps, les yeux d'Alexandre s'agrandirent sous l'effet de la surprise. À la place de la vieille femme se trouvait une magnifique jeune femme, aux longs cheveux clairs qui tombaient au creux de ses reins, la poitrine pleine, tendue sous l'étoffe d'une robe blanche, un ventre ferme et des hanches larges. Sa peau était si pâle qu'elle semblait briller dans les ténèbres.

Jamais de sa vie Alexandre n'avait vu une créature aussi belle. Se pouvait-il que la sexagénaire et cette demoiselle fussent une seule et même personne ? Non, il ne pouvait le croire !

Revenant vers la rive, l'apparition ne lui prêta pas le moindre regard, elle alla tout simplement s'installer sur l'un des rochers et plongea sa main dans un trou d'eau cristalline. Lorsqu'elle la retira, ses doigts s'étaient refermés autour d'une harpe. Elle l'installa sur ses genoux et, en pinçant les cordes, joua une mélodie plus belle encore que ce qu'il avait jamais pu entendre.

À chacune des notes qui s'élevaient, des quantités de sentiments envahissaient le cœur d'Alexandre et il ne pouvait empêcher ses larmes de couler. Des notes sublimes, mais tellement tristes. C'est alors qu'un bruit sourd se fit entendre. L'eau se mit à bouillonner.

Crevant la surface de l'eau, un jeune homme apparut. Il devait avoir une vingtaine d'années et portait de longs cheveux blonds attachés par un ruban de soie vert. Malgré les lambeaux dont il était vêtu, un puissant charisme émanait de lui.

Ses yeux bleus s'illuminèrent quand il posa son regard sur Agate. Elle laissa tomber son instrument pour se précipiter vers le marin.

Lorsqu'ils se rejoignirent, il entoura de ses bras la fine silhouette et la souleva dans les airs, la faisant tourner avant de l'embrasser avec passion. Ils échangèrent quelques mots tendres dont le doux bourdonnement emplissait la caverne. Leurs mains se cherchèrent, chassant chaque morceau de tissu

qui pouvait empêcher leurs peaux de se tenir l'une contre l'autre. Et c'est là, sous les yeux du photographe, que les deux amants retrouvés s'unirent dans un concert de chansons et de soupirs d'amour. Bien qu'il sût qu'il n'aurait pas dû se trouver là et encore moins les espionner, Alexandre ne put détacher son regard des deux amoureux. De sa vie il n'avait encore jamais rien vu d'aussi beau : une union parfaite, deux corps faits l'un pour l'autre et qui ne semblaient plus faire qu'un.

« Chaque année, à l'anniversaire de la mort de Pierrick, elle vient le retrouver ici », murmura une voix derrière le photographe.

Alexandre se retourna. Hypnotisé par la scène qui se déroulait sous ses yeux, il n'avait pas entendu Nelson arriver. Ils échangèrent un regard puis il reporta son attention sur le couple.

« Quand son époux est mort, la folie s'est emparée de l'esprit de la pauvre Agate. J'ai bien tenté de le remplacer. Oh, oui, j'aurais aimé pouvoir le remplacer dans son cœur, mais il n'y avait pas de place pour moi, ni pour personne d'autre. Alors, nous sommes venus ici. Une vieille légende racontait qu'une sirène venait trouver refuge ici et qu'elle acceptait d'exaucer un vœu. Elle s'appelait Écume. Lorsque nous sommes allés la trouver, la jeune femme s'est jetée à genoux devant elle en la suppliant de lui rendre son mari.

— Mais ce que la mer a pris, elle ne le rend jamais, murmura Alexandre.

— En effet. Cependant, elles ont conclu un pacte.

— Que s'est-il passé ? demanda Alexandre, avide de connaître la suite.

— Chaque année, à l'anniversaire de la mort de Pierrick, la sirène ramène le jeune homme du Royaume des morts pour une nuit afin qu'il puisse la passer auprès de son épouse. En échange, Agate lui a offert un objet de même valeur que la puissance de son souhait.

— Que lui a-t-elle donné ?

— Son âme, dit Nelson d'une voix brisée. Agate vieillit comme n'importe quelle mortelle. À sa mort, son corps continuera de vieillir jusqu'à atteindre le point de non-retour, mais elle continuera de venir ici. La mort ne pourra la prendre. Quand son corps n'aura plus la force de rester dans notre monde, son esprit ne trouvera pas le repos.

— Et tout cela pour cet homme ! N'a-t-on jamais donné plus belle preuve d'amour ? »

Sans répondre à la question, Nelson s'assit sur un rocher et prit son visage dans ses mains pour tenter de dissimuler les larmes qui coulaient le long de ses joues. Ne sachant que dire, Alexandre s'installa à son tour. Les deux hommes attendirent jusqu'au lever du jour. Aux premiers éclats du soleil, les deux amants se séparèrent. Tandis que Pierrick était de nouveau avalé par les flots, le temps reprenait ses droits sur le corps d'Agate et la jeune fille laissa de nouveau place à la vieille femme.

Se redressant avec difficulté, Nelson traversa la petite étendue d'eau et récupéra le corps d'Agate qu'il souleva avec précaution.

« Rentrons, murmura-t-il en déposant un baiser sur les lèvres craquelées de sa compagne.

— Pierrick, gémit-elle en guise de réponse, les larmes coulant le long de ses joues.

— Un an, promit-il. Je te ramènerai ici dans un an. »

Serrant le maigre corps contre eux, Nelson et Alexandre remontèrent à la surface, laissant derrière eux les murmures de la mer.

Le rosier grimpant

*Tu regardais tristement le carrelage froid sous tes pieds
et j'ai embrassé solennellement la peau blafarde
de tes joues, comme un serviteur dévoué à son dieu...*

*Et j'ai tourné la tête en m'éloignant,
tandis que coulaient mes larmes...*

Et j'ai cheminé à travers la mer et le ciel et l'enfer.

Arantza

Ça commençait toujours de la même façon. Les battements de son cœur s'accéléraient et résonnaient à ses oreilles aussi fort que des tambours de guerre et une fine pellicule de sueur coulait sur son front. Il l'essuya du revers de la main. Il ne cessait de frotter ses mains moites contre ses cuisses, quand il ne les grattait pas à s'en arracher la peau.

Cette boule dans sa gorge qui l'étouffait presque et ce nœud à l'estomac lui étaient devenus familiers. Il soupira. Bien souvent encore, il lui arrivait d'espérer qu'avec les années ces sensations s'atténueraient pour finir par disparaître, mais elles étaient toujours présentes, comme pour lui rappeler sa propre vulnérabilité.

Sa peur était si intense qu'il sentit à peine les petits doigts, aussi fins et fragiles que les tiges d'une rose, se poser sur son épaule pour descendre et remonter en plusieurs allers-retours le long de son bras.

« Tout ira bien, souffla Natalia à son oreille. Tu seras parfait, comme toujours. »

Il ne lui répondit pas, les lèvres obstinément closes et le regard intensément fixé sur la scène où M. Hippolyte Bourgoïn débitait un monologue depuis plus de cinq minutes pour le présenter. Abaisant les paupières, il soupira d'exaspération en se demandant comment cet homme pouvait ainsi prolonger son supplice.

« Et maintenant, voici le prince de Paris ! Edmond de Morcerf ! »

Enfin ! Sa compagne s'écarta d'elle-même et disparut dans l'ombre et, seul, il s'avança sans même un regard pour l'homme qu'il croisa. Il s'arrêta au centre de l'estrade, tout en se présentant de profil quelques instants encore, puis, avec une lenteur délibérée, il se tourna vers le public.

Il s'agissait d'un tout jeune homme, probable-ment âgé d'une vingtaine d'années, les cheveux blonds comme l'or et d'immenses yeux bleus bordés de cils longs et épais qui projetaient des ombres sur ses joues creuses. Il humidifia ses lèvres rouges et pleines et commença.

Le son qui s'éleva de sa gorge imposa un silence religieux dans la salle. Jamais encore une voix aussi pure n'avait été entendue dans Paris. Un ange n'aurait pu chanter aussi divinement. La musique de l'orchestre qui se joignit au chant acheva de transporter chaque spectateur aux portes du paradis.

Lorsque la dernière note se fut tue, la foule présente dans le théâtre se leva comme un seul homme, applaudissant à tout rompre. S'inclinant profondément, il se baissa pour accepter l'un des nombreux bouquets de roses que l'on jeta sur les planches et, plongeant une dernière fois dans une révérence, il quitta l'estrade.

« Sublime ! s'écria Hippolyte Bourgoïn, le directeur du théâtre, en l'accueillant les bras ouverts. La perfection a un nouveau nom ! Edmond de Morcerf !

— Je vais dans ma loge », répondit celui-ci d'une voix monocorde.

Traversant le dédale de couloirs, il s'enferma avec empressement dans la petite pièce qu'on lui avait accordée pour se préparer. Après avoir abandonné le bouquet sur la table devant lui, il se laissa lourdement tomber sur une chaise. La tête renversée en arrière, toute force semblait l'avoir abandonné, il ne bougea pas d'un millimètre quand des doigts se glissèrent dans sa chevelure.

« C'est pour toi que j'ai chanté, murmura-t-il avec une pointe de désespoir, comme s'il craignait qu'on ne pût le croire. Je t'ai pris les blanches, tu les as toujours aimées.

— Je sais, répondit Natalia avec une douceur coutumière. C'était magnifique, je te remercie.

— Embrasse-moi, supplia-t-il. Je veux sentir de nouveau ta bouche sur la mienne, je veux que tu inspires mon âme pour rester à jamais à tes côtés. »

Pour toute réponse, la jeune femme fit courir doucement son index sur les lèvres pleines du jeune chanteur. Le manège de son doigt le mettait au supplice, mais il savait que cela ne servait à rien. Les larmes brouillèrent ses yeux, sans parvenir toutefois à couler sur ses joues, restant à jamais prisonnières de ses orbites, tout comme la tristesse qui habitait son cœur.

« Edmond ! s'exclama une voix, alors que l'on frappait à sa porte. Il est temps d'y aller ! »

Voyant qu'il n'obtenait pas de réponse, Philippe pénétra à son tour dans la loge. Il s'agissait d'un jeune garçon de moins de quinze ans et qui avait certainement menti sur son âge afin de pouvoir travailler et gagner quelques maigres pièces pour se nourrir.

« Vas-y », souffla Natalia en se redressant.

Il avança la main pour la retenir, mais elle se referma sur le vide. Comme à son habitude, Natalia s'était une nouvelle fois dérobée. Les épaules affaissées, il se leva et s'empara de son manteau qu'il jeta négligemment sur ses épaules et posa sur sa tête son couvre-chef qui tombait à moitié sur ses yeux. Après s'être dirigé vers la sortie arrière, il patienta le temps que l'enfant aille chercher une barque.

Quelques jours auparavant, la Seine était sortie de son lit et avait inondé chaque rue de la capitale. Philippe lui tendit la main pour l'aider à monter à bord de l'embarcation, mais le chanteur l'ignora et sauta avec agilité dans la barque qui chancela quelque peu avant de se stabiliser. Puisant dans toutes ses forces, le jeune garçon entreprit de ramer énergiquement pour remonter la grande rue. Il jeta un regard en coin à son compagnon.

« Est-ce que je te ramène à l'appartement ?

— Non ! » La voix d'Edmond claqua tel un fouet, si bien que l'adolescent ne put s'empêcher de trembler. « Non, plus jamais je ne remettrai les pieds dans cet endroit maudit », ajouta-t-il du bout des lèvres.

Il s'assit au fond de la barque et, ramenant ses jambes contre sa poitrine, il enfouit son visage contre ses genoux. Détournant la tête pour ne pas être obligé de supporter la tristesse qui habitait le chanteur, Philippe reprit d'une voix calme, comme si rien ne s'était passé.

« Je te conduis au *Grand hôtel* ?

— Non, je ne peux m'y rendre, la presse a fait savoir que j'y ai résidé la nuit dernière.

— Que veux-tu faire alors ? Tu ne vas tout de même pas dormir à la belle étoile dans cette embarcation !

— Et pourquoi pas ? Après tout, personne ne m'attend. »

Toi peut-être pas, mais moi oui ! pensa Philippe, non sans humeur, à cause des caprices de son ami.

S'efforçant de faire contre mauvaise fortune bon cœur, ils se mirent à voguer au hasard à travers les rues inondées de Paris. Après plus d'une heure à naviguer ainsi, – la température avait chuté de quelques degrés – les bras croisés derrière la tête, le regard fixé sur la voûte céleste, le chanteur savait qu'il devait maintenant prendre une décision. Ayant pitié de son jeune gondolier, il s'apprêtait à lui demander de faire demi-tour pour regagner le théâtre où il passerait finalement la nuit, quand une voix retentit dans l'obscurité.

La chair de poule le gagna, sans que le froid y fût pour quelque chose. Bien qu'il ne parvînt pas à comprendre les paroles, la tristesse qui ressortait de chaque mot résonnait en lui comme un écho à sa propre souffrance.

« Tu entends cette chanson ?

— De quoi parles-tu, Edmond ? s'étonna l'enfant, car à ses oreilles ne parvenait que le silence de la nuit. Tu as dû rêver, rentrons, il commence à se...

— Non ! Je veux savoir à qui appartient cette voix ! »

Philippe savait qu'il ne servirait à rien de discuter et, suivant les instructions d'Edmond, il tourna dans la première rue qu'il rencontra et ne tarda pas à arriver devant un manoir. Sans prendre le temps de laisser au garçon le soin de s'approcher suffisamment, l'artiste sauta dans l'eau glacée et nagea jusqu'à la demeure. Celle-ci était surélevée, ce qui lui avait permis d'échapper à l'inondation, et l'eau s'arrêtait donc tout juste au bas des marches. S'appuyant sur le portail, il se hissa dans le jardin.

« Hé ! s'exclama soudain, au même instant, un homme qui s'apprêtait à quitter la maison. Qu'est-ce que vous fichez ici ? »

Sans lui accorder le moindre regard, Edmond se laissa guider par la chanson qui ne cessait de le hanter. Il s'élança et contourna la demeure pour arriver devant une roseraie. Poussant la porte, le cœur battant, il se figea. En dépit du fait qu'ils étaient en plein milieu de l'hiver, la serre était remplie de fleurs.

Debout auprès d'un rosier aux fleurs ouvertes et d'un blanc éclatant, se trouvait une jeune femme aux longs cheveux blonds et à la peau d'albâtre, elle était vêtue d'une robe bleu pâle. Hypnotisé par l'étrangeté de son regard violet, il ne parvint pas à faire le moindre geste.

« Ah, vous voilà ! »

Il se retourna vers l'homme qu'il avait ignoré en pénétrant dans la propriété et regretta immédiatement son geste, car l'apparition disparut aussitôt, ainsi que toutes les roses. Toujours sous le coup de l'émotion, il demanda :

« Où est-elle ? »

— Mais de qui parlez-vous ?

— La femme qui était là et qui chantait !

— Voyons, mon garçon ! C'est impossible, cette maison est inhabitée depuis plus de dix ans ! Je tente de la vendre depuis plus de cinq ans, sans succès.

— Je vous l'achète ! s'exclama soudainement Edmond.

— Quoi ? Mais vous ne connaissez même pas le prix ! Et vous ne l'avez pas visitée !

— Cela n'a pas d'importance. Êtes-vous libre demain ?

— Oui, bien sûr, répondit-il en s'épongeant le front.

— Voici l'adresse de mon notaire...

— Attendez ! Il me faut plus de temps pour pouvoir mettre mes papiers en ordre !

— Vendredi vous conviendrait-il mieux ? le pressa le chanteur.

— C'est juste, mais faisable.

— Dans ce cas, ce sera parfait, je désire pouvoir m'y installer le plus tôt possible. »

Tournant les talons, Edmond retraversa le jardin en sens inverse pour rejoindre son domestique,

plantant là l'homme dont l'esprit commençait tout juste à enregistrer ce qui venait de se passer.

En se laissant lourdement tomber sur le canapé qui avait été installé dans sa loge, Edmond s'interrogeait. Depuis près d'une semaine, il n'avait eu de cesse de se poser des questions sur son comportement. Cela ne lui ressemblait pas d'agir ainsi, sur un coup de tête. Que lui avait-il pris d'acheter cette maison ? Toutefois, même si son geste lui paraissait curieux, il n'en éprouvait pas le moindre regret.

« Tu as chanté divinement ce soir, murmura Natalia en s'allongeant sur lui.

— Merci... J'ai... J'ai vendu l'appartement.

— Je comprends, tu ne pouvais plus y rester, je ne t'en veux pas, ne t'inquiète pas.

— Tu me manques, souffla-t-il. Si tu savais combien j'ai envie de me sentir en toi. »

Joignant le geste à la parole, il commença à défaire un à un les boutons de sa chemise, dévoilant un torse musclé qui semblait avoir été sculpté dans de l'argile et caressant sa peau du bout des doigts. Il laissa ses mains descendre doucement vers son pantalon dont il détacha la ceinture. Dans un geste libérateur, il souleva ses hanches et fit glisser le fin tissu, libérant ainsi son membre.

« Si quelqu'un entrait, souffla Natalia.

— J'ai fermé la porte », répondit-il, le souffle court, en s'emparant de sa verge.

Les paupières closes, il entreprit un mouvement rapide de va-et-vient, le corps tendu sous l'excitation, il ne cessait de gémir le nom de la jeune femme, il lui susurrerait des mots d'amour connus des amants de toutes les époques, il la suppliait de l'aimer à son tour. Le plaisir monta si rapidement qu'il ne put se retenir et se répandit sur le tissu.

« Ed ! Je peux entrer ? »

Sorti de sa torpeur, le jeune homme chercha un mouchoir afin de se nettoyer et, refermant son pantalon, il gagna la porte d'une démarche chancelante. Il ouvrit la porte et découvrit Lucien de Vermeer qui lui souriait en lui tendant un bouquet de roses blanches.

« On m'a fait promettre de te les remettre en main propre, Mary regrette de n'avoir pu venir, mais le médecin lui a ordonné de garder le lit à cause de sa grossesse. Que fais-tu plongé dans le noir ?

— Je voulais reposer mes yeux après le spectacle de ce soir. »

S'écartant pour le laisser entrer, il alla directement s'installer sur la chaise avant de plonger sa main dans sa poche pour en sortir une boîte de cigares. Après en avoir proposé un à son compagnon, qui le refusa, il en prit un, en coupa le bout et l'alluma.

« Le petit m'a appris que tu t'étais enfin décidé à vendre.

— En effet, répondit le chanteur en s'écroulant sur le canapé, peu désireux de s'attarder sur ce sujet, mais c'était mal connaître son ancien camarade de jeu.

— Tu as bien fait, tu aurais dû le faire depuis longtemps déjà. Le suicide de Natalia fut une terrible épreuve, et cet endroit ne pouvait que te rappeler ce mauvais souvenir. »

Edmond ne répondit rien. Rattrapé par des souvenirs qu'il aurait aimé oublier, il ne put empêcher cette terrible journée de se dérouler de nouveau devant ses yeux. Jusqu'à son dernier souffle il se souviendrait de ce jour où il était entré dans l'appartement après une nuit passée dans l'une des nombreuses fêtes auxquelles il était convié. Pour se faire pardonner, il avait pris soin de faire un détour pour acheter un bouquet de roses blanches, ses fleurs préférées.

Une boule se forma dans son ventre quand il revit l'eau de la baignoire teintée de sang et les deux profondes entailles sur les poignets si délicats de son épouse. Sa tête retombait avec grâce en arrière, les yeux clos, les lèvres bleutées entrouvertes sur la blancheur de sa peau. Pourquoi avait-il fallu ce moment pour qu'il se rende pleinement compte de sa beauté ?

Depuis ce jour, il n'avait cessé de la voir, était-ce un fantôme qui ne le quittait plus ou bien une illusion née de la folie qui avait menacé de le terrasser ? À cet instant même, il ne put résister à la tentation de tourner la tête vers l'obscurité où elle se tenait, silencieuse, paraissant attendre sagement son heure. Plus d'une fois il l'avait interrogée sur son geste, car elle n'avait laissé aucun mot, aucune explication sur son choix d'en finir avec la vie. Mais, à chaque fois, elle se contentait de lui adresser un pauvre sourire et de le regarder avec cette tristesse qui lui donnait envie de s'arracher le cœur.

« Comment est ce manoir ? demanda Lucien en l'extrayant de ses pensées.

— Je ne sais pas, je n'en ai vu que la roseraie.

— Tu as acheté une maison sans même la visiter ? Je te savais imprudent, mais à ce point-là ! »

Oui, lui non plus ne se savait pas comme cela, du moins n'avait-il plus été une tête brûlée depuis que Natalia était entrée dans sa vie. Elle y avait remis l'ordre dont il avait besoin, elle seule savait gérer cette impulsivité qui pouvait le conduire au-devant des ennuis.

« Eh bien, je vais remédier à cela. Mes affaires ont déjà été transportées sur place, et Veronica s'est occupée de tout mettre en place et de nettoyer l'endroit. Elle est efficace et j'aurai plus que jamais besoin d'elle dans une si grande demeure, je l'ai gardée à mon service.

— Je te raccompagne », s'exclama Lucien, dévoré par la curiosité de voir à quoi ressemblait la

maison que son ami s'était offerte.

La ville étant toujours sous les eaux de la Seine, ils partagèrent la barque que Lucien avait louée. Comptable de métier, il gagnait suffisamment d'argent pour s'offrir ce luxe, évitant de patauger, comme beaucoup, dans l'eau boueuse et glacée. Si, dans un premier temps, il tenta d'engager la conversation, celle-ci se transforma rapidement en monologue seulement agrémenté, en ce qui le concernait, de quelques hochements de tête.

« Eh bien ! siffla le comptable lorsqu'ils arrivèrent devant le manoir. J'ai hâte de savoir ce que cette merveille a bien pu te coûter ! »

Levant la tête, le chanteur observa, pour la première fois avec attention, la bâtisse qui était aujourd'hui la sienne. Des roses avaient été sculptées sur les murs, sous le regard bienfaisant d'un ange et celui, protecteur, d'un corbeau de pierre.

« Mary désire que tu viennes dîner samedi soir. Accepteras-tu notre invitation ? »

Hésitant un instant, il fut tenté de refuser, mais, après tout, ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée. En vendant l'appartement où il avait vécu avec Natalia, il espérait tourner définitivement une page de sa vie. Il accepta donc et resta un instant dehors à regarder la barque s'éloigner.

« Voici notre nouvelle demeure », Natalia, mur-mura-t-il en se retournant.

Mais, à sa grande surprise, il constata qu'il se trouvait bel et bien seul. Il voulut l'appeler avant de se rendre compte de la sottise de son geste. Il passa une main sur son visage fatigué. Il devait à tout prix prendre un peu de repos. Après qu'il eut gravi les marches du petit escalier extérieur, sa main se posa sur la poignée. Il s'apprêtait à ouvrir la porte quand il s'immobilisa.

La chanson ! Voilà qu'il l'entendait à nouveau. Il n'eut aucun mal à deviner d'où elle venait et, tel le marin attiré par le chant ensorcelant d'une sirène, il se dirigea en courant vers la roseraie et y pénétra sans hésitation. Cette fois encore elle était là, debout au milieu des roses fleuries.

« Bonsoir, dit-il en retirant son chapeau. Je... je suis le nouveau propriétaire de cette demeure. »

Elle tourna la tête vers lui. Son regard violet donnait l'impression qu'elle était capable de lire jusqu'au plus profond de son âme. Se tournant vers un pied de rosier, elle coupa une fleur et la porta à son nez, respirant pleinement son parfum, puis la lui tendit.

Sans hésitation, il s'avança vers elle. Quand leurs doigts se touchèrent, il fut surpris de sentir la froideur de sa peau. C'est alors qu'il ressentit une vive douleur, une épine de la fleur venait de s'enfoncer profondément dans sa chair.

Lorsqu'il retira sa main, il vit une épaisse goutte de sang se former, son premier réflexe fut de la porter à sa bouche, mais l'inconnue l'en empêcha. Leurs regards se croisèrent de nouveau. Il se lisait dans les yeux de cette femme une tristesse telle qu'il aurait voulu pouvoir la chasser. Un frisson le

parcourut quand les lèvres de la demoiselle se refermèrent autour de son doigt. Chaque coup de langue lui procurait un plaisir qu'il n'aurait jamais cru possible. Pendant qu'elle pressait la blessure à l'aide de ses dents, Edmond luttait non sans difficulté contre la douleur que son membre gonflé lui procurait. Jamais encore il n'avait pris une femme qu'il ne connaissait pas, mais, à cet instant, il ne désirait qu'une chose, la sentir à quatre pattes sous lui pendant qu'il lui assénerait des coups de boutoir qui le soulageraient.

La respiration haletante, les paupières closes, il ne put bientôt retenir des râles de plaisir qui lui déchirèrent la gorge. Enivré par ce bien-être, il ne sentit pas les racines du rosier grimper le long de ses jambes et s'enfoncer dans sa peau.

Ses reins se cambrèrent quand il sentit l'orgasme exploser, sa semence s'écoula de son gland gonflé, en imprégnant le tissu de son pantalon. La roseraie se mit à tourner, ses jambes se dérobaient et il se retrouva allongé sur la terre humide.

Assise à côté de lui, l'inconnue repoussa sur les côtés les mèches de cheveux qui lui tombaient sur le visage.

« Je m'appelle Rose », entendit-il, juste avant de sombrer dans l'inconscience.

Quelqu'un avait déposé un linge humide sur son front. Se redressant, il constata qu'il se trouvait dans un lit.

« Ho, monsieur ! s'exclama la voix haut perchée de Veronica quand elle s'aperçut qu'il était éveillé. Seigneur, vous m'avez fait une peur bleue ! J'ai bien cru que mon pauvre cœur allait lâcher.

— Où suis-je ? Que m'est-il arrivé ?

— Je finissais de préparer le souper quand j'ai entendu des pleurs, j'ai accouru pour voir ce qui se passait et je vous ai trouvé inconscient sur le sol de la serre. Heureusement, Philippe est arrivé au même moment et nous avons pu, à nous deux, vous porter jusque dans votre chambre. »

Bien qu'étourdi, il tenta de se redresser, mais une vive douleur vibra dans son crâne et il dut se laisser retomber sur les draps. Une souffrance tout aussi intense lui arracha une grimace quand il tenta de bouger les jambes. Comme si quelqu'un s'était amusé à y enfoncer des aiguilles.

Ses souvenirs étaient encore flous, mais il parvenait distinctement à se rappeler ce parfum de rose. L'odeur qu'elle dégageait.

« Vous n'avez vu personne ?

— Comment cela, monsieur ?

— Une femme, il y avait une jeune femme avec moi.

— Je regrette, lorsque je suis arrivée, vous étiez seul. »

Comment cela était-il possible ? Car, à présent qu'il était éveillé, il se souvenait parfaitement de la demoiselle qui se trouvait avec lui. Et les fleurs écloses dans la serre malgré l'hiver qui sévissait ? Vu le regard inquisiteur que Veronica lui lança, il préféra ne pas lui demander si elle avait vu les roses, elle l'aurait pris pour un fou.

« Souhaitez-vous que nous fassions venir le médecin ?

— Non, ce n'est pas nécessaire, je suis seulement épuisé, j'ai dû m'endormir sans m'en rendre compte.

— Chanter ainsi tous les soirs sans prendre de repos, ce n'est pas raisonnable !

— Vous avez raison, ma bonne Veronica. Demain matin, vous demanderez à Philippe de prévenir M. Bourgoïn que je suis indisposé. »

Une expression de satisfaction se dessina sur le visage de la bonne. Elle arrangea ses oreillers et le couvrit d'un regard maternel.

« Parfait ! Je m'en vais vous préparer une petite collation légère pour ce soir. Demain, vous ferez un vrai repas. À présent que vous possédez cette grande maison, je pourrai vous préparer des petits plats dans une cuisine digne de ce nom.

— Ce n'est pas utile...

— Ne refusez pas ce bonheur à une vieille dame. Mon homme est mort depuis bien longtemps à présent, quant à mon petiot, il aurait votre âge s'il avait vécu. »

Il ne put résister au regard suppliant de la vieille femme. Edmond ne trouva pas le cœur de lui refuser ce qui paraissait lui faire tant plaisir et il se contenta donc de la remercier. Une fois seul, il poussa un soupir à fendre l'âme et tourna la tête vers sa fenêtre. L'aurore pointait dans le ciel en le colorant d'un étrange mélange d'orange et de bleu.

Rose, je m'appelle Rose.

« Comment se porte notre ermite ? s'exclama Lucien tout en pénétrant dans la véranda. Eh bien ! Une semaine loin du monde et tu traînes toute la matinée en peignoir ! »

Après s'être installé à la table où Edmond était assis devant un journal, le jeune comptable sortit une cigarette, l'alluma et en tira une profonde bouffée. Tout en dévisageant son ami d'enfance, il ne put s'empêcher de ressentir une pointe d'inquiétude.

Il avait les joues pâles et creusées et de lourds cernes marquaient ses yeux. Il semblait également avoir perdu beaucoup de poids, et cela en peu de temps. La dernière fois qu'il l'avait vu dans cet état, Natalia venait de mettre fin à ses jours.

« Allez ! Lève-toi, je t'invite à déjeuner. J'ai entendu dire que *L'Émeraude* faisait une de ces soupes de poisson, aussi bonne que celle que nous mangions à Marseille !

— Non, une autre fois, je tiens à me ménager pour répondre à l'invitation de Mary.

— Tu lui manques, elle me demande souvent de tes nouvelles. Elle regrette que sa grossesse l'oblige à garder le lit.

— Il est loin le temps où nous étions quatre garnements toujours ensemble pour courir sur la plage. Tu lui transmettras mon bon souvenir. Oh, pardonne-moi, j'en oublie mes bonnes manières. Veux-tu boire quelque chose ?

— Non, j'étais seulement venu pour te sortir de cette maison mais, puisque tu ne le veux pas, je vais rentrer déjeuner. Je filerai ensuite au bureau.

— Je te raccompagne, cela me permettra de me dégourdir un peu les jambes... et d'échapper à la surveillance de Veronica. »

Alors qu'il se redressait, une grimace tordit les traits fins du chanteur. À la grande surprise de son ami, ses longs doigts se refermèrent sur une canne.

« Depuis quand utilises-tu une telle chose pour te déplacer ? On dirait grand-père Angus !

— Je me suis blessé en tombant dans la roseraie. Ne t'en fais pas, d'ici quelques jours il n'y paraîtra plus. »

Traversant le jardin, ils arrivèrent devant l'embarcation du comptable. Pendant un instant, leurs regards se posèrent sur l'étendue d'eau qui envahissait encore la ville.

« Je me demande combien de temps encore Paris sera sous les eaux. Mary désirait que nous retournions à Venise. Eh bien, Venise est venue à nous !

— Je n'en ai pas la moindre idée, il faut reconnaître que ça ne manque pas de charme.

— Parle pour toi ! Moi je veux retrouver notre Paris au sec ! »

Éclatant de rire, les deux hommes échangèrent une poignée de main, puis Edmond regarda Lucien s'éloigner au coin de la ruelle. Alors qu'il s'apprêtait à regagner le manoir, il aperçut Natalia. Elle

se tenait là, devant lui, elle semblait marcher sur les eaux. Droite et le regard fixe, ses yeux étaient emplis de tristesse.

« Viens, Nat », murmura-t-il, la main tendue vers elle.

Toutefois, contrairement à son habitude, elle ne vint pas vers lui. Ses lèvres bougèrent, mais il ne parvenait pas à comprendre ce qu'elle disait. C'est à ce moment qu'il huma autour de lui un puissant parfum de rose. Il sentit une présence derrière lui et se retourna vivement, il ne put retenir un cri de surprise lorsqu'il vit Rose.

Sous l'effet de la stupeur, oubliant qu'il était sur la dernière marche du perron, il fit un pas en arrière et plongea dans la rue inondée. L'eau était glacée, elle s'engouffra dans ses poumons. Il battit des pieds pour remonter à la surface, quand il sentit une main se refermer sur sa cheville.

Ne reste pas dans cette maison ! hurla la voix de Natalia dans son esprit.

Jamais encore la jeune femme ne lui était apparue de cette manière. Ses longs cheveux blond cendré flottaient tout autour d'elle, sa peau était grise et lumineuse.

Il fut brusquement tiré en arrière et l'air pénétra de nouveau dans ses poumons. Allongé sur la rive, il toussa et cracha. Il était glacé et encore étourdi par le choc.

« Tout va bien, monsieur ? » s'exclamèrent Veronica et Philippe, d'une seule voix.

Après s'être redressé, Edmond regarda autour de lui, mais aucun signe ne laissait supposer qu'une personne autre que lui pouvait se trouver là. Seul flottait encore un vague parfum de fleur.

Allongé sur son lit, il ne parvint pas à s'endormir. En dépit du froid, il avait laissé ses fenêtres grandes ouvertes dans l'espoir d'entendre de nouveau le chant merveilleux. Mais seuls les bruits de la nuit lui parvenaient. Il s'agita dans le lit, ses pensées se tournèrent vers Natalia. À présent qu'il y réfléchissait, il se rendait compte qu'elle ne lui était jamais apparue dans sa nouvelle maison. Même aujourd'hui, elle était restée dans la rue sans franchir les eaux pour le rejoindre alors qu'il lui en avait fait la demande.

Et ses paroles ? Pourquoi aurait-il dû quitter le manoir ? Depuis qu'il y résidait, il devait reconnaître qu'il n'avait jamais aussi bien dormi, ses rêves n'étaient plus peuplés de cauchemars, mais pleins de douceur et de plaisirs. Seules les douleurs et les blessures de ses jambes apportaient un nuage noir à sa nouvelle vie.

Chaque matin il se réveillait avec de nouvelles piqûres, sans savoir d'où elles pouvaient provenir. Il y avait également cette fatigue qu'il ressentait alors que, la nuit, il dormait durant de longues heures.

Le fil de ses pensées fut soudain interrompu quand il entendit, venue du jardin, la voix mélodieuse de Rose. Sans la moindre hésitation, il se redressa, s'empara de sa canne et gagna le jardin aussi

rapidement que ses jambes le lui permirent.

Quand il pénétra dans la serre, les roses étaient grandes ouvertes et, comme à chaque fois, elle était là, au milieu des fleurs. Vêtue de la même robe bleue, sa peau était plus rosée que dans son souvenir, plus pleine également.

« Bonsoir Edmond, dit-elle de sa voix chantante. La vie au manoir vous convient-elle ?

— Je m’y plais bien, je vous remercie, mais souhaitez-vous que nous en parlions à l’intérieur ?

— Je ne peux pénétrer en cette maison. De plus, je préfère de loin rester ici, ce lieu me rappelle l’endroit où j’ai grandi. »

Tout en disant cela, elle cueillit l’une des fleurs qu’elle porta à son nez et en respira le parfum.

« Êtes-vous un fantôme, comme Natalia ?

— Non, je ne suis pas plus un fantôme que ne l’est votre épouse. En réalité, les spectres ne sont point visibles aux yeux des mortels. En revanche, les échos, oui.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Il s’agit d’âmes qui restent sur Terre. Elles s’attachent généralement à l’être qui leur est le plus cher. Mais cela n’est pas sans conséquence. En séjournant sur Terre, elles se consomment peu à peu jusqu’à être entièrement détruites.

— C’est ce qui va arriver à Nat ?

— En effet, si elle ne rejoint pas la Lumière.

— Qu’est-ce qui la retient ici ? Et pourquoi ne peut-elle pas entrer dans la propriété ?

— C’est pour vous qu’elle reste. Tout au moins pour l’amour qu’elle vous porte. Elle ne peut tout simplement pas entrer dans votre domaine parce que mon espèce et la sienne ne peuvent pas se retrouver dans un même lieu. En tout cas, pas à l’état d’esprit.

— Et vous ? Qui êtes-vous ? Et pourquoi êtes-vous ici ?

— C’est une longue histoire, êtes-vous sûr de vouloir l’entendre ?

— Oui, répondit-il, tout en ignorant la douleur que la position debout lui procurait dans les jambes. »

Comme si elle avait lu dans son esprit, elle tira une des tiges qui s’allongea pour se nouer plusieurs fois sur elle-même jusqu’à former deux balançoires.

« Elles sont solides et sans risque, installez-vous.

— Comment avez-vous...

— Cela fait partie de mon histoire.

— Je ne vous interromprai plus. »

Pour toute réponse, elle lui adressa un doux sourire et, refermant ses mains de chaque côté des tiges, elle se mit doucement à se balancer.

« Il y a de cela fort longtemps, je vivais en Écosse avec ma famille, nous n'étions pas riches, mais nous vivions heureux, sans manquer de rien. Un soir, pendant les feux de la Saint-Jean, j'ai, pour mon plus grand malheur, attiré l'attention d'un homme. La nuit suivante, cet étranger m'a arrachée à ma famille et m'a amenée à Paris. Mais il n'était pas humain, et il a fait de moi un être dont même Dieu s'est détourné.

— Quelle était la nature de cet homme ? demanda Edmond, dévoré par la curiosité.

— Il s'agissait d'un vampire. Durant plusieurs années, j'ai dû me soumettre à son bon plaisir, jusqu'à ce que je n'en puisse plus. La haine que j'éprouvais pour lui me dévorait jour après jour. Une nuit, je lui ai ramené une jeune femme et la lui ai offerte pour qu'il puisse s'en nourrir. Mais il s'agissait d'un cadeau empoisonné, j'étais bien décidée à me débarrasser de lui.

— Vous lui avez donné le sang d'une morte, murmura Edmond qui se rappelait les histoires sur ces êtres de la nuit qui étaient contées lors des veillées quand il était enfant.

— Oui, après cela je me suis emparée d'une lame d'argent. Un vampire blessé par une arme de ce métal ne peut plus se régénérer. Un mince sourire sadique se dessina sur ses lèvres, arrachant un frisson au chanteur. Je lui ai coupé cette partie du corps qui fait tant la fierté masculine, et je l'ai forcé à l'avaler. »

Edmond avait pâli en entendant ce récit, mais il ne fit aucun commentaire. Comment une telle créature, qui semblait si fragile, pouvait-elle faire preuve d'autant de sauvagerie ?

« Après m'être débarrassée de ce poids, je me suis offert cette demeure pour y vivre des jours heureux. Mais ce suppôt de Satan a survécu et, après plusieurs mois, il m'a retrouvée. »

Des larmes de sang coulèrent le long des joues rosées de la jeune femme. D'un geste chevaleresque, Edmond sortit un mouchoir et le lui tendit.

« Je vous remercie, répondit-elle en essuyant la rivière écarlate. Aujourd'hui encore je ne sais comment il a pu survivre à ses blessures. Il m'a fait payer l'amputation de sa fierté. Après m'avoir longuement torturée, il m'a immolée par le feu. Mais ma punition ne s'est pas achevée là. À l'aide de sa magie, il a enchaîné mon esprit à ces fleurs. Jusqu'à votre arrivée, je dépérissais petit à petit, sans

avoir la possibilité de mourir.

— Qu'ai-je fait ?

— Je vous demande pardon. Je me suis nourrie de vous toutes les nuits depuis votre emménagement. Toutefois, pour vous dédommager, je peux vous accorder un souhait.

— Je n'ai aucun désir...

— Vous mentez, murmura-t-elle en se redressant. Avancé jusqu'à lui, elle emprisonna son visage entre ses doigts. En buvant votre sang, j'ai eu accès aux secrets de votre âme et je sais ce que vous désirez le plus. Je peux vous l'offrir. Souhaitez-vous que j'exauce votre vœu ? »

Le cœur du chanteur se mit à battre dans sa poitrine, si fort qu'il crut qu'il allait exploser. Était-ce possible ? N'était-il pas la victime d'un rêve ou d'une illusion ? Non, une petite voix lui soufflait que tout cela était bien réel ! Il lui suffisait d'un mot, un seul petit mot.

« Oui... »

Les lèvres de Rose étaient douces sur les siennes, elles étaient également sucrées et un parfum de fleur entêtant se dégageait de sa peau. Bien que ses paupières fussent closes, il devina les ronces s'élevant dans les airs, qui les entourèrent pour les envelopper. Le vent se leva à son tour et quelque chose vola en éclats. Peut-être les vitres de la serre ? Cela n'avait aucune importance après tout.

Petit à petit, son esprit commença à s'engourdir. De peur de lâcher la taille de la jeune femme, il resserra sa prise au point d'en avoir mal. Il savait que s'il la libérait, c'en serait fini de lui, d'elle et de son souhait. Ses mains se crispèrent quand il sentit les épines s'enfoncer dans sa chair. À chacune des piqûres, il sentit un liquide froid s'introduire dans son sang, le frigorifiant et accentuant sa sensation d'assoupissement.

Les mains de Rose se glissèrent sous ses aisselles et ses doigts se crispèrent sur ses épaules. L'un collé à l'autre, il sentait que son corps se refroidissait tandis que celui de la jeune femme se réchauffait. À bout de souffle, il ne parvenait plus à respirer, il sentit le monde autour de lui basculer et alors commença une longue chute.

« Éveille-toi, mon amour », souffla une voix à son oreille.

Se réveillant en sursaut, Edmond constata qu'il était allongé sur le sol, la tête posée sur les genoux de Natalia. Il se redressa et s'écarta quelque peu de sa compagne en la regardant comme s'il la voyait pour la première fois. Sa peau avait perdu son teint grisâtre et avait retrouvé sa couleur de nacre, ses yeux pétillaient de vie et ses longs cheveux sombres étaient brillants et épais comme de son vivant.

Non sans hésitation, il tendit une main vers elle et, du bout des doigts, il toucha son visage. Plusieurs fois, quand elle lui était apparue, il avait tenté de la caresser, de sentir une texture solide

sous ses doigts, mais à chaque fois il était passé au travers. Cette fois, c'était différent ! Il pouvait de nouveau effleurer cette peau qu'il avait tant aimée !

« C'est toi, murmura-t-il à voix basse, de peur de s'éveiller d'un rêve. Tu es venue me rejoindre.

— Non, c'est toi. »

Lui ? Mais comment était-ce possible ? Regardant autour d'eux, il constata qu'ils étaient dans la roseraie. Comment avait-elle pu pénétrer... C'est alors qu'il le vit. Ou du moins qu'il se vit, allongé sur la terre fraîche, au milieu des rosiers.

Que lui était-il arrivé ? La mort l'avait-elle emporté ? Était-ce ainsi que son vœu avait été interprété ? Les questions se bousculaient dans sa tête quand il vit ses yeux s'ouvrir puis son corps se redresser. Une main dans ses cheveux, il massait la bosse qu'il avait dû se faire lors de sa chute, puis il croisa son propre regard.

« En remerciement pour m'avoir nourri, lui dit son double avec sa propre voix. Je t'ai donné ce que tu voulais, avoir ton épouse auprès de toi, ce qui est chose faite à présent. »

Non ! Ce n'était pas ce qu'il désirait, du moins si, mais il aurait voulu continuer à vivre avec Natalia à ses côtés ! Il posa son regard sur sa femme et ils enlacèrent leurs doigts. Après tout, il se sentait plus vivant que durant tout ce temps passé sans elle.

« Il est temps d'y aller, murmura-t-elle. La lumière nous attend.

— Adieu Rose », dit-il en se tournant vers ce corps dans lequel il avait si longtemps vécu.

Comme cela était étrange de voir sa propre image lui adresser un signe de la main. Qu'allait-elle faire de son enveloppe corporelle ? Après tout, quelle importance ? Se détournant, le couple disparut dans un rayon de lune.

Une fois seule, Rose étudia sa nouvelle apparence. C'était bizarre de se retrouver dans un corps d'homme, mais cela n'avait pas d'importance. Ainsi, Adrien, le monstre qui avait fait d'elle un vampire, ne la reconnaîtrait pas et ne se méfierait pas lorsqu'elle lui trancherait la tête et le tuerait, pour de bon cette fois-ci.

Éclatant de rire, le nouvel Edmond de Morcerf quitta la serre et l'éclat de sa voix fut emporté par le vent froid de cette nuit du 1^{er} février 1930.

Le manoir qu’habita Edmond de Morcerf fut détruit quelques années plus tard, lors des nouveaux aménagements décidés pour la capitale. À sa place se trouve actuellement une entrée conduisant dans les catacombes situées sous la ville de Paris.

La tombe de Natalia, tout comme celle d’Edmond, qui devait mourir le 11 septembre 1930 dans un appartement de Montmartre, se trouve au Père-Lachaise. À côté du cadavre, on retrouva une urne qui contenait des cendres. À qui appartenaient-elles ? Nul ne le sut jamais.

Mary et Lucien de Vermeer eurent un fils, qu’ils prénommèrent Albert. Celui-ci décéda lors de la Seconde Guerre mondiale et laissa à sa descendance plusieurs carnets dont un racontait l’histoire d’Edmond, ainsi qu’un pendentif en forme de rose.

Comme j’étais l’une de ses descendantes, ce coffret me fut donné en héritage et me fut remis pour mon vingt-quatrième anniversaire, l’âge qu’avait Edmond lors de sa rencontre avec Rose. C’est ainsi que je peux à mon tour vous conter cette histoire. La vengeance de Rose fut-elle accomplie ? J’ose l’espérer. Aucune trace dans les mémoires qu’elle rédigea. L’urne disparut mystérieusement, pour réapparaître en 1999, lors d’une exposition sur la vie du Prince de Paris, puis disparaître de nouveau. À ce jour, elle reste introuvable. Bien que j’aie passé plusieurs années à la rechercher, je n’ai pu retrouver nulle trace de Rose. Seule m’a été contée, dans un des nombreux petits villages d’Écosse, la légende d’un diable ayant enlevé une jeune femme pour en faire son épouse. Cette révélation m’a été faite à condition que j’accepte de garder secret le nom de ce bourg. Car les descendants de la vampire y résident toujours.

J’ignore aujourd’hui si Edmond et Natalia purent enfin trouver le bonheur une fois réunis. Je l’espère. Et chaque année, le 1^{er} février, je me rends sur leurs deux tombes, côte à côte, pour y déposer un bouquet de roses blanches.

Paris, le 9 janvier 2012

Ariel, Évangeline, Natalia, Mary de Vermeer

Le marc de café

La vengeance, c'est la volupté du paradis.

André Thérive

Novembre 1880, Londres, Angleterre.

Wesley Kimberley, nouveau comte de Gregson, observait pour la centième fois le courrier qu'il avait reçu au petit matin. Au premier regard, il ne faisait aucun doute que la lettre avait été écrite par une femme.

La calligraphie utilisée était des plus soignées, et délicate, preuve de l'excellente éducation de son expéditrice. Le papier aussi en disait long sur sa qualité de vie, qui était sans aucun doute des plus élevées. Un tel papier coûtait au moins une demi-couronne le paquet. Comme il était épais et solide, sa fabrication n'était pas anglaise, sûrement française. La missive était des plus courtes, et se résumait en quelques mots :

*Je vous rendrai visite cet après-midi à seize heures
pour le thé.*

Cordialement

Lady Caitlin Devereux d'Harcourt.

Caitlin Devereux d'Harcourt. Bien qu'il n'eût jamais rencontré cette femme, ce nom ne lui était pas totalement inconnu. Toutefois, il eut beau fouiller ses souvenirs, aucun visage ne se rappela à lui. Se pouvait-il qu'il s'agît d'une de ses anciennes conquêtes ?

Non, avant qu'il n'obtînt ce titre de comte, aucune dame de qualité n'avait jamais levé les yeux sur lui. Bien qu'il fût plutôt d'un physique agréable avec sa haute taille, sa silhouette musclée, ses longs cheveux blonds et ses yeux bleus, il n'avait longtemps été que le fils bâtard du précédent comte Gregson.

Ce fut donc dévoré par la curiosité qu'il attendit patiemment que seize heures sonnent à l'horloge. Son cœur bondit dans sa poitrine lorsque son majordome fit pénétrer dans son salon une toute jeune

femme, de seize ans, à la chevelure aussi flamboyante qu'un feu ardent. Bien qu'un peu trop petite pour son âge, elle avait de superbes yeux d'un bleu qui aurait pu éclipser le moindre défaut sur son visage ovale au teint de nacre, s'il y en avait eu.

« Quel plaisir de vous recevoir, Lady Caitlin, murmura-t-il en déposant un baiser sur sa main.

— Je vous remercie de me recevoir, monsieur Kimberley. »

Wesley éprouva toutes les difficultés à ne pas grimacer, Kimberley étant le nom de sa mère, simple servante, dont il s'était acharné à cacher l'existence. Comment cette femme pouvait-elle être au courant ?

Il l'invita à prendre place dans le fauteuil lui faisant face. Malgré la froideur qui se dégageait d'elle, elle était d'une beauté surnaturelle.

« Tout le plaisir est pour moi, assura-t-il. Puis-je vous demander l'objet de votre visite ? »

Caitlin ne lui répondit pas immédiatement. Patiemment, elle attendit que les serviteurs leur eussent servi leurs tasses.

« J'espère que le café ne vous rebute pas, mais je trouve ce nectar plus noble que le thé.

— Nullement, je suppose qu'il est normal d'être accoutumé à cette boisson lorsque l'on a vécu aussi longtemps que vous en France. »

Une nouvelle fois, le comte fut surpris. Comment pouvait-elle être au courant ? Malgré sa beauté, quelque chose lui soufflait de se méfier de cette créature. Se pouvait-il qu'elle fût une intrigante, cherchant à lui extorquer de l'argent en dévoilant son passé ?

« Puis-je vous demander d'où vous tirez ces idées farfelues ?

— Vous l'ignorez peut-être, mais votre frère Elliott et moi-même étions de très bons amis. Si je suis venue jusqu'ici, c'est parce que je désirais en apprendre un peu plus sur sa mort. »

Alors qu'il s'interrogeait sur la manière dont son cadet et la jeune femme avaient pu faire connaissance, il se rappela avoir déjà entendu le nom des Harcourt. En effet, cette famille, tout comme la sienne, possédait une demeure dans le Sussex. Si sa mémoire ne lui jouait pas de tour, les deux demeures étaient même voisines. Comme si elle avait deviné le fil de ses pensées, Caitlin reprit :

« Nos pères étant amis, nous passions nos étés ensemble. »

Voilà donc ce qui amenait cette femme à venir lui rendre visite. Une expression affligée marqua les traits du comte. Portant sa tasse à ses lèvres, il but une longue gorgée avant de la déposer devant lui.

« Comme vous devez le savoir, mon jeune frère a toujours été d'une santé fragile.

— Je ne l’ignore pas, toutefois son séjour dans la maison de campagne que possède ma famille lui avait fait le plus grand bien.

— En effet. Malheureusement, peu après son retour, son état s’est brusquement aggravé et son malheureux cœur n’a pas résisté.

— Je croyais que vous n’étiez pas présent lorsqu’il a regagné Londres.

— Je me trouvais dans le nord du pays. Toutefois j’avais chargé James, le majordome, de m’envoyer chaque jour des dépêches au sujet de la santé de mon frère.

— C’est étrange, murmura-t-elle tout en portant une nouvelle fois sa tasse à ses lèvres. Vous ne semblez nullement attristé par sa brusque disparition.

— Ne croyez nullement cela, ma chère ! Je ne cesse de me torturer à ce sujet. Si seulement j’avais pu être présent lorsque ce malheur est arrivé, j’aurais pu empêcher cela. Je n’en trouve d’ailleurs plus le sommeil depuis ce jour.

— Certainement votre conscience vous torture-t-elle, déclara soudainement Caitlin avec sur les lèvres un étrange sourire espiègle. Il est vrai que si j’avais assassiné mon propre frère, je n’en trouverais également plus le sommeil. »

Une singulière expression passa dans le regard de Wesley, choqué par ces propos. Néanmoins, ce fut avec une parfaite maîtrise de lui-même qu’il reposa sa tasse dans sa soucoupe.

« Votre humour est des plus douteux, Lady Caitlin. Je peux toutefois vous assurer que je n’ai jamais fait le moindre mal à Elliott. Sur quelles preuves vous appuyez-vous ?

— Je m’appuie sur la dernière lettre que le comte m’a envoyée, tout naturellement. »

Caitlin fit apparaître une lettre. Reconnaissable entre tous, le blason de la famille Gregson avec ses épées croisées et son blaireau ornait le cachet de cire. Avec le plus charmant des sourires, elle la déplia et commença à la lire à haute voix.

Ma très chère Caitlin,

Comment allez-vous ? Sachez que votre dernière lettre a réchauffé mon pauvre cœur. Je crains malheureusement que je ne puisse participer à notre voyage habituel au bord du lac, comme nous le faisons chaque année.

J’ai bien peur, malheureusement, que la prochaine fois que nos chemins se croiseront, vous porterez cette si belle robe noire que vous réservez aux événements funèbres. Quel dommage

qu'une tenue qui vous met en beauté soit signe de chagrin.

Je me console en vous demandant de me faire la promesse de ne verser aucune larme pour moi. Je désire seulement voir votre si beau sourire m'accompagner sur le lieu de mon dernier repos, vous qui êtes mon amie la plus précieuse.

Mais laissons cela de côté. Comme vous le savez, mon père s'en est allé rejoindre ma pauvre mère, où dans la demeure de Dieu, il veille à présent sur elle. Toutefois, son décès m'a réservé une surprise, que je ne pourrais déclarer bonne ou mauvaise.

Bien avant d'épouser ma mère, mon père avait entretenu une liaison avec l'une de nos servantes du nom d'Emma Kimberley. Donc, il a eu un enfant qu'il s'était jusqu'à son dernier souffle refusé de reconnaître.

Seule preuve d'affection ou du moins de remord, il lui a légué une pension de deux mille livres par an. Volonté que je me suis aussitôt empressé d'exécuter, en faisant rechercher ce frère aîné que je ne connaissais pas.

Après avoir pris les dispositions pour qu'il puisse me rejoindre en Angleterre, je dois vous avouer, ma chère amie, que notre rencontre a été loin de ce que je m'étais imaginé. Sans rien savoir de lui, mon amour lui était déjà acquis, ce qui ne semblait pas être son cas.

Bien que son nom soit Wesley, il vous aurait rappelé, tout comme à moi, le personnage du vicomte de Valmont. D'une beauté angélique, avec une froideur telle que je n'en avais jamais vue ! J'en frissonne encore en vous écrivant ces lignes.

Je me suis donc empressé de lui transmettre les dernières volontés de notre père, et lui ai également proposé de vivre quelque temps auprès de moi, afin que nous puissions faire plus ample connaissance.

Quand il entendit cela, ses yeux devinrent meurtriers. Je vous avoue que l'espace d'un instant, j'ai eu peur pour ma vie. Sans le moindre mot, que ce soit d'injure ou de remerciement, il a quitté notre demeure pour ne revenir que trois jours plus tard, prétextant une affaire à régler avant de pouvoir m'accorder un peu de son temps.

Maintenant que nous vivons ensemble, dans mon hôtel de Londres, je dois vous avouer que me sens de plus en plus faible. Wesley s'occupe de moi avec une tendresse et une amabilité dignes d'un frère. Dans un premier temps, ce soudain changement d'attitude m'a paru étrange. Je veux me convaincre que nos liens de sang l'ont ramené à de meilleurs sentiments. Malgré cela, les mauvaises langues me soufflent de ne pas lui faire confiance.

Certains vont même jusqu'à pousser que la dégradation de mon état de santé serait due à ses œuvres. Sa bâtardise se trouve être la cause de ces rumeurs, et il n'y a qu'à vous, mon amie, à qui je puisse m'en ouvrir.

Je couche ces mots sur le papier en sachant que vous pourrez ainsi m'apporter le réconfort que je cherche. J'ai grande hâte de vous revoir ; j'espère que votre père vous autorisera à me rendre visite prochainement. Vous me feriez un immense plaisir en apportant avec vous l'une de vos peintures.

Dans l'attente d'une de vos merveilleuses lettres, je vous embrasse avec toute ma tendresse.

Elliott comte de Gregson.

Lorsqu'elle eut achevé sa lecture, la jeune femme replia soigneusement la lettre avant de la faire disparaître dans l'un des replis de sa robe.

« Foutaise que tout cela ! » s'exclama avec agacement le nouveau comte. Il reposa sa tasse devant lui afin d'essuyer le liquide qu'il venait de se renverser sur les mains, sous l'effet de la surprise. « Jamais je n'aurais tué mon frère pour hériter de lui ! Je n'étais point présent lors de sa mort, comme peuvent l'attester ses serviteurs !

— Je sais pourtant de source sûre que du poison a été retrouvé dans la tasse de thé qui se trouvait sur sa table de chevet.

— Puisque vous étiez une amie proche de mon frère, je vous dois la vérité. Elliott s'est suicidé. Ces derniers temps, ses douleurs étaient épouvantables, le malheureux ne supportait plus cette vie de souffrance et... »

Ses paroles moururent sur ses lèvres quand Caitlin éclata d'un rire léger. Tandis qu'elle remplaçait une mèche écarlate derrière son oreille, ses yeux brillèrent d'une étrange malice. De nouveau, elle porta sa main à son jupon, pour en extirper une seconde fois la lettre.

« Le poison qui se trouvait dans la tasse n'est pas celui qui l'a tué. Voyez-vous ces taches sur le papier aux extrémités ?

— Oui, et alors ? demanda Wesley en posant le regard sur ces marques, qu'il n'avait pas remarquées lorsque Caitlin avait sorti la lettre la première fois.

— L'assassin connaissait la passion de votre frère pour la correspondance. Son meurtrier a mis du poison sur ses enveloppes, qu'il léchait pour les fermer. Le poison s'est ensuite déposé sur le papier de ses courriers.

— C'est ridicule !

— Nullement. Vous avez utilisé de la belladone, il s'agit d'un poison lent. Vous avez donc parfaitement pu l'introduire sur les enveloppes, puis vous en avez placé une plus forte dose dans la tasse qu'il gardait près de son lit.

— Votre imagination est des plus débordantes, je dois le reconnaître, mais supposons que vous disiez vrai. Cette soit-disant preuve ne vous sera d'aucune utilité. Personne n'acceptera de la prendre en compte.

— Cela serait vrai si j'avais l'intention de vous livrer à notre justice. Sachez, monsieur, que malgré mon jeune âge et mon apparence fragile, je suis une femme cruelle. »

Sentant ses poils se redresser sur ses avant-bras, Wesley suivit le regard de la jeune femme, qui fixait soudainement sa tasse. Il constata alors que ses doigts étaient recouverts de taches noires.

« Mais ces tâches ! s'écria-t-il en contemplant sa peau marquée.

— Oh ! Se pourrait-il qu'une de vos servantes ait mal fait son travail en nettoyant la porcelaine ?

— Le poison ? s'écria-t-il brusquement en se redressant. C'est le même poison que j'ai donné à Elliott ?

— Tiens, murmura la jeune femme en croisant ses jambes et en posant son menton contre la paume de sa main. Je croyais que vous n'aviez pas tué votre frère. Il est vrai que la belladone mélangée au café provoque ce genre de tache, sans oublier que l'association de ces deux produits permet d'obtenir un poison encore plus violent et qui agit plus rapidement que la belladone à l'état pur.

— Mais ce n'est pas possible ! Comment est-ce arrivé là ?

— C'est simple. Juste après avoir envoyé mon message, j'ai demandé à mon majordome de venir trouver l'une de vos domestiques pour qu'elle verse cette poudre dans votre tasse, celle que vous teniez à l'instant.

— Quoi ? Une de mes domestiques ? Non, c'est impossible ! »

Bien qu'il s'efforçât de dissimuler sa nervosité, son front s'était emperlé d'une mince pellicule de sueur qui coulait le long de ses tempes, ce qui arracha un sourire moqueur à son invitée.

« Pas si cette personne vous soupçonnait également d'avoir assassiné son maître. »

Réagissant à ces mots, une jeune femme pénétra dans la pièce. Elle était vêtue d'une robe noire par-dessus un tablier blanc ; ses cheveux étaient tirés en un chignon qui lui retombait sur la nuque, alors que ses yeux verts étaient dissimulés derrière une épaisse paire de lunettes.

« Abigail ? Mais... mais pourquoi ?

— Simplement parce que je vous ai surpris dans le cabinet de maître Elliott, répondit-elle avec

calme. Quand lady d'Harcourt m'a parlé des lettres, j'ai immédiatement compris ce que vous faisiez.

— Vous...

— Vous n'êtes pas le maître légitime de cette demeure, Elliott était un homme bon et vous l'avez lâchement assassiné !

— Personne ne vous croira ! » cria-t-il.

Il se redressa afin de mettre le plus de distance possible entre lui et les deux femmes.

« Je n'ai que faire de la justice des hommes ! répondit la jeune servante. J'ai utilisé la totalité du sachet que lady Harcourt a mis à ma disposition.

— Vous ne pouvez pas laisser faire cela ! lança-t-il soudainement en se tournant vers la jeune femme, toujours confortablement installée dans son fauteuil.

— Comme l'a si bien indiqué notre amie Abigail ici présente, la justice des hommes est souvent incompétente et bien trop lente à mon goût. Vous voir mourir de votre propre poison est bien plus jouissif que d'assister à un procès qui mettra certainement plusieurs années à vous envoyer en prison. »

Une terreur sans nom s'empara de Wesley, alors qu'il comprenait ne devoir espérer aucune aide.

« Un médecin ! Il me faut un médecin ! »

Dans un hurlement qu'il ne put retenir, il tenta de se précipiter hors du salon. Se prenant les pieds dans son tapis, il s'écroula sur le sol de tout son long. Sa tête heurtant le coin de la table basse, il s'infligea une large plaie d'où un épais flot de sang commença à couler le long de son visage. Sans y prêter la moindre attention, il se redressa. Le regard fou, la démarche chancelante, il ouvrit en grand les portes qui le séparaient du reste de la demeure. En voyant cette apparition démente, les servantes poussèrent des cris de terreur et s'écartèrent. Le nouveau comte monta à l'étage et se précipita dans sa chambre où il conservait un contrepoison efficace dans la plupart des cas. Un hurlement de rage lui échappa, alors qu'il fouillait ses affaires sans parvenir à mettre la main dessus.

« Mon frère... »

L'horreur se peignit sur son visage. Lentement, il se retourna comme prisonnier d'un cauchemar. Debout au côté de son lit, se trouvait un jeune homme à la pâleur surnaturelle. Ses cheveux semblaient auréolés de lumière, tant leur blondeur était parfaite. Ses yeux d'un vert émeraude brillaient également, comme dévorés par la fièvre. Il était seulement vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise blanche largement ouverte sur son torse.

« Non ! Non ! Non ! C'est impossible ! Tu es mort ! Tu es mort, Elliott !

— Mon frère », murmura une nouvelle fois l'apparition, les bras tendus vers lui.

Dans un hurlement de terreur, Wesley voulut échapper à cette vision, se précipita vers le balcon afin d'y trouver refuge. Toute la maisonnée fut soudainement secouée par des bruits d'éclats de verre et le fracas de quelque chose s'écrasant sur le pavé.

« Ne trouvez-vous pas cela risible, Caitlin ? demanda Elliott de Grigson alors que la jeune femme pénétrait à son tour dans la chambre, tandis que plusieurs serviteurs se précipitaient dans la ruelle.

— Tout cela pour quelques malheureuses taches d'encre. »

Les deux jeunes gens échangèrent un regard complice.

Le destin avait voulu que Caitlin découvrit le poison sur plusieurs papiers à lettres. Dans le plus grand secret, profitant de l'absence de Wesley, elle avait donc rejoint la demeure londonienne du jeune lord. Confortée dans ses soupçons par le témoignage d'Abigail, elle était parvenue à convaincre Elliott de faire usage d'une substance qui lui donnerait l'illusion de la mort, permettant ainsi de confondre le commanditaire.

Il n'avait pas été aisé de jouer cette sinistre comédie. Malgré la confiance qu'il plaçait en son amie d'enfance, Elliott avait éprouvé quelques craintes à l'idée de se faire enterrer vivant. Émergeant des ténèbres dans lesquelles il avait été plongé, ce ne fut pas sans soulagement qu'il avait entendu les coups de pelle contre le bois de son cercueil, et revu le visage de Nicolas Sinclair, le majordome de la famille Harcourt, venu le sortir de ce mauvais pas.

Malgré sa faiblesse, le jeune comte plongea dans une profonde révérence et offrit son bras à sa compagne.

« Je l'aimais pourtant, ce frère. J'ai bien envie d'une tasse de thé, m'accompagneriez-vous ? »

Baiser mortel

*Mais parfois la vengeance
est plus forte que la mort elle-même,
capable de rendre la lumière à des yeux aveugles
et la vie à un cœur froid.*

Cris Ortega

Le 25 septembre 1870, Paris

La capitale était assiégée depuis une semaine par les Prussiens. L'euphorie qui avait suivi la chute du Second Empire s'était dissipée depuis un moment. Napoléon III étant en fuite, la République reprenait de nouveau ses droits.

La Prusse était décidée à conquérir les territoires de l'Alsace et une partie de la Lorraine pour mettre la main sur le minéral de fer.

Pour défendre la ville, cent vingt mille jeunes hommes avaient été recrutés et acheminés de tous les départements pour s'ajouter aux trois cent mille citoyens parisiens qui s'improvisaient soldats.

Julien Vyr faisait partie de la première catégorie. Venu d'un petit village de Normandie, il avait vingt ans et était beau comme un ange avec ses cheveux châtain, ses yeux verts et sa haute taille.

Cependant, toute cette beauté cachait un noir secret. C'était en partie pour préserver celui-ci qu'il avait quitté son village, et moins pour faire la guerre. On avait failli le découvrir et les habitants, qui le connaissaient depuis l'enfance, l'auraient pendu à un arbre comme un vulgaire criminel.

Minuit venait tout juste de sonner au clocher de la cathédrale Notre-Dame.

Sans hésitation, il escalada l'un des murs du cimetière du Père-Lachaise. Après s'être laissé tomber au sol, il se figea, écoutant les bruits de la nuit avant de se faufiler, tel un chat, entre les pierres tombales, se confondant avec l'obscurité.

La chance était de son côté en cette nuit, la lune se dissimulait derrière de lourds nuages annonçant une averse imminente. Il lui faudrait agir vite.

Un peu plus tôt dans la journée, il était venu ici avec quelques-uns de ses frères d'armes pour assister à l'enterrement de la sœur d'un de ses compagnons. Du moins, c'était ce que Maximilien, son meilleur ami, qui s'était engagé avec lui, lui avait déclaré.

Bien qu'il fût arrivé dans la capitale depuis peu, le jeune homme s'était fait un devoir de connaître comme sa poche chaque cimetière de Paris. De manière à pouvoir y pénétrer et en ressortir sans être vu.

Quand il arriva enfin devant le carré de terre fraîchement retournée, ses mains et ses genoux se

mirent à trembler. Pendant un instant, il se laissa tomber à même le sol, ses jambes ramenées contre son torse, en se balançant d'avant en arrière.

De nouveau cette lutte avec sa conscience ! Il ne devait pas. La morale désapprouvait ce qu'il s'apprêtait à faire. Il pouvait encore faire demi-tour et regagner sa caserne !

Puis, comme toujours, son instabilité s'atténua et il reprit le dessus. Une fois sur ses pieds, il courut vers les outils que les fossoyeurs avaient laissés sur place, probablement pour creuser de nouvelles tombes le lendemain matin.

Sans la moindre hésitation, il s'empara d'une pelle et revint vers la tombe. De toutes ses forces il enfonça l'outil dans la terre, en retira une pelletée et renouvela ce geste avec une frénésie dictée par le manque.

Il lui fallut une bonne heure pour mettre au jour le cercueil de bois qui dissimulait l'objet de ses désirs. Couvert de sueur et de boue, il abandonna son outil pour retirer à mains nues la fine couche de terre qui restait. À genoux, il tira de toutes ses forces sur le couvercle qui, malheureusement, était scellé.

Secoué de tremblements, il s'extirpa de la fosse, retourna à l'endroit où les ouvriers avaient abandonné leurs outils et commença à chercher un tournevis, avant de comprendre que cela lui prendrait trop de temps.

Il finit néanmoins par tomber sur une pioche et tout en adressant une prière muette à la Vierge Marie, il retourna vers la tombe.

L'instrument levé haut au-dessus de sa tête, il l'abattit sans hésitation, en prenant soin de viser le côté du cercueil, de peur d'en abîmer le précieux contenu.

Il répéta plusieurs fois l'opération jusqu'à entendre le bois céder dans un craquement sinistre. Il déposa la pioche sur le côté et entreprit d'arracher le socle.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine quand il vit le visage de la femme ou, plutôt, le visage de la jeune fille. D'après ce qu'il savait, elle venait à peine d'avoir dix-sept ans.

Une cascade de cheveux blonds comme les blés, une peau encore rosée que la mort n'avait pas teintée de la couleur de l'albâtre. Une parfaite petite poupée de porcelaine qu'il osait à peine toucher, craignant qu'elle ne se brisât entre ses doigts.

Un médaillon en forme de poire reposait sur la peau de son cou gracile. C'était un rubis d'un rouge intense. Néanmoins, aussi coûteuse que la pierre pût être, ce n'était pas cet objet qui était le fruit de son attention.

La jeune fille était vêtue d'une robe blanche dont la taille était soulignée par une ceinture de soie bleue. Il éprouva quelque difficulté à avaler sa salive quand il posa son regard sur la lourde poitrine

qui pointait sous le tissu.

Une série de frissons le parcourut quand il fit glisser l'étoffe et dévoila des seins ronds. Jeune, belle et sans doute vierge ! Une telle chance n'arrivait que rarement !

Avec délicatesse, il saisit un mamelon entre ses doigts, puis il abaissa son visage et emprisonna le sein dans sa bouche. Sans aucune douceur, il le suçait et le mordilla avec un plaisir qu'il ne put dissimuler.

De son autre main, il griffa son jumeau, creusant sur la peau de légers sillons de sang, malheureusement déjà coagulé. Néanmoins, il ne se laissa pas dérouter et entreprit d'accentuer sa sombre tétée.

Les joues rougies par l'effort et le corps tordu par le plaisir, il retroussa vivement la robe, dévoilant les jambes de la demoiselle et, toujours pris de frénésie, il se mit à déchirer ses sous-vêtements.

Toute raison l'ayant déserté, la respiration rauque, il enfouit ses doigts dans la toison d'or, tout en gémissant quand ses doigts glissèrent vers le chemin secret.

Elle était étroite et son érection devenait de plus en plus douloureuse. Jamais cette jeune fille n'avait connu l'amour ! Elle avait gagné sa dernière demeure aussi pure que le jour de sa naissance.

Étrangement, le corps n'était pas encore totalement rigide et il n'éprouva aucune difficulté à lui écarter les cuisses pour s'y frayer un chemin.

Avec empressement et maladresse, il entreprit de faire sauter l'un après l'autre les boutons de sa braguette, dévoilant un membre dressé, épais et dur.

Un petit cri lui échappa quand il la pénétra. Les yeux fermés, il savoura pendant un instant le plaisir de sentir cette chair froide autour de son sexe brûlant. Comment les hommes pouvaient-ils apprécier de plonger dans une chair chaude et humide ! Seuls les nécrophiles pouvaient se vanter de connaître le plaisir suprême, il en était sûr.

Ses doigts crispés dans le gras des cuisses, il besogna le pauvre corps qui ne fut nullement ménagé. La sueur coulant de son visage, il garda les yeux ouverts, fixant le visage fermé et serein de la jeune femme.

C'est alors qu'elle ouvrit les yeux. La vie envahit ses iris, ses paupières battirent un instant, dévoilant le bleu profond de ses yeux.

Prisonnier de son désir, il ne parvint pas à s'arrêter. Le ventre de la jeune femme se soulevait à chaque fois qu'il s'enfonçait plus profondément en elle.

Alors qu'il s'attendait à ce qu'elle fût épouvantée de la situation et se mît à hurler et à se débattre,

terrorisée de se retrouver dans une tombe et d'être violée par un inconnu, elle passa ses bras autour de son cou et ses jambes enserrèrent les hanches de Julien pour accentuer la vigueur avec laquelle leurs corps se heurtaient.

Elle se redressa et ondula pour le faire venir plus profondément en elle. Bientôt, elle se mit à gémir, partageant le plaisir du soldat dont elle captura les lèvres en un tendre baiser.

Au contact de sa bouche sur la sienne, le jeune homme fut soulevé par la puissance de l'orgasme. Son corps lourd se raidit et s'écroula sur celui de l'inconnue. Sous son torse, il sentit un liquide chaud se répandre sur sa peau. Oubliant toute prudence, il sombra dans un profond sommeil contre lequel il ne put lutter.

Lorsque Julien revint à lui, il ne parvenait plus à bouger. En ouvrant les yeux, il se figea d'effroi lorsqu'il aperçut face à lui son propre visage !

Un sourire aux lèvres, son double attachait autour de son cou le collier qu'il avait vu briller sur le cadavre.

« Je te remercie, sans toi je serais restée dans cette tombe jusqu'au jugement dernier. »

Le soldat ne put s'empêcher de pousser un hurlement, du moins dans son esprit, car aucun son ne sortait de ses lèvres. L'apparition parlait avec sa propre voix !

« Je me nomme Désirée, je suis une sorcière. Voilà des centaines d'années que je parcours ce monde. Cependant, j'ai été empoisonnée par mon frère qui pensait se débarrasser de moi en enterrant mon corps en terre consacrée. Quel amateur ! Ah, la jeunesse a bien des défauts ! »

Passant une main dans ses cheveux courts, elle ne put retenir une grimace.

« Je n'ai jamais habité le corps d'un homme, c'est une expérience amusante, je dois le reconnaître. Je te remercie pour cet échange et j'espère que tu te plairas dans le corps d'une femme... Ah oui, j'oubliais. Je suis censée être morte, je ne peux donc pas me promener en ville. J'espère que tu ne m'en voudras pas. »

Relevant la tête du mieux qu'il put, Julien vit ce qui était jusque-là son corps se hisser hors du cercueil, s'emparer de la pelle et entreprendre de reboucher la fosse.

« Bonne nuit, belle princesse. »

Julien hurla à s'en déchirer les cordes vocales. La sorcière resta de marbre. Sourde à ses suppliques, elle continua de recouvrir méthodiquement la tombe.

Mastabas

L'homme est argile et paille

Dieu est son créateur

L'homme ignore les plans de Dieu.

Qu'il se mette entre ses mains.

Sagesse égyptienne

Janvier de l'année 1338 avant Jésus-Christ

Thèbes, Egypte

Capitale de l'Égypte pharaonique à deux reprises, sous le Moyen puis le Nouvel Empire, la ville de Thèbes, en Haute Égypte, était l'un des hauts lieux de l'histoire politique et religieuse des deux empires.

La ville s'étendait de part et d'autre du fleuve. La rive droite appartenait aux vivants : on y trouvait l'administration, les temples religieux, le peuple et ses souverains. La rive gauche, elle, dépendait du Royaume des morts. Le jour se couchait sur la ville ; petit à petit, le disque solaire disparaissait à l'horizon, laissant ainsi place à la douceur et la fraîcheur de la nuit.

À cette époque, le palais royal était à l'apogée de sa beauté. Abandonné par le précédent souverain, Akhenaton, qui avait interdit le culte des anciens dieux pour imposer l'amour du dieu soleil Aton, divinité unique, il avait retrouvé toute sa splendeur depuis que le nouveau couple royal était revenu y vivre.

Le retour du jeune pharaon Toutankhamon avait restauré la paix. Du moins, une paix illusoire, car les combats entre le jeune roi et les prêtres faisaient encore rage, chacun cherchant à dominer l'autre.

Assise sur l'un des balcons du palais royal, Akhesa laissait avec regret son corps capturer les derniers rayons du soleil qui la réchauffaient quelque peu. Installée sur une natte, la jeune reine contemplait l'astre solaire droit dans les yeux. Tout comme son père Akhenaton, elle avait le pouvoir de regarder le soleil sans que ses yeux en fussent brûlés.

Du haut de ses vingt printemps, la reine pouvait se vanter d'être l'une des plus belles femmes du pays. D'épaisses boucles brunes encadraient son visage fin. Ses yeux d'un vert tendre contemplaient avec lassitude la capitale. Vêtue d'une tunique courte de lin blanc, elle avait renoncé à la lourde perruque de nattes ainsi qu'aux encombrants bijoux qu'elle avait déposés à ses pieds, à même le sol.

Rien ne prédestinait la jeune Ankhesenpaaton, fille du précédent pharaon Akhenaton et de la reine Néfertiti, à devenir la souveraine de l'ancienne religion, abandonnant à l'obscurité le dieu Aton.

Son enfance dans la Cité du soleil, Akhetaton, était si loin qu'elle lui semblait appartenir à une

autre vie.

Dix ans que le couple royal régnait sur l'Égypte.

Akhesa contemplait l'horizon comme si elle tentait de voir quelque chose qu'elle seule connaissait. Un soupir s'échappa de ses lèvres.

Peu de temps avait passé, juste une poignée d'années et, malgré tout, il semblait qu'une éternité se fût écoulée. Avec le temps, les deux enfants couronnés avaient perdu de leur innocence. C'était une charge trop lourde pour de si jeunes épaules. Ils avaient su montrer à leurs opposants la force de leur pouvoir. Seul contre tous, le couple royal était toujours resté soudé dans les épreuves.

Le cœur serré, la reine tourna ses pensées vers les deux enfants qu'elle avait portés en elle, sans qu'aucun d'eux ait pu survivre à la naissance. Une grimace déforma les traits harmonieux de la jeune femme au souvenir des terribles douleurs qui, après lui avoir volé la vie de ses bébés, avaient tenté de s'emparer de la sienne.

Seuls l'amour de son époux, la force de son âge ainsi que sa nature robuste lui avaient permis de traverser cette terrible épreuve.

Elle se reprit. Inutile d'être nostalgique, car aujourd'hui était un grand jour. Enfin, elle allait savourer sa victoire. Le goût de la défaite de ses ennemis allait être une saveur si délicieuse entre ses lèvres !

Depuis des années, elle travaillait dans l'ombre pour sauvegarder l'œuvre de son père. Ankhesenpaamon¹⁷¹ – ce nom qu'on lui avait imposé –, elle ne l'acceptait que par devoir. Combien de fois avait-elle eu envie de hurler son véritable nom ! Elle ne reconnaissait pas le dieu Amon ni tous ces dieux à visage animal et à corps humain. Voilà où conduisait la folie des hommes !

Quelques heures plus tard, quand l'emblème d'Aton s'éveillerait, il serait de nouveau le Dieu unique et suprême. Les membres actuels du gouvernement seraient balayés et son plus puissant adversaire, le général Horemheb, se retrouverait privé de tous ceux qui le soutenaient.

Horemheb ! Ce nom évoquait un personnage paradoxal dans l'esprit de la jeune reine, celui d'un adversaire, mais également celui d'un être aimé. Il avait été son premier amour, un amour interdit et secret. Les sentiments qu'elle avait éprouvés pour lui avaient reflué devant son amour pour son époux, âgé de neuf ans lors de leur mariage, qui s'était naturellement épanoui avec le temps.

« À quoi penses-tu ? »

Akhesa sursauta, elle n'avait pas entendu son époux arriver. S'installant à ses côtés, Toutankhamon referma ses bras sur la fine silhouette de la reine. Le visage enfoui dans l'épaisse chevelure sombre, il respira son parfum jusqu'à s'en enivrer.

« À quoi penses-tu ? » demanda-t-il une nouvelle fois.

Né du pharaon Akhenaton et d'une de ses sœurs, le roi était plus jeune que son épouse ; marié alors qu'il n'était qu'un enfant, il avait été confié, avec sa femme, aux soins de la reine Néfertiti dans le palais appelé *Het Iten*, le château d'Aton. Sa prise de fonction avait eu lieu en pleine crise religieuse et politique.

Étant trop jeune pour de telles responsabilités, excessivement lourdes pour ses frêles épaules, c'est son tuteur, Ay, qui les avait en réalité assumées et avait rétabli l'ancienne religion. Du moins jusqu'alors car, maintenant qu'il était libéré de l'innocence de l'enfance, c'était à son tour de prendre les rênes du pouvoir, ce que son épouse se faisait d'ailleurs un devoir de lui rappeler.

Au fond de lui-même, le jeune homme ne désirait rien d'autre qu'elle. Que l'on honorât le dieu Aton ou le dieu Amon, quelle importance ! Rien ne lui importait plus que de serrer contre lui ce corps si tendre, de l'aimer, aimer cette femme bien plus que sa propre vie !

« Je pense à la journée de demain, répondit-elle avec calme, les mains posées sur les siennes. Je pense à toi, mon Roi, à cette guerre qui dure depuis trop longtemps. Je pense qu'après toutes ces années, le jour est enfin venu où tu vas définitivement écarter tous les intrigants qui souhaitent faire de toi leur marionnette. Demain, oui demain, enfin, nous serons les maîtres incontestés de l'Égypte. Et Aton reprendra la place qui lui est due ! »

Le jeune roi retint un soupir. Il savait que le véritable maître de l'Égypte, c'était elle, et il le reconnaissait volontiers. Durant toutes ces années, il n'avait jamais vu faiblir la haine qu'elle nourrissait envers les prêtres d'Amon qui avaient restauré les anciennes croyances et avaient effacé les noms de son Dieu et de son père de tous les monuments d'Égypte. Sur leurs ordres, il était aujourd'hui interdit de prononcer le nom du souverain jugé hérétique. Akhenaton était devenu « le grand criminel ».

Mais, en dépit de cette forte animosité, Akhesa avait tenu son rôle de reine à la perfection. Toujours calme et réfléchie, elle avait su faire passer le bien de leur pays avant sa soif de vengeance. Comme elle était une épouse aimante, il savait, même s'ils n'en avaient jamais parlé, la souffrance qu'avait causée à Akhesa son incapacité à donner des enfants à son époux. De leurs nuits étaient pourtant nées deux filles, la première était morte à la naissance et la seconde, qui avait quitté le corps de sa mère bien trop tôt, avait failli l'emporter avec elle.

Quand on leur avait annoncé que la reine ne porterait jamais plus d'enfant, il avait éprouvé une douleur sans nom. Akhesa, plus forte que jamais, avait gardé sa souffrance pour elle-même, comme toujours, et lui avait conseillé de prendre une seconde épouse qui aurait pu lui donner le fils qu'il désirait tant.

Or, cela, il ne l'aurait accepté pour rien au monde ! Il préférerait voir le trône d'Égypte échoir à une nouvelle dynastie plutôt que de posséder le corps d'une autre femme qu'Akhesa.

Un amour fou et immortel, voilà ce qu'il éprouvait pour sa femme. Et c'est animé par ces sentiments profonds que, le lendemain, il écarterait tous les ministres et les prêtres en fonction pour

confier les différentes charges aux hommes que son épouse jugerait dignes de confiance.

« Je t'aime », souffla-t-il, ses lèvres parcourant son cou.

Il était heureux de sentir son épouse frissonner sous cette caresse. Cette nuit encore, il allait l'aimer jusqu'à ce qu'ils crient leurs noms respectifs quand le plaisir immense les emporterait. C'est alors qu'il ressentit une violente douleur.

« Qu'y a-t-il ? s'empressa de lui demander la jeune femme en sentant son mari se détacher d'elle.

— Rien, la rassura-t-il avec un sourire crispé, juste un peu de fatigue »

Il se redressa en déposant un baiser sur ses lèvres et, avant de la quitter, lui jura une nouvelle fois son amour éternel. Akhesa regarda Toutankhamon s'éloigner d'une démarche chancelante qu'il s'efforçait de maîtriser, et disparaître dans l'obscurité du palais, la main posée sur l'arrière de son crâne. Elle ne put s'empêcher d'avoir l'estomac noué. La santé du jeune homme avait toujours été fragile et elle craignait pour sa vie, même si elle essayait de ne pas y penser.

Se levant à son tour, elle alla jusqu'au rebord du balcon et posa une dernière fois son regard sur le ciel orangé.

« Demain, tout recommencera, nous débiterons une nouvelle vie. »

Les hurlements de douleur d'Akhesa emplissaient le palais. Nul n'osait s'approcher de l'épouse royale qui semblait céder à la folie. Retranchée dans ses appartements, elle ne cessait de pleurer et de supplier qu'on mît fin à sa souffrance.

Au petit matin, le corps de Toutankhamon avait été retrouvé sans vie dans son lit. Le jeune homme n'avait régné que dix ans. Malade depuis sa plus tendre enfance, il éprouvait fréquemment des malaises et devait rester alité de longues journées. Mais, au fond de son cœur, elle avait toujours refusé de croire que son époux pût l'abandonner.

Et pourtant, en ce mois de janvier, alors qu'il allait enfin devenir le véritable pharaon et imposer son nom dans l'histoire de l'Égypte, son âme était en route vers le Royaume des morts. Épuisée, le cœur meurtri, la jeune femme se laissa tomber à même le sol pour que la mort vînt s'emparer d'elle à son tour.

Elle, si fière, si forte, si courageuse, toujours prête à se battre, était en train d'abandonner. A quoi bon poursuivre un combat qui lui apparaissait de plus en plus vain. Sa vie n'ayant aucune valeur, valait-elle la peine d'être vécue sans lui auprès d'elle ?

Ses bras enlaçant son corps, ses cheveux répandus autour d'elle, Akhesa savait que plus jamais elle ne l'entendrait rire, plus jamais elle ne sentirait son odeur, plus jamais ses mains ne la caresseraient.

Bien que ses cris se fussent tus, aucun serviteur ne se risqua à pénétrer dans les appartements de l'épouse royale. La vie s'était comme arrêtée. Pour rendre hommage au défunt, les hommes du palais avaient reçu l'interdiction de se raser la tête et la barbe. Plus de fêtes, plus de riches repas, plus rien ! L'Égypte mourait avec son souverain.

Une journée et une nuit s'écoulèrent ainsi. Puis, enfin, un homme se décida à emprunter le couloir qui menait aux appartements d'Akhesa.

Cet homme, elle ne le connaissait que trop bien, depuis son enfance, plus exactement depuis sa rencontre avec son époux. Le prêtre Ay vint à sa rencontre. S'il y avait un autre être qui pouvait comprendre sa détresse et sa douleur, c'était bien lui, le tuteur de Toutankhamon. Le dos voûté et le visage ridé par l'âge, c'était un homme qui n'attendait plus rien de la vie et n'avait d'autre dessein que de servir son pays.

En ce jour, il aurait dû enfin accéder à la paix qu'il désirait, abandonner le pouvoir à son protégé et vivre tranquillement le peu de jours qu'il lui restait à vivre sur cette terre.

Quand il pénétra dans la chambre, il ne fut pas surpris de la trouver dévastée. Des miroirs aux poteries, tout était brisé, les draps comme les vêtements étaient déchirés, les meubles renversés sur le sol.

Comment une jeune femme aussi frêle avait-elle pu faire autant de dégâts ? s'étonna malgré lui le vieil homme. Akhesa reposait au centre de la pièce, recroquevillée sur elle-même, indifférente à ce qui l'entourait.

Il s'avança vers la jeune femme et s'assit sur le sol à ses côtés en grimaçant de douleur. Elle n'eut aucune réaction quand il posa une main sur sa chevelure en désordre.

« Ma reine, dit-il, tu ne peux te permettre de te laisser submerger par ton chagrin. La période de deuil doit commencer ; la tombe n'est pas prête ; le pharaon doit être préparé à rejoindre le monde des morts. Et tu te dois de choisir un nouveau roi.

— Comment oses-tu me dire de prendre un autre époux alors que le mien n'est pas encore dans son tombeau ? murmura la jeune femme d'une voix étranglée.

— Ma peine est aussi profonde que la tienne, mais je ne pense qu'au bien de ton peuple. »

Akhesa ouvrit les yeux et posa son regard sur Ay. Bien qu'au fond d'elle-même la reine se moquât pour le moment du sort de l'Égypte, elle savait qu'elle n'avait pas le droit d'agir ainsi. C'eût été trahir la mémoire de son époux-frère. Si elle ne réagissait pas, l'objectif qu'elle s'était fixé ne serait pas atteint.

La mort dans l'âme, elle se redressa, ses jambes tremblaient sous son poids, mais elle se tint fière et droite. Petit à petit, sa voix reprit son timbre habituel.

« Faites chercher Sétepenrê pour qu'elle vienne me préparer. »

Ay étouffa un soupir de soulagement. Akhesa était jeune et forte, elle se remarierait et continuerait de gouverner.

Entre la mort du souverain et son transport à sa dernière demeure, soixante-dix jours allaient s'écouler. Il fallait achever les préparatifs de la tombe du pharaon et procéder à la momification.

La première étape consistait à faire passer le corps de l'autre côté du Nil en partant de la rive ouest, pour l'emporter dans le lieu de purification, gardé secret afin que personne ne vînt interrompre la préparation du corps. À part les membres de la famille et les serviteurs porteurs d'offrandes, seuls les prêtres d'Anubis et les pleureuses avaient l'autorisation d'accompagner la dépouille mortelle.

Une fois sur place, le corps était lavé avec de l'eau du Nil et du vin. Ensuite, on commençait l'éviscération. Le cerveau était extrait de la tête par le nez avec un crochet de fer préalablement chauffé introduit dans les narines afin de le transformer en une sorte de bouillie qui pouvait alors s'écouler par les fosses nasales quand le corps était retourné. Le crâne évidé, on utilisait diverses résines, de la cire d'abeille et des huiles végétales parfumées, pour en tapisser l'intérieur. À l'aide de pierres aiguisées, on fendait l'abdomen afin d'en retirer les intestins, le foie, les poumons et l'estomac. Ainsi dégarni, l'intérieur du corps était lavé avec du vin de palme et arrosé d'huiles parfumées, avant d'être rempli d'un mélange d'une quinzaine d'ingrédients tels que la myrrhe, la sciure de bois, la poix et divers épices et aromates.

Seul le cœur restait en place, car il représentait le centre de la pensée et des sentiments par lequel la momie s'exprimerait durant sa vie dans l'au-delà. Une amulette en forme de scarabée était placée sur la poitrine du mort. Ensuite, les entrailles retirées étaient lavées et séchées avant d'être traitées et enveloppées de bandelettes puis placées dans de petites urnes représentant les dieux Kébehsénouf, Douamoutef, Amset et Hâpi, divinités protectrices de chacun des organes.

Le corps était ensuite recouvert de sel et de natron, ce qui permettait de dessécher la chair, puis on le laissait reposer. Après plusieurs semaines, on le lavait à nouveau et on l'enduisait d'huile et de résine pour garder la peau belle et souple. Enfin, il était enveloppé sept fois dans des bandelettes de lin. Entre chaque couche de bandelettes, Akhesa exigea que fussent placées des amulettes protectrices.

Au soixante-dixième jour des funérailles, tout était prêt. Toutankhamon était mort tellement jeune et si subitement qu'aucun sarcophage n'avait été préparé pour son voyage vers l'au-delà. Sans l'ombre d'une hésitation, la souveraine renonça à celui qui lui était destiné et l'offrit au pharaon, en guise de dernière preuve d'amour.

Les cérémonies qui accompagnèrent le défunt jusqu'au tombeau semblèrent interminables aux yeux de la jeune femme qui resta calme et digne. Quand on déposa le corps dans la tombe royale, Akhesa

exigea de rester seule avec son époux.

S'agenouillant auprès du sarcophage, elle déposa plusieurs baisers sur le masque mortuaire. Pour accompagner Toutankhamon, elle avait demandé que la salle fût remplie des objets auxquels le jeune roi tenait le plus. Ainsi, quand le tombeau fut refermé, il contenait la moitié des richesses qui avaient été apportées de la Cité du soleil.

« Qu'Aton t'apporte la paix, mon amour, souffla la reine au moment où l'entrée de la tombe disparut sous des tonnes de gravats. »

Le soir venu, pour la première fois de son existence, Akhesa s'enivra. Elle voulait se perdre dans l'oubli, mais, en dépit de tout le vin qu'elle absorba, la lucidité de la dure réalité ne la quitta pas. Elle n'avait plus la force de pleurer l'homme qu'elle avait aimé de tout son être. Le lendemain, il lui faudrait annoncer qui succéderait à Pharaon sur le trône et prendrait sa place dans son lit.

Pourtant, elle n'avait toujours pas de réponse à ses questions. Allongée sur son lit, elle ordonna à ses esclaves de la laisser seule. Durant toute la période de deuil, la jeune femme s'était interrogée sur ce que l'avenir lui réservait. Sans Toutankhamon, elle n'avait aucune chance de rétablir le Dieu unique de son père.

Alors qu'elle était à ses réflexions, son attention fut soudain attirée par une silhouette se découpant des ténèbres de sa chambre. Sans la moindre hésitation, elle se redressa et s'empara de la longue dague d'or qu'elle gardait toujours auprès d'elle.

« Montre ton visage ou j'appelle la garde ! » menaça-t-elle d'une voix assurée.

Son cœur tressauta quand elle reconnut l'homme. Il avait des cheveux mi-longs d'un noir de jais et une barbe de plusieurs mois qui lui mangeait le bas du visage, Akhesa n'eut aucun mal à reconnaître le regard d'aigle aux couleurs d'un ciel d'été. La gorge sèche, elle sentit la lame trembler dans sa main, mais se reprit rapidement.

« Général ! Pourquoi cette visite dans mes appartements ? »

Bien qu'Horemheb fût plus âgé qu'elle, la jeune femme ne put s'empêcher d'être séduite par cet homme. Sous ce regard de braise, elle se sentait fondre. Mordant ses lèvres, elle éprouva le remords de trahir son époux en pensée.

« Majesté, dit-il en s'inclinant, les préparatifs des funérailles de notre roi ne nous ont pas permis de nous rencontrer souvent. Je tenais donc à vous présenter mes respects et mes regrets pour Pharaon.

— Arrête cela, toi et moi nous connaissons depuis trop longtemps pour jouer ces faux-semblants ! Que veux-tu ? »

Un sourire sur les lèvres, le général reconnaissait bien là Akhesa. Même dans le malheur, elle restait digne et toujours prête à l'affrontement. Oui, il devait le reconnaître, jamais aucune autre

femme ne serait aussi méritante qu'elle dans la fonction qu'elle occupait. Elle était bien la digne fille de Néfertiti.

« Très bien, allons droit au but, dit-il tout en s'avançant vers elle. Je veux savoir si tu as déjà fait ton choix pour remplacer Toutankhamon. »

Elle n'était pas surprise, non, elle connaissait trop Horemheb pour cela, mais la brutalité de la question la laissa un instant pensive. Elle connaissait le désir qu'il ressentait pour elle ; elle savait que si elle le prenait pour époux, elle serait aimée autant qu'elle l'avait été par son premier époux.

« Le pouvoir, n'y a-t-il que cela qui compte à tes yeux ? » cracha-t-elle pour masquer l'émotion qu'il provoquait en elle.

Alors qu'elle lui tournait le dos, en deux enjambées il fut à ses côtés. L'attrapant par le bras, il la força à se retourner et à lui faire face. Elle sentit sa peau brûlante contre la sienne et s'obligea à détourner la tête pour ne pas faiblir devant cet homme que son corps désirait.

« Tu sais très bien ce qui m'intéresse le plus ! murmura-t-il, le visage enfoui dans ses cheveux. Combien de temps Akhesa ? Combien de temps nous torturerons-nous ainsi ? Alors que nos chairs s'appellent ! Ne mens pas ! Ton désir est aussi violent que le mien. »

Elle semblait si fragile entre ses mains ! Ses lèvres pleines, rouge vermillon, ne demandaient qu'à être embrassées, une demande qu'il ne se sentait pas la force de repousser. Une décharge électrique la transperça. Elle se sentit fondre sous les mains puissantes qui encerclaient sa taille, sous cette bouche à la fois fraîche et brûlante qui apposait sa marque sur elle. Comme il serait doux de s'abandonner à lui.

À cet instant, le visage de son époux s'imposa à son esprit. À peine avait-il rejoint le monde des morts qu'elle se jetait dans les bras d'un autre. Cette pensée la révolta et elle repoussa Horemheb de toutes ses forces.

« Disparais ! Je ne suis pas un objet qu'on tente d'acheter ! Je choisirai l'homme que j'estimerai digne de cette fonction !

— Très bien, je te souhaite une bonne nuit, ma reine. Sache seulement que je compterai les heures qui me sépareront du moment où je te tiendrai dans mes bras. Car aussi bien toi que moi savons que je suis le seul à pouvoir protéger l'Égypte. J'ai le soutien des prêtres et de l'armée. »

Du coin de l'œil, elle le regarda s'éloigner dans l'obscurité. Une fois seule, Akhesa se rendit enfin compte que, jusqu'à ce qu'il eût disparu de sa vue, elle avait retenu sa respiration. Reprenant son souffle, elle s'adossa à l'une des colonnes de sa chambre, se laissa glisser doucement sur le sol et enfouit son visage entre ses bras.

« Majesté », chuchota une voix dans la nuit.

La jeune femme comprit qu'elle ne trouverait pas le repos. Décidément, on pénétrait aussi facilement dans sa chambre que dans un lupanar ! Il allait falloir qu'elle pense à faire renforcer sa garde personnelle.

« Qui es-tu ? » demanda-t-elle avec son autorité naturelle.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir un jeune adolescent s'avancer vers elle ! Vêtu d'une simple tunique de lin blanc et de sandales, il s'inclina devant elle.

« Puissante reine d'Égypte, je suis Ménès, élève du prêtre Anubis. Si je me présente devant toi, c'est pour implorer ton pardon pour un secret que je m'apprête à trahir.

— Ton secret concerne-t-il la protection de l'Égypte ? Car c'est seulement dans ce cas que tu auras mon pardon !

— Non, ma reine, mais le repos de notre défunt Pharaon en dépend. »

Akhesa sentit une sueur froide couler le long de son dos. Quel sombre secret ce jeune garçon cachait-il ?

L'inquiétude s'empara de la jeune femme et elle dut se faire violence pour ne pas se précipiter sur l'adolescent et le secouer jusqu'à le lui faire dévoiler.

« Parle ! Mon pardon ainsi que celui des dieux te sont accordés.

— Je suis l'un des apprentis du prêtre Anubis. Lors de la préparation de Toutankhamon pour l'Aut-delà, nous avons découvert que... »

Mal à l'aise, le jeune homme se tortilla sur place, ce qui eut pour effet de faire perdre son calme à la jeune femme. S'avançant jusqu'à lui, elle l'empoigna par les bras et murmura d'une voix impérieuse.

« Parle ! Qu'avez-vous découvert ?

— Pharaon... Pharaon a été assassiné. »

Quatre ans plus tard,

Maison secrète aux abords du Nil

Lorsqu'elle se réveilla, Akhesa se trouvait pieds et poings liés, jetée à même le sol. Une terrible douleur lui martelait le crâne. Elle inspira profondément et le goût de la terre lui donna la nausée. Comment en était-elle arrivée là ?

Malgré la douleur qui lui vrillait la tête, elle tenta de rassembler ses souvenirs. Trois jours plus tôt, le pharaon Ay, son deuxième époux, s'en était allé rejoindre le royaume des morts. La douleur de cette nouvelle perte fut néanmoins moins violente que la précédente. Bien qu'elle l'eût épousé pour empêcher le général de se retrouver sur le trône, elle avait éprouvé pour le vieil homme la tendresse qu'elle eût portée à un père.

Comme pour le deuil de Toutankhamon, la jeune femme était restée enfermée dans ses appartements pour méditer sur la mort de cet être cher qui l'avait accompagnée avec sagesse et affection depuis son enfance. Alors qu'elle s'apprêtait à appeler ses servantes pour qu'elles lui préparent un bain, quelqu'un l'avait frappée avec sauvagerie à l'arrière du crâne, la plongeant dans l'inconscience.

Il aurait été facile de céder à la panique, mais la jeune femme savait garder son calme. Il n'était pas dans sa nature de s'affoler sans avoir toutes les cartes en main. S'agenouillant, elle réussit à atteindre les liens avec sa bouche et s'efforça de les ronger pour s'en défaire. Alors qu'elle commençait à peine à entailler la corde, une porte s'ouvrit. Aussitôt, la jeune femme se laissa tomber au sol, feignant l'inconscience.

À travers ses cils, la jeune femme distingua les quatre silhouettes qu'elle n'eut aucun mal à reconnaître comme étant celles des prêtres du temple d'Amon.

« Qu'allons-nous faire d'elle ?

— Elle doit comparaître devant le tribunal d'Amon, ensuite nous verrons.

— Le peuple d'Égypte voudra la sauver, nous devons régler cela nous-mêmes.

— Attendons-nous le Général ?

— Non, il ne viendra pas. S'il quitte son poste, cela attirera l'attention et l'on ne tardera pas à faire le lien entre son absence et la disparition d'Akhesa.

— Très bien, allons préparer la salle. »

Avec soulagement, la jeune femme entendit la porte se refermer, mais, prudemment, elle attendit plusieurs minutes pour être certaine que personne n'était resté près d'elle pour la surveiller. Se redressant, Akhesa savait qu'elle devait réagir rapidement. Si elle ne parvenait pas à s'enfuir, c'en serait fini pour elle. Depuis des années, les prêtres d'Amon cherchaient à se débarrasser d'elle ; maintenant qu'ils en avaient l'occasion, ils ne la laisseraient certainement pas passer.

À l'aide de ses dents, elle continua de déchirer ses liens. Une fois ses mains libérées, elle

s'attaqua à la corde qui emprisonnait ses chevilles. Quand elle fut debout, elle regarda autour d'elle ; rien ne pourrait lui servir d'arme, aucune ouverture ne lui permettait de s'échapper, la seule issue était la porte. Elle s'avança sur la pointe des pieds et s'agenouilla à même le sol pour regarder sous la porte.

Comme elle s'y attendait, un homme était de garde devant sa cellule. Elle s'assit en se prenant la tête entre les mains pour réfléchir, tout en se mordillant la lèvre inférieure.

Il lui fallait attirer le garde dans sa prison, mais, une fois qu'il serait à l'intérieur, comment parviendrait-elle à s'en débarrasser ? Ses yeux se posèrent sur la corde abandonnée ; un frisson remonta le long de sa colonne vertébrale. Non, elle ne pourrait pas ! Mais, après tout, avait-elle le choix ? Non ! Et malheureusement, elle le savait bien. Ses prières allèrent à Aton et à Toutankhamon, afin qu'ils lui donnent la force de s'en sortir.

Se dissimulant derrière la porte, la corde enroulée entre ses mains, elle inspira profondément.

« Pitié ! Venez à mon aide, gémit-elle. J'ai mal ! »

Plusieurs secondes s'écoulèrent et Akhesa crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Quand la porte s'ouvrit enfin, la jeune femme fut sur le point d'éclater en sanglots tant elle était soulagée. Quand il pénétra dans la pièce, sans la moindre hésitation, elle sauta sur son dos, passa la corde autour de son cou et serra de toutes ses forces.

Le sinistre craquement qui s'ensuivit la terrifia. Elle regarda le corps de son garde s'écrouler sur le sol sans un bruit. Bien qu'épouvantée par son geste, Akhesa savait qu'elle n'avait pas eu le choix.

Sans perdre une seconde, elle se précipita hors de la pièce où l'odeur de la mort n'allait pas tarder à se répandre. Elle courut droit devant elle, parcourant un labyrinthe de couloirs. Où avait-on pu la conduire ?

Quand enfin elle aperçut une issue, une joie sans nom s'empara d'elle. La sortie ! Cela ne pouvait être que cela ! Sans hésitation, elle se précipita vers la porte et tira de toutes ses forces. Non sans difficulté, elle parvint à créer une légère ouverture. Remerciant les dieux de l'avoir faite petite et fine, elle commença à se faufiler par l'étroit passage.

Poussant un gémissement, elle se retrouva coincée dès qu'elle tenta d'y passer les hanches. Elle essaya de maîtriser l'angoisse qui menaçait de la submerger et elle tira brusquement pour extraire son bassin. Dans son effort, elle perdit l'équilibre et chuta à plat ventre sur le sol, le choc expulsant le peu d'air qui restait dans ses poumons après cette course effrénée. Elle poussa un cri de douleur. Sa poitrine était en feu. Son corps endolori lui demandait grâce, mais son esprit combatif l'obligea à se redresser pour fuir.

C'est alors que des mains se posèrent brutalement sur elle. Comprenant qu'elle était à nouveau prisonnière, elle se débattit, hurlant et crachant sur son agresseur, mais l'homme la tenait toujours fermement. Dans un accès de colère, il la frappa au visage avec une telle force qu'Akhesa sombra de

nouveau dans l'inconscience.

Quand elle reprit connaissance, elle constata qu'on l'avait encore entravée, mais, cette fois, elle était assise sur une chaise de bois sculpté, dans une salle éclairée. La douleur élançait sa tête avec violence et la bile lui brûlait l'estomac.

« Enfin réveillée ! Tu vas pouvoir être jugée par tes pairs. »

Relevant la tête, Akhesa découvrit les quatre hommes qui étaient venus discuter de son sort dans sa cellule. Tous avaient le crâne rasé et portaient l'habit des prêtres d'Amon. Le regard de la reine se fit foudroyant. Hors de question de baisser l'échine devant ces hommes ! Fièbre, elle se redressa pour se tenir bien droite et leur prouver ainsi qu'elle n'était pas dominée.

« De quoi suis-je accusée ?

— De trahison envers l'Égypte et les dieux !

— Exposez vos preuves, prêtres d'Amon !

— Voici la copie d'une lettre adressée au roi Hatti dans laquelle vous proposez de faire monter l'un de ses fils sur le trône d'Égypte ! »

Akhesa ne put retenir un mouvement de surprise. Comment les prêtres d'Amon avaient-ils pu entrer en possession de cette lettre ? Il n'y avait qu'une seule possibilité, elle avait été trahie ! Son cœur saigna à cette pensée, mais il était hors de question de leur montrer sa faiblesse.

« Niez-vous ?

— Je ne nie rien ! Mon seul but était d'instaurer la paix avec les Hittites.

— Mettre un de ces hommes sur le trône d'Égypte relève de la trahison !

— Vous avez reconnu être l'auteur de cette lettre, passons donc à l'accusation suivante. Vous êtes accusée d'être toujours fidèle au dieu traître Aton ! »

Cette fois, Akhesa ne put s'empêcher de sourire. Ainsi donc, c'était là la véritable raison de cette parodie de jugement.

« Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Aucun mot ne sortira de ma bouche puisque mon destin est déjà scellé.

— Nous notons que l'accusée refuse de répondre, ce que nous considérons comme un aveu. Mes frères, nous allons voter. Que ceux qui demandent la mort se lèvent, que ceux qui demandent l'acquittement aillent rejoindre l'accusée. »

Comme la jeune femme s'y attendait, tous se levèrent, mais aucun des hommes présents ne s'approcha d'elle. Ainsi donc, le sort en était jeté.

« Ankhesenpaaton, vous êtes condamnée à être jetée dans le Nil, où vous périrez noyée. »

Un sourire sans joie se dessina sur ses lèvres. Ainsi, la troisième fille du pharaon Akhenaton allait mourir telle une criminelle ! Étrangement, elle était calme et sereine. La mort ne lui avait jamais fait peur. Les jeux étaient faits et elle avait perdu.

À minuit, on conduisit la jeune femme sur les rives du Nil. Une fois sur place, on l'obligea sans la moindre douceur à embarquer sur une pirogue, mais elle ne chercha pas à résister. Akhesa était fatiguée de se battre, elle ne désirait qu'une chose, s'endormir sans souffrir et se perdre dans l'oubli.

Lorsqu'ils furent bien loin de la rive, l'un de ses gardes lui lia les poignets et lui passa autour du cou une corde au bout de laquelle il attacha une grosse pierre.

« Qu'Osiris ait pitié de ton âme ! »

Deux hommes firent rouler la pierre qui tomba à l'eau dans un grand bruit et coula aussitôt. Un son étranglé s'échappa des lèvres de la jeune femme qui disparut, engloutie par les flots.

L'air lui brûla les poumons. Elle toussa et cracha pour expulser l'eau qui les emplissait. Comment s'en était-elle sortie ? La corde avait été sectionnée. Du bout de ses doigts, elle pouvait en sentir l'extrémité effilochée. Un frisson la parcourut quand elle vit nager à la surface l'un des nombreux crocodiles qui peuplaient le Nil, mais elle réussit, presque par miracle, à regagner saine et sauve la rive la plus proche.

Qu'allait-elle faire à présent ? Elle ne pouvait retourner au palais. Il ne faisait aucun doute que le général Horemheb voulait la faire disparaître, tout comme il avait provoqué la mort de Toutankhamon. Dire que par amour pour cet homme elle n'avait pas cherché à venger la mort de son époux en dépit des révélations qui l'accusaient du meurtre de Toutankhamon !

Des larmes de colère et de frustration s'échappèrent de ses yeux. N'aurait-elle plus jamais le droit à la paix ? Alors qu'elle s'était résignée à mourir, voilà qu'elle était encore en vie. Quelle destinée lui réservait Aton pour la protéger ainsi ? Mais, après tout, n'était-elle pas la reine soleil ? Puisque son dieu lui accordait la vie, elle n'avait pas le droit de laisser passer sa chance ! La vengeance ! Oui ! C'était la véritable raison de sa survie. La vengeance ! Pour son père, pour son époux, pour elle !

Mais dans quel lieu sûr pourrait-elle reprendre des forces ? La question ne se posait même pas, elle savait ! Dans son regard brillait une flamme dévastatrice. Se redressant, elle se mit en route.

Il lui fallut trois jours pour arriver à la Cité du soleil. Édifiée par Akhenaton en l'honneur du dieu Aton, Akhetaton se trouvait à mi-chemin entre Memphis et Thèbes. La ville, autrefois choisie comme capitale, fut délaissée au profit de Thèbes par Toutankhamon, qui espérait ainsi atténuer les affrontements avec le clergé. Désertée, la ville était restée quelque temps sous la surveillance de gardes, pour finalement être abandonnée au désert qui s'était chargé de la faire disparaître.

Épuisée par son voyage, Akhesa se dirigea avec émotion vers le palais royal. Elle était bouleversée et son cœur se serra. Que de souvenirs heureux dans ces lieux désertés ! Elle se remémora le visage de ses parents et les bons moments partagés par les membres de la famille royale : les repas, les jeux, les rires, mais aussi les prières. Tout cela lui semblait aujourd'hui si lointain.

S'allongeant à même le sol, Akhesa tenta de faire le vide dans son esprit. La vengeance, oui ! Mais comment l'obtenir ? Jusqu'à présent, elle n'avait dû son salut qu'à sa capacité à retomber sur ses pattes, comme les chats. Toutes les personnes dont elle aurait pu recevoir du soutien, parce que fidèles à Toutankhamon, étaient à présent soit décédées, soit tombées dans les filets de ses ennemis.

Elle se redressa brusquement, elle avait décidé que la première chose à faire était d'aller se recueillir sur la tombe de son père. Malgré l'épuisement qui meurtrissait son corps, la jeune femme se remit sur ses pieds et traversa la ville déserte. Quelle ne fut pas l'horreur qu'elle éprouva quand elle découvrit que le tombeau avait été violé !

Tremblante, elle s'obligea néanmoins à pénétrer à l'intérieur. Son sang se glaça alors dans ses veines. Ceux qui étaient entrés dans la tombe ne s'étaient pas contentés de piller les richesses, ils avaient tout saccagé ! Ce fut presque en courant qu'elle se précipita dans la salle du sarcophage. Là, elle ne put retenir un hurlement de rage et de douleur. Le cercueil avait été ouvert et profané. En effet, outre le vol des bijoux, la momie de son père reposait à même le sol, ou plutôt, devrait-on dire, ce qu'il en restait. Les bras et les jambes ainsi que la tête avaient été arrachés et avaient disparu, certainement emportés comme trophées par les pilleurs. Tombant à genoux, Akhesa ne put cette fois retenir ses larmes. Les hommes haïssaient tant son père qu'ils avaient été jusqu'à lui interdire de trouver le repos.

« *Ankhesenpaaton !* »

Elle sursauta et, regardant autour d'elle, la jeune femme constata qu'elle était bien seule. Pourtant elle n'avait pas rêvé.

« *Ankhesenpaaton !* »

— Qui ose pénétrer en ces lieux ! cria-t-elle d'une voix assurée et profonde. »

— *Viens, Akhesa, viens me rejoindre au temple d'Aton !* »

Un courant d'air froid la glaça jusqu'aux os. Sans prendre le temps de réfléchir, elle sortit de la tombe à toute vitesse et, ignorant la terrible brûlure qui lui dévorait les poumons, elle ne s'arrêta pas. Courir ! Comme si sa vie en dépendait ! Cette voix lui semblait terriblement familière !

Elle trébucha plusieurs fois. Là où autrefois se trouvaient des routes bien entretenues, se tenaient à présent des pièges que le sable dissimulait.

Comme le palais royal, le temple d'Aton avait été dépouillé de ses richesses. Il ne restait qu'une statue brisée du dieu. Épuisée par sa course folle, Akhesa se laissa tomber au sol.

Un rire sans joie la secoua. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Il n'y avait personne ici, pas plus que dans la crypte de Pharaon ! La folie était-elle en train de s'emparer d'elle ? Comme pour son père, son nom avait-il été maudit par les prêtres d'Amon ?

« La vengeance ! Je la désire, mais je n'ai plus de force.

— *Relève-toi, fille de pharaon !* »

Akhesa crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Née du sable et du vent, une silhouette apparut.

« Par Aton ! Mère ! » murmura Akhesa, le cœur au bord des lèvres quand elle reconnut la femme qui se dressait devant elle.

Comment cela pouvait-il être possible ? L'épouse d'Akhenaton, connue pour sa beauté et son courage, se tenait là devant elle, et pourtant la souveraine avait rendu son dernier soupir bien avant son mari.

« Mère, comment cela se peut-il ? »

— *Comment puis-je trouver le repos alors que mon époux erre sur la terre des hommes et que ma fille sombre dans le désespoir ?*

— Que puis-je faire ? Je suis lasse, Mère. Je n'ai plus la force de réclamer et d'assouvir ma vengeance, je suis seule contre tous !

— *Regarde sous l'autel du prêtre.* »

Sans la moindre hésitation, elle obéit à sa mère. Arrivée devant la table, Akhesa s'agenouilla et regarda dessous. Ses yeux se posèrent alors sur un cartouche qui était gravé du nom d'Aton. Quand elle y posa les mains, celles-ci s'enfoncèrent de quelques centimètres et un grondement résonna dans le temple. Soudain, une trappe apparut. Fouillant plus profondément, elle sentit le contact froid d'un objet métallique qui était si lourd qu'elle eut beaucoup de mal à l'extirper. C'est alors qu'elle découvrit qu'il s'agissait d'une tablette en or massif.

« La table d'Aton ! murmura-t-elle pour elle-même. La tablette des sortilèges ! »

Enfant, elle se souvenait avoir vu son père la tenir entre ses mains. Elle interrogea sa mère du regard, car la jeune femme se demandait comment celle-ci pouvait connaître la cachette de la pierre. Seul le pharaon était autorisé à la toucher.

« Comment m'en servir ? se contenta-t-elle de lui demander.

— *Il te suffit, lors de la cérémonie en l'honneur d'Aton, de faire couler un peu de ton sang sur l'or, de lire l'inscription qui va apparaître et de demander que justice soit faite. »*

Un frisson parcourut la jeune femme alors que l'image de sa mère disparaissait pour se disperser au gré du vent. Le pouvoir qu'elle tenait entre ses mains l'effrayait, mais elle n'aurait reculé devant rien pour arriver à ses fins !

Un an plus tard, au cœur de Thèbes

Alors que ses genoux l'élançaient depuis un moment, Adjib restait prostré et plongé dans ses prières au dieu Amon. Un an, jour pour jour, s'était écoulé depuis que, avec les autres prêtres, il avait fait disparaître la reine Akhesa. Il devait reconnaître avoir éprouvé au début beaucoup de honte et de regrets pour sa lâcheté et sa participation à la chute du trône. Mais l'amour des dieux l'avait, avec le temps, rassuré, et aujourd'hui il était en paix avec lui-même. Horemheb avait pris le pouvoir, la paix était revenue dans le pays que le général promettait de rendre plus puissant qu'il ne l'avait jamais été. Le peuple semblait heureux et avait rapidement oublié les précédents souverains. Toutankhamon et Ankhesenpaaton appartenaient au passé.

Quand il se releva, il ne put retenir un gémissement de douleur en sentant ses articulations craquer. La lune était levée depuis longtemps et il était plus que temps pour lui de retrouver la chaleur de son foyer.

La nuit était paisible et déserte, ce qui était rare dans la capitale. Après une journée aussi longue, il savourait ce calme avec plaisir. Alors qu'il marchait d'un bon pas, un vent glacial se leva. Le prêtre tressaillit en entendant des bruits de pas traînants derrière lui, accompagnés d'une sorte de râle étrange. Se retournant, il scruta les alentours, sans pour autant en découvrir l'origine. Il déglutit avec difficulté et, d'un geste nerveux, passa sa main sur son crâne rasé.

Son imagination lui jouait certainement des tours ; après une telle journée, il en était à peine étonné.

Ce fut toutefois d'un pas plus rapide qu'il regagna sa demeure. Une fois à l'intérieur, il en verrouilla soigneusement la porte. La respiration saccadée, il resta un long moment le dos appuyé contre la porte de bois.

Quand il eut retrouvé son calme, il se dirigea vers une petite table où se trouvait un bol rempli de dattes séchées. Sans la moindre hésitation, il s'en empara et les dévora jusqu'à ce que sa faim fût assouvie.

Ensuite, il se traîna jusqu'à sa couche et, sans même penser à se changer, il s'y laissa tomber lourdement. Les yeux lourds de fatigue, il pensa combien il était bon de s'abandonner ainsi au repos. Il se redressa promptement quand il sentit un frisson le parcourir.

Il avait oublié de vérifier ! Sortant de sa chambre, il revint dans la première salle où se trouvait dissimulée, sous une lame du parquet, une petite trappe. Avec difficulté, il la souleva et vérifia que son contenu était toujours là.

Plusieurs mois auparavant, les prêtres d'Amon s'étaient réunis et avaient décidé d'un commun accord qu'ils se rendraient tous dans l'ancienne capitale où ils violeraient la sépulture du pharaon maudit. Au cours de cette expédition, ils avaient arraché un à un les membres de la momie et s'étaient partagé tout ce que contenaient les vases funéraires. Ainsi, celui dont le nom devait disparaître ne trouverait jamais le repos.

Ne pouvant expliquer le curieux sentiment qui l'habitait, il observa les pieds qu'il avait lui-même arrachés à la momie et le vase canope orné d'une tête d'homme qui contenait le cœur d'Akhenaton.

Reposant la planche de bois à sa place, Adjib éprouva un léger malaise. Malgré la trahison de l'ancien souverain, il considérait que la condamnation à une errance éternelle était une punition bien sévère.

Un courant d'air traversa la maison ; toutes les flammes des lampes furent soufflées et l'habitation se trouva subitement plongée dans l'obscurité.

Tout à coup, un bruit sourd le fit sursauter, c'était comme si quelqu'un avait laissé tomber un lourd sac de blé sur le sol. Il était pourtant seul dans la maison ! La bouche sèche, il tenta de s'humidifier les lèvres, sans grand résultat. Au fil des secondes qui s'écoulaient, il se mit à trembler avec de plus en plus de force.

De nouveau, il entendit les râles qu'il avait cru percevoir un peu plus tôt dans la rue. Son cœur cognait si fort dans sa cage thoracique que le prêtre n'aurait pas été surpris de le voir bondir de sa poitrine.

S'ensuivirent d'étranges petits coups, comme si quelqu'un tapait sur le plancher. Son regard, habitué à l'obscurité, fut attiré par la trappe qu'il avait refermée quelques instants auparavant. Il fut pétrifié d'horreur quand il la vit bouger !

Un cri de terreur traversa ses lèvres craquelées quand la plaque sauta pour aller s'écraser sur la table basse.

Telle une marionnette, il recula jusqu'au mur et se laissa glisser à terre tout en repliant ses jambes

contre lui. Les yeux agrandis d'effroi, il vit les pieds de la momie sortir de leur cachette et faire quelques pas, comme si elle cherchait quelque chose.

L'horreur qui régnait dans la petite case semblait être sans fin lorsque le prêtre vit se traîner dans sa direction un amas de bandelettes enveloppant un corps sans tête.

Il ne lui fallut qu'un instant pour comprendre qu'il s'agissait des restes d'Akhenaton !

Des larmes coulèrent sur ses genoux et ses dents s'entrechoquèrent avec force.

« Pitié ! Laissez-moi ! Non ! Non ! Pitié ! »

Les hurlements emplirent la demeure, une odeur de pourriture s'éleva bientôt, puis le calme de la nuit revint prendre ses droits.

Aba regardait autour de lui. Une terreur sans nom l'habitait depuis plusieurs jours. Malheureusement, il ne pouvait se confier à personne.

L'un après l'autre, les prêtres qui avaient participé à l'assassinat d'Akhesa et à la profanation du tombeau du pharaon disparaissaient. On retrouvait leur corps affreusement mutilé et certains de leurs membres arrachés.

La nuit était tombée depuis peu. Traversant les rues à grandes enjambées, Aba savait qu'il ne lui restait qu'une seule solution : tout avouer à pharaon, le général Horemheb, qui était aujourd'hui sur le trône grâce au soutien des prêtres d'Amon.

Tel un rat, il pénétra dans le palais. L'homme connaissait tous les recoins de la bâtisse. Combien de fois en avait-il utilisé les nombreux passages secrets ! Donc, ce fut le plus naturellement du monde qu'il trouva son chemin jusqu'aux appartements du souverain.

« Je me demandais quand tu te déciderais à venir me trouver, grand prêtre.

— Majesté, j'implore votre protection, gémit le prêtre, à genoux devant le roi.

— Mes hommes m'ont rapporté les crimes sanglants qui déchirent notre belle cité. Or, même les meilleurs limiers de la haute et de la basse Égypte n'ont pu trouver le ou les coupables.

— Sire, je dois confesser mon âme.

— Connaîtrais-tu l'assassin ? Ces crimes étranges auraient-ils un rapport avec la disparition de la

reine Akhesa ? Ou bien avec la profanation de la tombe de l'ancien pharaon ? »

Le grand prêtre fut soudain mal à l'aise. Ses mains et ses lèvres se tordirent comme s'il cherchait à se disculper.

« À vouloir refuser le repos éternel à un homme, on ne peut que s'attirer sa vengeance, répondit avec calme une voix venue de l'ombre. »

En apercevant la créature sortir de l'obscurité, les deux hommes ne purent s'empêcher de reculer de frayeur. Vêtue d'une tunique tachée de sang et déchirée en plusieurs endroits, elle avait la peau aussi blanche que celle d'un cadavre, les cheveux sales et emmêlés tombant sur ses épaules.

« Non ! C'est impossible, tu es morte ! hurla Aba en tombant au sol et en rampant à reculons.

— Dans le sang les hommes sont nés, dans le sang de la vengeance ils périront ! »

À peine eut-elle prononcé ces mots qu'un grondement se fit entendre. Sortant de la terre du jardin, apparut une main décharnée, suivie d'un corps sans tête. D'une démarche chancelante, la momie se dirigea vers eux.

Le temps semblait s'être arrêté dans la pièce. Aucun des protagonistes ne donnait l'impression d'être habité par le moindre souffle de vie. Un bruit de vase brisé fit sursauter les deux hommes. Ils se dirigèrent vers les jardins et leur sang se glaça dans leurs veines lorsqu'ils virent arriver, tel un vulgaire pantin, la momie, bras tendus. Elle se plaça devant le prêtre et Aba n'eut aucune réaction lorsqu'elle posa ses doigts desséchés autour de son cou. Ses yeux étaient vides de toute expression. Un craquement sinistre retentit quand la chair et les muscles du cou se rompirent et que la tête se détacha.

Le corps du grand prêtre tomba au sol sans un bruit. La tête, restée entre les mains de la momie, devint en quelques secondes une masse sanglante qui se décomposa pour finalement se momifier.

Lorsque le processus fut achevé, Akhenaton la déposa avec soin entre ses épaules, là où l'espace était vide, et elle se rattacha au reste du corps pour ne plus faire qu'un avec lui.

Avec lenteur, la momie se tourna ensuite vers le pharaon. Elle l'observa quelques instants, hésitante, la tête penchée sur le côté, la bouche ouverte, les orbites vides. Le souverain, qui se sentait observé, comprit sur-le-champ qu'il serait le prochain !

« Non ! ordonna Akhesa quand la momie fit un pas dans la direction du général. Pas lui ! Il n'a rien à voir dans notre vengeance. »

Horemheb posa alors son regard sur la jeune femme qui disparut, en même temps que son père, dans un tourbillon de poussière.

« Comment savais-tu que je serais ici ? questionna-t-elle, les mains croisées sur les genoux et la tête posée dessus.

— Je t'ai vue grandir, Akhesa, je savais que le seul endroit où tu viendrais chercher refuge serait la Cité du soleil. »

La nuit était déjà bien entamée et le soleil n'allait pas tarder à se lever. Prenant place au côté de la jeune femme, il s'installa dans la posture du scribe, les jambes croisées. Un lourd silence se posa sur eux, un calme qu'aucun des deux ne désirait briser, savourant ainsi le seul plaisir de profiter l'un de l'autre dans la sérénité.

« Je ne te demanderai pas pourquoi, je connais trop ta soif de vengeance, mais que comptes-tu faire à présent ?

— Payer la dette que je dois à Aton, murmura-t-elle. Le jour ne tardera pas à se lever, tu devrais partir, je ne désire pas que tu voies cela.

— Je t'en supplie, oublions tout ! Reviens à Thèbes avec moi, remonte sur le trône à mes côtés !

— Non, Général, il est trop tard pour moi ! Je n'ai été l'épouse que d'un seul homme et je le resterai. J'ai été la digne fille de mon père. À présent, je dois faire face à mon destin. »

Se redressant, elle posa son regard sur l'autel du dieu Aton.

« Je dois m'installer dessus lorsque le soleil se lèvera, je t'en prie, si tu m'as aimée, va-t'en.

— Non, je resterai auprès de toi jusqu'au bout. »

L'attirant dans ses bras, il déposa un baiser sur ses lèvres. La jeune femme ne le repoussa pas, jouissant pour la dernière fois des plaisirs de la vie. Quand elle sentit les premiers rayons du soleil percer les nuages, elle s'écarta avec douceur et caressa sa joue.

« Adieu, mon premier et dernier amour. »

Dignement, elle lui tourna le dos et alla jusqu'à l'autel où elle s'allongea. Les yeux fermés et les bras croisés sur la poitrine, elle attendit le lever du soleil. Quand ses premières lueurs caressèrent les pierres, le corps de la jeune femme s'embrasa telle une allumette.

Longtemps, le pharaon resta là à regarder brûler la femme qu'il aimait. Quand il ne resta plus que des cendres, il se détourna et murmura :

« Adieu, ma reine soleil. »

Remerciements

Comme toujours, la naissance d'un livre est une épreuve pour son auteur. Les moments de doutes sont nombreux, les mots que l'on couche sur les pages d'un carnet que l'on déchire pour réécrire, encore et encore, et finalement les transposer sur l'ordinateur. Heureusement dans ces moments-là, j'ai papa et maman, vous qui me connaissez, qui êtes présents dans les moments de joie et de doute, merci pour votre patience et votre amour.

Un immense merci à mes collègues écrivains, qui sont là pour me soutenir, me remonter le moral dans les moments difficiles. La liste serait malheureusement trop longue à écrire. Merci à tous ceux que j'ai côtoyés et qui m'ont enrichie par leur amitié et leur soutien.

Un grand merci aux correcteurs, Cali Marion Carlier, Sophie Dabat, Magali Prigent, Marie-Ida Artusi-Tessier et Serge Papillon qui m'ont aidée à travailler ce recueil, sans vous cinq, je n'y serais jamais parvenue.

Merci à ceux qui m'accompagnent et me soutiennent depuis toutes ces années, malgré le temps qui passe, pour nos crises de fou rire lorsque je vous fais lire certains passages, vos conseils et vos avis. Je vous embrasse tous de tout bon cœur.

Merci aux amis de Facebook et aux lecteurs qui me soutiennent chaque jour. Sans vous, il n'y aurait aucune magie.

Un grand merci à Miss Gizmo pour les illustrations des pages intérieures et à Silviya Yordanova qui m'a fait l'honneur de réaliser la couverture de ce livre.

Merci aux éditions Artalys et à son équipe qui m'ont accueilli dans leur famille et qui ont offert sa chance à ce recueil.

Et enfin, merci à vous qui êtes en train de lire ce recueil jusqu'à la dernière ligne, j'espère avoir su vous entraîner dans mon monde et vous faire rêver

Angélique D. P. Ferreira

Fumer l’opium.

{2} Edward, comte de March et Pembroke, également duc de Cornouailles, et Richard de Shrewsbury étaient les fils d’Edward IV et d’Elizabeth Woodville.

{3} (1450-1502). Il était un proche du futur Richard III.

{4} Frère du roi Edward IV. Il deviendra le futur roi Richard III.

{5} En argot, nom qui désigne un policier.

{6}

Vieux proverbe.

{7}

L’ancien souverain ayant imposé Aton, « dieu du soleil », comme dieu unique, chaque membre de la famille royale se devait de l’honorer en insérant « aton » dans son nom. Avec la montée de Toutankhamon sur le trône, l’Égypte revint vers les anciennes croyances polythéistes. Le nom d’Amon fut adopté.

- [Page titre](#)
- [Le voile immaculé](#)
- [Le songe d'une nuit d'automne](#)
- [Le marc de café](#)
- [Baiser mortel](#)
- [Mastabas](#)
- [Remerciements](#)